This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

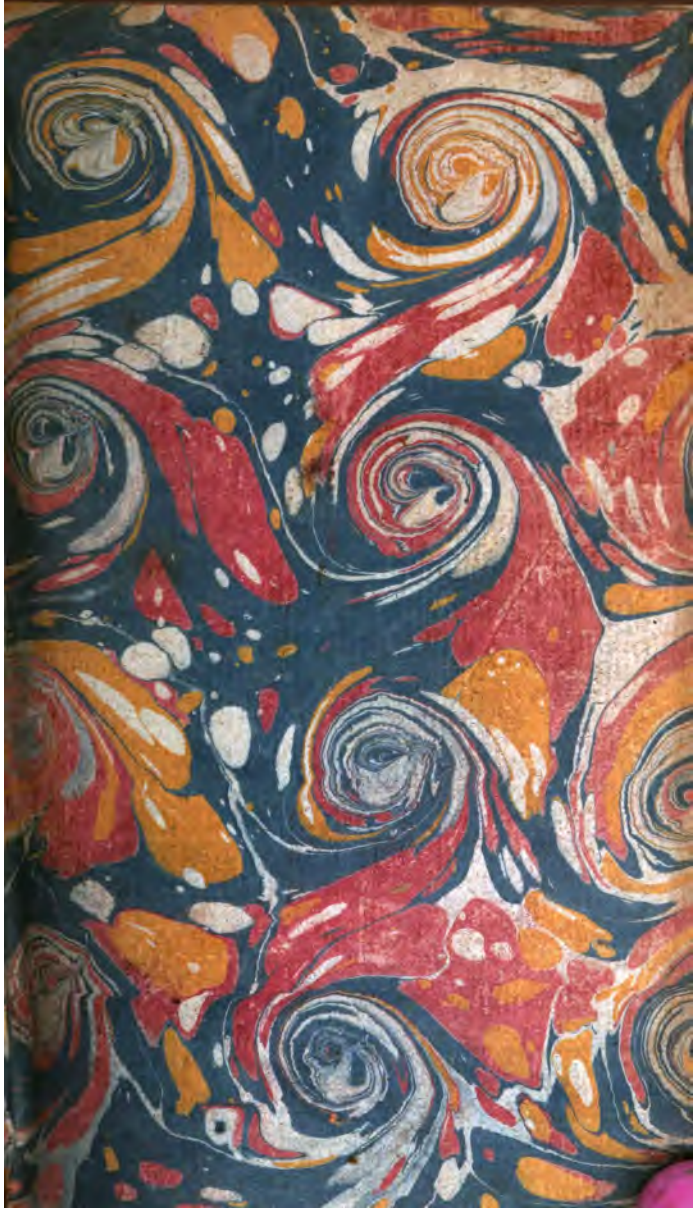
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 4

Vet. Fr. II A. 4



J. Fr. de La Croix

(De la Croix).

ESPRIT

DE

MADEMOISELLE

DE SCUDERI.

A AMSTERDAM;

& se trouve A PARIS,

Chez VINCENT, Imprimeur-Libraire, rue S. Severin.

M DCC LXVI.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
- 8 MAR 1961
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE
AUX
DAMES.

C'Est à vous, Mesdames, à la plus indulgente partie des Lecteurs, qu'ose se recommander ce petit livre. C'est un Recueil de pensées extraites des écrits d'une personne, qui fit, dans son temps, & qui doit faire encore aujourd'hui l'honneur de votre sexe. Les ouvrages de Mademoiselle de Scuderi ne servent plus guères que de nombre dans les bibliotheques. Entreprendre de les mettre au jour, ce seroit vouloir épouvanter & déconcerter nos faiseurs de Romans. Quelle différence en effet!

Mais ce n'eſt point là le but qu'on ſe propoſe. Ces ouvrages cependant qu'on ne connoît que par ouï-dire, ſont ce que nous avons de mieux pour former & pour inſtruire les jeunes perſonnes en les amuſant. Qu'on rabate un peu de ce qu'en a dit un fameux Satyrique toujours outré dans ſes déciſions, quoique toujours agréable. Si, mettant à part quelques fautes de goût, il eût vanté la ſageſſe & la pureté des écrits de notre Auteur, s'il eut fait connoître les ſources fécondes d'éducation & de morale qu'ils renferment, ſi même il eût loué, dans ces Romans, la nobleſſe du deſſein, l'intérêt de l'action, la fineſſe des allégories & la variété des épiſodes, ce Critique eût parlé tout-à-la-fois en philoſophe & en homme de lettres. Sans doute que M. Deſ-

préaux, pour qui ſeul peut-être le beau ſexe n'avoit point de charmes, eût craint de paroître lui rendre hommage, en honorant de ſes éloges Mademoiſelle de Scuderi. Au reſte, ne penſez point, MESDAMES, que cette illuſtre fille ſoit à l'abri de la cenſure. Ses ouvrages ont des défauts; mais ces défauts ſont, en quelque ſorte, ceux du ſiécle. La lecture du grand Cyrus, de Clélie, d'Almahide, &c. peut ſans doute ennuyer, à préſent ſur-tout qu'on ne cherche qu'à s'amuſer; mais jamais cette lecture ne ſera pernicieuſe aux mœurs. On n'y voit point, il eſt vrai, de peintures riantes de la volupté, ni de ces ſcènes touchantes, qui font aimer le vice lors même qu'elles ſemblent le proſcrire; mais on y peut trouver des leçons de bienſéan-

ce, de modestie, de grandeur d'ame, & de toutes les vertus. En un mot, Mademoiselle de Scuderi, dans ses Romans, représente les femmes telles qu'elles doivent être; & les Romans de nos jours les représentent telles qu'elles sont. Ceci soit dit sans vous offenser, ô vous dont ce Recueil implore la protection. Votre goût pour les lectures sérieuses prouve assez que vous êtes ce que vous devez être.

Il est temps, MESDAMES, de vous convaincre par vous-mêmes de ce qui fait l'objet de cette Epître. Le choix des pensées qu'on expose à vos yeux pouvoit être beaucoup mieux fait; mais on a compté sur votre indulgence, & cet espoir a précipité l'impression.

ABRÉGÉ DE LA VIE

DE Mlle DE SCUDERI.

MADELAINE DE SCUDERI naquit en 1607, au Havre de Grace, d'une maiſon très-noble & très-ancienne, originaire du royaume de Naples, établie depuis long-tems en Provence. Une excellente éducation développa bientôt ſes talens naturels. On la vit judicieuſe & capable de réflexion dans un âge où les jeunes perſonnes de ſon ſexe ne ſont encore qu'aimables & ſpirituelles; & née elle-même avec beaucoup d'eſprit, elle fit l'admiration de ſa famille, long-temps avant d'être celle du public. L'hôtel de Rambouillet étoit alors comme le centre des beaux eſprits. On s'empreſſa d'y re-

cevoir Mademoiſelle de Scuderi, qui ne tarda pas à s'y faire connoître avec applaudiſſement. Peu favoriſée des biens de la fortune, elle ſe vit contrainte de lui conſacrer ſes talens, & s'ouvrit bientôt par-là le chemin de la gloire. Ses Romans furent reçus avec avidité ; l'agrément les fit lire. Ils tirerent alors leur principal mérite de ce ſtyle ingénieux & poli qu'on a depuis appellé *précieux ridicule ;* c'étoit le langage du beau monde. On parloit à trois temps ; on rioit à la toiſe ; on ennuyoit avec dignité. Ces manieres étudiées ſe retrouvent encore dans les Romans de notre Auteur. Au reſte, ce que ces Romans ont de réellement bon, peut les rendre à préſent même dignes de la lecture. Ce ſont des eſpeces de poëmes épiques, &, ſuivant quelques-uns, des hiſtoires véritables ſous des noms empruntés. Tel eſt, dit-on, le grand Cyrus, qui contient pluſieurs actions de la vie de Louis de Bourbon, prince

de Condé. Telle est encore la Clélie, ouvrage qu'on croit rempli de traits qui ont rapport à la cour de France. On prétend qu'on donna, dans le temps, une clef de ces allégories. Quoi qu'il en soit, il est d'autres faces sous lesquelles on peut considérer ces mêmes Romans. Les conversations ingénieuses & morales même, qu'ils contiennent, les rendront quelquefois amusans & toujours utiles. L'amour, le héros de ces sortes de productions, n'y paroit qu'accompagné de la modestie, de la gravité, de la gloire & de la grandeur d'ame. Une jeune personne, en risquant, si l'on veut, quelques momens d'ennui, ne sçauroit manquer de s'instruire & de se former par cette lecture.

La grande réputation que s'acquit Mademoiselle de Scuderi la fit surnommer la *Sapho* de son siécle. On peut dire que ce fut avec quelque justice, puisqu'elle égala la Sapho de l'antiquité par la beauté de l'esprit, & qu'elle la

ſurpaſſa par la pureté des mœurs. Elle étoit liée d'amitié avec le célebre Peliſſon ; & comme ils étoient tous deux fort laids, on ne parloit gueres de l'un ſans parler de l'autre. Ils eurent tous deux beaucoup d'admirateurs, ſur-tout Mademoiſelle de Scuderi dont le ſexe ſembloit relever le mérite. Elle eut commerce de lettres avec la plûpart des grands du royaume, & fut en relation, même avec les étrangers. L'académie des Ricovrati de Padoue, après la mort de la fameuſe Helene Cornaro, nomma notre Auteur pour la remplacer. Toutes les académies où les femmes ſont reçues, imiterent celle de Padoue. Mademoiſelle de Scuderi remporta le prix d'éloquence à l'Académie françoiſe, par un diſcours de la gloire, qui fut très-eſtimé. A tant de lauriers ſe joignirent des biens plus réels. Le prince de Paderborn, évêque de Munſter, lui envoya ſa médaille & ſes ouvrages qu'il accompagna de préſens. L'illuſtre Chriſtine,

reine de Suéde, lui fit une penſion, l'honora de ſon portrait, & lui écrivit pluſieurs lettres. Elle avoit auſſi reçu une penſion du cardinal Mazarin. Le chancelier Boucherat lui en aſſigna une ſur le ſceau. Le roi lui-même la gratifia d'une de deux mille livres en 1683. Comblée d'honneurs, de biens & d'années, elle mourut en 1701, à Paris, d'un rhume & d'un rhumatiſme aux genoux dans la quatre-vingt-quatorzieme année de ſon âge. Deux égliſes ſe diſputerent l'honneur de lui donner la ſépulture, l'hôpital des Enfans Rouges, & S. Nicolas des Champs. Le cardinal de Noailles décida en faveur de cette derniere, ſa paroiſſe, où elle fut enterrée.

Voici la liſte des ouvrages qu'on attribue à Mademoiſelle de Scuderi.

Artamene, ou *le Grand Cyrus.*
Ibrahim, ou *l'Illuſtre Baſſa.*
Clélie.
Almahide, ou l'*Eſclave-Reine.*
Mathilde d'Aguilar.

Célinte.
La Promenade de Verſailles.
Hiſtoire de Célanire.
Les Femmes illuſtres.
Entretiens ſur différentes matieres.
Converſations morales.
Converſations nouvelles ſur divers ſujets.
Nouvelles Converſations morales.
Nouvelles Fables en vers.
Diſcours de la gloire.

Pluſieurs de ces ouvrages ont paru ſous le nom de M. de Scuderi, tels que *les Femmes illuſtres*, *Ibrahim*, ou l'*Illuſtre Baſſa*, *Converſations morales*, *le grand Cyrus*, &c. Mais ils ſont certainement de Mademoiſelle.

TABLE
DES MATIERES.

A

ABSENCE. 407
Ambition. 331
Amitié. 267
Amour. 1
Amour de la patrie. 266
Apparences. 406
Art de plaire. 458
Avarice. 405

B

BEauté. 302
Bienſéance. 430
Bonheur & malheur. 446
Bonté & douceur. 349
Bravoure. 403

C

CIvilité. 428
Colere. 424
Complaiſance. 415

Confiance. 412
Converſation. 417
Cour. 417

E

EDucation. 472
Eloquence. 465
Eſprit. 390
Eſtime. 459
Exactitude. 429
Excès. 402
Exemple. 401

F

FEmmes. 308
Fierté. 468
Flatterie. 384
Foibleſſes, fautes, erreurs. 469

G

GLoire. 476
Guerre. 452

H

HAbitude. 456

I

Ignorance. 478
Inconſtance. 288 - 383
Indifférence. 299
Ingratitude. 376

J

Jalouſie. 278
Joie. 448

L

Libéralité & bienfaiſance. 352
Louanges. 382

M

Magnanimité. 361
Mariage. 454
Médiſance. 460
Mélancolie. 450
Menſonge. 378
Mérite. 459
Mort. 450
Muſique. 467

P

Paſſions. 420
Patience. 479

Penſées diverſes. 480
Pitié. 414
Plaintes. 413
Politeſſe.

Q

Queſtions d'Amour.

QUESTION I.

Faut-il aimer pour être aimé? 37

QUESTION II.

Par quels ſignes indubitables peut-on diſcerner le véritable amant de l'amant feint? 48

QUESTION III.

Comment peut-on conſerver l'affection d'une maîtreſſe après qu'on l'a acquiſe? 52

QUESTION IV.

De quelle façon doit agir un amant lorſqu'il aime plus haut que ſoi; lorſque celle qu'il aime eſt ſon égale; ou lorſqu'elle eſt d'une qualité moins élevée? 54

QUESTION V.

Lequel doit préférer un amant, ou d'être aimé & ne voir jamais ſa maîtreſſe, ou de n'être point aimé & la voir toujours? 58

QUESTION VI.

Lequel a le plus de pouvoir, de l'amitié ou de l'amour? 64

QUESTION VII.

Lequel eſt le plus affligé, ou de l'amant qui part, ou de l'amante qui demeure? 70

QUESTION VIII.

Lequel croit-on qui aime le plus, ou de l'amant craintif, ou du hardi? 75

QUESTION IX.

S'il faut toujours un confident en amour? 79

QUESTION X.

Lequel eſt le plus malheureux, ou

de celui qui n'ose découvrir son amour, ou de celui qui est maltraité en le découvrant? 85

QUESTION XI.

Pourquoi les hommes peuvent-ils aimer sans qu'on les aime? & pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas aimer sans être aimées? 93

QUESTION XII.

Peut-on aimer deux fois une même femme? 100

QUESTION XIII.

Si ayant aimé une femme, parce qu'elle étoit belle, on la doit encore aimer lorsqu'elle ne l'est plus? 103

QUESTION XIV.

Lequel est le plus difficile de feindre d'aimer & n'aimer pas, ou d'aimer & feindre de n'aimer pas? 107

QUESTION XV.

Lequel augmente le plus l'amour, ou les faveurs d'une maîtresse, ou son dédain modéré ? 116

QUESTION XVI.

Un amant feint d'aimer une autre personne que sa maîtresse afin de tâcher de lui donner de l'amour par la jalousie ; le dépit fait qu'elle ne l'aime plus & même qu'elle en aime un autre. Il veut revenir ; elle le refuse : on demande qui a raison des deux ? 122

QUESTION XVII.

Lequel croit-on qui donne le plus d'amour, ou des ris ou des pleurs d'une fort belle personne ? 131

QUESTION XVIII.

Lequel est le plus doux d'aimer, ou d'être aimé ? 136

QUESTION XIX.

Lequel eſt le plus puiſſant du tems ou de l'amour ? 140

QUESTION XX.

Lequel conſerve le plus l'amour, ou d'en parler avec un ami, ou de s'en entretenir ſeul ? 145

QUESTION XXI.

Lequel une femme aime le plus, ou ſon amant heureux, ou ſon amant infortuné ? 155

QUESTION XXII.

Lequel donne le plus de plaiſir, ou de recevoir une grande faveur de ſa maîtreſſe, ou de lui rendre un grand ſervice ? 170

QUESTION XXIII.

Lequel devient le plus aiſément amoureux, ou celui qui a déja aimé quelque choſe, ou celui qui n'a jamais rien aimé ? 177

QUESTION XXIV.

Laquelle croit-on la plus douce, ou de la faveur donnée ou de celle que l'on dérobe? 184

QUESTION XXV.

Lequel marque le plus d'amour, ou d'en parler bien, ou d'en parler mal? 189

QUESTION XXVI.

Lequel une femme doit préférer, d'un amant ſçavant, ou d'un amant brave? 192

QUESTION XXVII.

Lequel ſouffre le plus patiemment en amour, de l'homme d'eſprit, ou du ſtupide? 203

QUESTION XXVIII.

Laquelle peut donner le plus d'amour, ou de la beauté ſans galanterie,

ou de la galanterie ſans beauté ? 207

QUESTION XXIX.

Lequel eſt le plus puiſſant ou de l'amour par choix, ou de l'amour par inclination ? 215

QUESTION XXX.

Lequel ſeroit le plus malheureux d'un amant ſourd, d'un amant muet par accident, ou d'un amant aveugle ? 226

QUESTION XXXI.

Si les plaiſirs innocens de l'amour ſont plus grands, ou en la mémoire du du paſſé, ou en l'eſpérance de l'avenir, ou en la félicité préſente ? 232

QUESTION XXXII.

Lequel marque le plus d'amour ou de s'en taire ou d'en parler, ou des ſoupirs ou des larmes ? 239

QUESTION XXXIII.

Lequel donne plus de satisfaction à un amant, de louer sa maitresse ou d'en être loué ? 245

QUESTION XXXIV.

Auquel paroît le plus le pouvoir de l'amour, ou à faire qu'une bergere aime un roi, ou qu'un roi aime une bergere ? 251

QUESTION XXXV.

Lequel éteint le plutôt le feu de l'amour, ou de l'absence ou du mépris ? 259

R

Raillerie. 441
Reconnoissance. 374
Rois & grands. 321

S

Sagesse & prudence. 463
Secret. 408

Sensibilité. 427
Sentimens naturels. 461
Sincérité. 397
Solitude. 475

V.

Vertu. 337

Fin de la Table.

ESPRIT

ESPRIT
DE MADEMOISELLE DE SCUDERI.

DE L'AMOUR.

L'AMOUR eſt je ne ſçais quoi, qui vient de je ne ſçais où, & qui finit je ne ſçais comment.

De toutes les paſſions, l'amour eſt celle qui dérégle le plus la raiſon, qui met le plus l'ame en déſordre, & qui lui fait commettre les plus grandes fautes. On ne met preſque point de différence entre un amant & un inſenſé : les actions de l'un ont beaucoup de rapport

avec les actions de l'autre ; & ſi la folie trouble l'eſprit & le déconcerte, l'amour trouble le jugement, empêche ſes opérations, & renverſe toute ſa conduite. Si nous conſidérons ceux qui aiment, nous verrons inſenſiblement que l'un aime ce qui n'eſt point aimable, que l'autre hait ce qui eſt digne d'être aimé ; que l'un trouve beau ce qui eſt laid, que l'autre trouve laid ce qui eſt beau ; que celui-ci eſtime ce qu'il devroit mépriſer, & que celui-là mépriſe ce qui mérite ſon eſtime. On en voit qui ſuivent ce qui les fuit. On en voit qui fuient ce qui les ſuit ; & des aveugles choiſiroient mieux que ne font ces inſenſés ; de ſorte que ſi la raiſon eſt le plus grand de tous les biens, il s'enſuit néceſſairement que ce qui nous la fait perdre, eſt

le plus grand de tous les maux, & par conſéquent, que cette paſſion eſt mauvaiſe, & qu'il eſt à propos de la fuïr. Pour connoître ſon peu de diſcernement, il ne faut que voir les choſes dont elle ſe ſatisfait, dont elle fait ſes tréſors, & dont toute ſon ambition eſt remplie. Un regard, un ſourire, une parole, un mauvais billet, un miſérable bout de ruban ſont le terme de tous ſes deſirs, l'objet de toutes ſes eſpérances, la récompenſe de toutes ſes peines, & le payement de tous ſes ſervices. Cependant, pour obtenir de ſi grands biens, il faut ſoupirer, il faut gémir, il faut endurer long-tems, & endurer même ſans ſe plaindre; il faut avoir un ſoin continuel, une inquiétude éternelle, perdre le repas & le repos, ne

parler point, ne dormir point, ne rire point, être pâle & défiguré, maigre, rêveur & mélancolique. Il faut négliger ſes amis, ſes intérêts, ſa réputation, pour ſe donner tout entier à une choſe ſi agréable; il faut agir comme s'il n'y avoit qu'une ſeule perſonne en toute la terre; ne regarder qu'elle, n'eſtimer qu'elle, ne viſiter qu'elle, ne la quitter non plus que l'ombre abandonne le corps; devenir ſon importun, après être devenu ſon amant, & ſe faire haïr, à force d'aimer. Mais tout cela n'eſt rien, en comparaiſon de la jalouſie qui ſuit inſéparablement l'amour; & l'enfer, à ce que l'on dit, n'a point de ſupplice aſſez cruel pour le comparer à cette paſſion enragée qui tranſporte l'ame, qui déconcerte la raiſon, qui trouble l'uſage

des ſens, qui fait voir des phantômes qui ne ſont point, qui fait prendre des menſonges pour des vérités, & des chimeres pour des corps ſolides. Elle ſe nourrit de poiſon, & en nourrit l'ame qu'elle poſſede ; c'eſt un de ces ſerpens qui font mourir ceux qui les font naître : ſes plus douces rêveries n'ont pour objet que des précipices ou des cordeaux, des poiſons ou des poignards, la mort d'un rival, ou la ſienne propre. De cette furie déchaînée ſont venus mille meurtres, mille aſſaſſinats & mille autres crimes horribles. Auſſi les nations, qui donnent un corps à cette paſſion qui fait aimer, & qui nous en ont fait la peinture, nous ont repréſenté l'amour enfant, pour exprimer ſon peu de conduite ; ils l'ont peint aveuglé par

un bandeau, pour nous figurer l'aveuglement de ceux que cette paſſion emporte; ils lui ont donné des armes, pour repréſenter les maux qu'il fait, & ils lui ont enfin mis un flambeau à la main, comme aux Furies, pour nous faire comprendre ce fatal embraſement par qui l'ame eſt conſumée, & qui a quelquefois détruit des maiſons, des villes, des provinces & des monarchies toutes entieres.

L'amour eſt une paſſion qui égale tous les hommes, qui leur met les mêmes ſentimens dans l'ame, & qui leur fait dire à-peu-près les mêmes choſes.

La raiſon toute ſeule ne peut jamais faire naître l'amour; mais l'amour, que la raiſon autoriſe, eſt mille fois plus fort que celui que la raiſon combat; & pour aimer

fortement, il faut que celui qui aime, ſe puiſſe dire à lui-même, qu'il auroit dû choiſir ce qu'il a aimé ſans choix.

L'amour n'eſt pas toujours une preuve du mérite extraordinaire des perſonnes qui en donnent, c'eſt plus un effet de l'inclination que de la raiſon.

Il eſt des ſentimens ſecrets qui nous portent à aimer ou à haïr, auxquels on ne ſçauroit réſiſter.

On n'aime jamais, que parce qu'on ne ſçauroit s'empêcher d'aimer, & que parce qu'il y a quelque choſe qui nous force, malgré nous, à aimer ou à haïr, ſans le ſecours de notre raiſon.

L'amour ne peut jamais cauſer de plaiſirs tranquilles; & ſoit qu'il donne de la joie ou de la douleur,

ce n'eſt jamais qu'en tumulte, avec agitation & déſordre.

En matière d'amour, il ne doit y avoir d'autre différence dans les ſentimens du cœur, que celle que l'uſage a établie : c'eſt que l'amant ſoit plus complaiſant, plus attentif & plus ſoumis; car pour la tendreſſe & la confiance, elles doivent, ſans doute, être égales; & s'il y a quelque différence à faire, c'eſt que l'amant doit toujours témoigner tout ſon amour, & que l'amante doit ſe contenter de lui permettre de deviner le ſien.

L'amour eſt une paſſion qui accommode toutes choſes à elle.

Il n'y a point de converſation plus ennuyeuſe que celle d'un amant qui n'a rien à deſirer, ni rien à ſe plaindre.

L'amour ne s'amuſe pas à déli-

bérer ſur les choſes qui le doivent ſatisfaire.

Il n'eſt pas aiſé d'aimer deux fois une même perſonne, quand on a effectivement ceſſé de l'aimer.

Comme la haine eſt une paſſion ardente auſſi-bien que l'amour, le feu de la premiere peut ſe changer en celui de la ſeconde, lorſque l'amour l'a précédée; mais quand on a paſſé de l'amour à la haine, de la haine au mépris, & du mépris à l'indifférence, il eſt certain qu'on ne ſe rengage jamais.

L'amour porte dans l'eſprit des perſonnes les plus éclairées une ſorte d'aveuglement qui les empêche de pouvoir connoître les autres, & de ſe connoître elles-mêmes.

L'amour eſt de telle nature, qu'il fait toujours voir à ceux qui en

ſont poſſédés, tout ce qui peut nuire ou ſervir à leurs rivaux auſſi-bien qu'à eux-mêmes.

Otez l'inquiétude & le myſtere à l'amour, vous lui ôtez tout ce qui donne de l'eſprit à un amant.

L'amour eſt accoutumé de faire des muets de ceux qui parlent le mieux.

Les amans ſervent plus volontiers leurs amis amoureux que les autres.

Les femmes ſouffrent volontiers qu'on leur diſe qu'elles donnent de l'amour, pourvu que ce ne ſoit pas ceux à qui elles en ont effectivement donné, qui leur en parlent.

C'eſt toujours un grand malheur de n'aimer pas celui qu'on épouſe; mais c'en eſt un plus grand encore d'être mépriſé de celui qu'on doit épouſer.

L'amour eſt une paſſion qui ne ſe ſoumet à rien, & à qui, au contraire, toutes choſes ſe ſoumettent.

Ceux qui vieilliſſent, ſans rien aimer, & à qui l'expérience du monde ne manque point, ont toujours quelque choſe de ſauvage & de rude dans l'eſprit, qui n'eſt pas du tout aimable. Ce ſont ou de ces hommes de fer & de ſang, qui paſſent toute leur vie à la guerre, ou de ces chaſſeurs déterminés qui ſont toujours dans des forêts, ou des ſolitaires ſombres qui ſont toujours dans leur cabinet avec des livres, ou dans des grottes, à la campagne, à s'entretenir eux-mêmes.

L'amour héroïque eſt une paſſion que le peuple ne comprend point du tout.

L'amour ne donne assurément jamais de mauvaises inclinations; & comme on ne se plaint pas du soleil, de ce qu'il fait naître mille bêtes venimeuses dans le même temps qu'il blanchit des lys, ou qu'il colore des roses, de même il ne faut pas accuser l'amour des bassesses de quelques lâches amans qui sont au monde, puisqu'il inspire cent actions héroïques, & qu'il fait pratiquer toutes les vertus à mille autres qui ne seroient peut-être que des hommes ordinaires, sans cette passion.

L'amour fait les plus grandes douceurs & les plus sensibles infortunes de la vie.

L'amour & la douleur joints ensemble, sont deux sources inépuisables de pensées.

On n'est jamais absolument

vaincu par l'amour, quand on veut lui réſiſter fortement; & cette paſſion n'a d'autre force que celle qu'on lui donne.

La plus dure choſe du monde à ſouffrir, eſt que la perſonne, qu'on aime, ſçache qu'un rival lui a donné quelque marque d'amour.

Il n'eſt pas aiſé de s'irriter d'être aimé d'un fort honnête homme: on peut bien ne l'aimer pas, & former même le deſſein de ne l'aimer jamais; mais je ne comprends point qu'on le puiſſe haïr; & je ſuis perſuadé, au contraire, que, quand même on haïroit l'amant, on ne pourroit guères haïr ſa paſſion.

Un des plus nobles effets de l'amour eſt de produire la libéralité.

La véritable meſure de l'amour

ſe doit régler ſur ce que l'on eſt capable de donner pour la perſonne aimée.

L'amour a cela de particulier, qu'il fait que ceux qui en ſont poſſédés, ne s'ennuient jamais de parler d'une même choſe, pourvu que l'intérêt de la perſonne qu'ils aiment, s'y trouve mêlé.

Pour l'ordinaire, c'eſt plus par les ſentimens d'autrui que par les ſiens propres, que l'on eſt malheureux, lorſqu'on eſt poſſédé de la paſſion de l'amour.

Si l'amour ne donne pas d'eſprit à ceux qui n'en ont point, il l'augmente, & il le polit merveilleuſement à ceux qui en ont.

L'uſage le plus ordinaire du monde eſt de recevoir une déclaration d'amour comme une ſimple civilité, & de tâcher de détourner

la choſe comme une galanterie dite ſans deſſein; mais celles qui en uſent ainſi, veulent peut-être qu'on leur rediſe une ſeconde fois ce qu'elles ſont ſemblant de ne vouloir pas croire la premiere.

L'amour ne donne pas aux hommes les vertus qu'ils n'ont point. Il fait dans l'ame de tous ceux qu'il poſſede, ce que le ſoleil fait en tous les lieux qu'il échauffe; le ſoleil ne plante point les roſiers, mais il fait éclorre les roſes. Ainſi l'amour ne donne pas les premieres inclinations, mais il les fortifie & les fait paroître.

L'amour fait trouver des excuſes à tous les crimes qu'il fait commettre.

Il n'appartient qu'à un homme parfaitement amoureux d'avoir pitié d'un amant.

L'amour étoit dans le cœur des hommes, avant que la force eût mis de la différence entr'eux, & eût fait des Princes & des Souverains; ainſi l'égalité néceſſaire à faire que l'amour ſoit raiſonnable, eſt l'égalité du mérite & de la perſonne, & non pas de la condition qui eſt une choſe étrangere, & qui ne ſert quelquefois qu'à rendre ceux qui la poſſedent plus mépriſables & plus mépriſés, quand ils ne s'en trouvent pas dignes. Cependant il y a une certaine bienſéance univerſelle que l'uſage a établie, qui veut que la qualité des perſonnes qui ont à s'aimer de cette ſorte, ne ſoit pas diſproportionnée.

On ne fait guères de paix en amour, ſans que la tendreſſe en redouble.

C'eſt un grand malheur de ſe faire aimer, avant qu'on ait aſſez de raiſon pour ſe faire craindre.

L'amour eſt grand ou petit, ſelon la beauté qui le fait naître, ou ſelon la ſenſibilité du cœur de celui qui en eſt touché : c'eſt pourquoi tout le monde n'aime pas également.

Quand on aime, on croit qu'on aimera toujours : cependant mille exemples font voir qu'il y a des amans qui ceſſent d'aimer.

Rien n'eſt plus propre à augmenter une inclination naiſſante dans le cœur de la plûpart des femmes, que d'apprendre que ceux qu'elles aiment, ſont aimés.

On peut être amoureux par ambition; mais quand un ambitieux vient à avoir de l'amour, ſans que ce ſoit par rapport à ſes intérêts,

il donne lui-même des bornes à ſa fortune.

L'amour s'accroît par la réſiſtance.

C'eſt le propre de l'amour de faire que les amans ne ſoient jamais ſans plaiſir & jamais ſans douleur.

L'amour eſt un capricieux qui s'appaiſe quelquefois de peu de choſe, & qui, dans le même tems qu'il deſire tout, ſe contente preſque de rien; & ſi j'avois à donner une marque infaillible pour connoître une grande paſſion, je dirois que c'eſt lors qu'on voit un amant qui, malgré ſa raiſon, malgré l'impétuoſité de ſes deſirs & la violence de ſa paſſion, ſent calmer ſa douleur par la ſeule vue de la perſonne qu'il aime.

On ne peut rien faire de plus

obligeant pour ceux qu'on aime, que d'oublier les outrages qu'ils vous font.

La ſuprême félicité de ceux qui aiment, conſiſte principalement à être heureux, tandis qu'on les croit infortunés. Cette adroite & innocente tromperie eſt la plus ſenſible douceur que deux cœurs bien unis puiſſent goûter ; & ces triomphes des Romains, qui étoient accompagnés de tant d'éclat & de tant de pompe, donnoient moins de ſatisfaction au triomphant, que ne font ces triomphes cachés, dont l'amour eſt ſeul le ſpectateur comme la cauſe.

Il eſt plus difficile à une femme qui a de l'eſprit & de la vertu, de confeſſer qu'elle a une violente inclination pour un homme qui n'a

point d'amour pour elle, que d'avouer qu'elle ſouffriroit agréablement la paſſion d'un amant.

Quiconque ſçait aimer, ne peut être parfaitement heureux, s'il n'eſt autant aimé qu'il aime; & il n'y a que ceux qui ont de la brutalité dans l'ame plutôt que de l'amour, qui ne ſe ſoucient pas du motif qui oblige une femme à les bien traiter.

Pour l'ordinaire, ceux qui ſont d'un naturel ardent & prompt, n'aiment pas ſi conſtamment que les autres, parce qu'ils ſe laſſent de tout, & que ne pouvant demeurer long-tems dans une même aſſiette, il faut de néceſſité qu'ils changent d'amour comme d'autre choſe.

L'amour eſt toujours diſcret & myſtérieux; il fait de grands ſe-

crets de petites choſes ; il aime le ſilence & la retraite : il fuit le bruit & la foule ; il ſe plaît à parler bas, à parler peu, & quelquefois à ne parler point du tout ; & s'il y a des faveurs à faire, il veut que le cœur, qui les reçoit, ſe trouve ſeul à les ſçavoir ; qu'il renferme toute ſa joie en lui-même, & qu'il fuie autant les témoins de ſon bonheur, que les rivaux qui le lui diſputent.

On peut être vaillant ſans être amoureux ; mais un brave, qui n'a jamais eu d'amour, eſt brave & brutal tout enſemble.

Les perſonnes qui s'aiment beaucoup, croient facilement qu'on les imite, & qu'on les aime autant qu'elles s'aiment elles-mêmes.

Les amans, qui ceſſent de l'être, après avoir épouſé leurs maî-

treſſes, n'ont pas toujours tout le tort; car la plûpart des femmes, dès qu'elles ſont mariées, ſont négligées pour leurs maris, contrediſantes, chagrines, bien ſouvent coquettes, & même jalouſes ſans ſujet; de ſorte qu'il ne faut pas s'étonner ſi, les trouvant ſi différentes de ce qu'elles étoient avant que de les avoir épouſées, les maris changent de ſentimens pour elles.

L'amour eſt une capricieuſe paſſion. Pour l'ordinaire, ceux qui ſont amoureux d'une fort belle perſonne, & qui la voient autant qu'ils veulent, ne laiſſent pourtant pas de s'eſtimer très-malheureux, lorſqu'ils en reçoivent une parole un peu rude. Ils diſent alors que ce ne ſont que les ſentimens du cœur qu'ils cherchent

il n'y en a pas un qui ne proteſte à la perſonne qu'il aime, qu'il ſouhaite plus la poſſeſſion de ſon cœur que celle de ſa beauté, que c'eſt le terme de ſes deſirs & la borne de ſes eſpérances; cependant, à parler raiſonnablement, l'amour eſt de telle nature, qu'il mépriſe tout ce qu'il poſſede, & qu'il deſire tout ce qu'il ne poſſede pas.

Les effets, par où cette paſſion ſe fait diſtinguer des autres, ne ſont pas difficiles à trouver; car premiérement tout amant eſt libéral juſqu'à la prodigalité, & n'eſt jamais capable d'avarice. Après avoir donné ſon cœur, il n'a plus rien à ménager; & celui qui donneroit ſon ſang & ſa vie, n'auroit garde d'épargner ſon bien. De plus, l'amour fait que la perſonne aimée paroît infiniment

aimable, & qu'on ne voit rien de si parfait à quoi celui qui l'aime ne la préfere. Il a donc souvent de mauvais yeux, dira quelqu'un, & cette passion fait plutôt des aveugles que des amans. Nullement; & quelque amoureux que soit un homme, quand l'amour lui prêteroit son bandeau, s'il a de l'esprit, & s'il connoît la juste proportion des traits qui font la beauté, il remarquera fort bien qu'une telle femme a la bouche plus petite que sa maîtresse; que cette autre a les yeux plus doux & plus grands; que celle-ci a les dents plus belles, les cheveux d'une plus aimable couleur, le nez mieux fait; qu'une autre a la taille plus avantageuse, le teint plus vif, la gorge mieux taillée, les mains plus belles; mais, avec tout

tout cela, ſa maîtreſſe l'emportera de beaucoup ſur toutes ces belles choſes. Elles ne ſont, pour lui, que de ces rares ſtatues, qui donnent de l'admiration & point d'amour; il tombera d'accord qu'elles ſont aimables, mais on ne les lui verra pourtant point aimer. C'eſt ce qui fait voir que l'amour vient de plus haut; qu'il n'en faut point chercher la cauſe dans la beauté; qu'on ne la ſçauroit trouver que dans la force de la ſympathie; & que c'eſt plutôt par une vertu occulte que l'on aime, que par les charmes que l'on connoît. Un autre indice de l'amour, c'eſt lorſqu'on lui voit abbaiſſer les grands & élever les petits; faire aimer des bergeres à des Rois, & donner la témérité à des bergeres d'oſer élever les yeux

juſqu'à des Reines ; car il n'y a que cette paſſion qui égale tout, & qui puiſſe confondre impunément les cabanes & les palais, les ſceptres & les houlettes.

Il y a une grande différence des regards d'un amant qui ne s'eſt pas déclaré, à ceux d'un amant qui a découvert ſa paſſion ; & la perſonne qui la cauſe, ſoit qu'elle lui plaiſe ou ne lui plaiſe pas, voit toute autre choſe qu'elle ne voyoit auparavant.

Comme les vieux galans ſont naturellement plus diſcrets que les jeunes, ils gagnent plus facilement la confiance des femmes. Il eſt de ces gens-là, comme des vieux capitaines à qui une longue expérience a montré cent moyens de ſurprendre les places, que les jeunes ſoldats ne ſçavent pas.

Le ſang fait l'amitié des proches, & le mérite fait l'amitié des amans : dans la premiere, on aime ſouvent ce qui n'eſt pas aimable ; dans la ſeconde, on n'aime jamais que ce qui eſt digne d'être aimé : & comme la vertu l'emporte de bien loin ſur la matiere, il ne faut pas douter que ce qu'elle produit ne ſoit plus parfait, & par conſéquent que l'amour ne ſoit plus puiſſant que la nature.

Ceux qui ont un tour galant dans l'eſprit, peuvent ſouvent dire ce que les autres n'oſeroient ſeulement penſer.

L'amour, qui vient de la bonté des mœurs ou des graces de l'éloquence, eſt plus ferme, plus durable, & par conſéquent plus parfait que celui qui ne vient que de la beauté du viſage ; ce dernier

meurt auſſi facilement qu'il naît, & ne dure pas plus qu'elle, parce que c'eſt une choſe indubitable que, lorſque la cauſe ceſſe, on voit auſſi ceſſer l'effet. Or, comme l'eſprit a le même avantage que l'ame; qui parlera toujours bien, ſera auſſi toujours aimé; & ces deux ſortes de paſſions étant plus ſolidement fondées que l'autre, ne peuvent manquer de durer plus long-temps. Lorſqu'on a une fois vu la beauté du viſage ou celle de la taille, on peut dire qu'on a tout vu; mais il n'en eſt pas de même de celle de l'eſprit, c'eſt un grand caméléon qui prend toutes les couleurs qu'il lui plaît; il ſçait flatter, il ſçait louer, il ſçait ſe plaindre; on le voit doux, on le voit fier, on le voit ferme, on le voit ſoumis; il paroît grand, il

le paroît moins, ſelon les diverſes perſonnes à qui l'on parle ; & de cette ſorte, la nouveauté étant le plus grand charme de la nature, & l'eſprit ayant l'avantage de paroître toujours nouveau par la belle & grande diverſité de ſes idées, il n'eſt pas douteux qu'il peut plus que les traits les plus accomplis, & que les proportions les plus juſtes, dont un corps puiſſe être embelli. Mais, dira-t-on, le viſage a pourtant plus d'amans que l'eſprit ; & une belle bouche ou de beaux yeux font bien de plus grandes conquêtes que les plus belles idées qu'on puiſſe avoir : cela vient de ce que tout le monde a des yeux, & de ce que tout le monde n'a pas de l'eſprit ; car, comme il faut connoître pour aimer, les ſtupides ne ſçauroient aimer

ce qu'ils ne connoiſſent pas, & ils n'aiment que ce qu'ils connoiſſent.

L'amour eſt une paſſion intérieure de l'ame, la plus tendre & la plus foible de toutes les paſſions, puiſqu'elle ne va jamais ſans la crainte qui en eſt l'indice le plus certain. C'eſt ce qui ſe remarque facilement en tous ceux qui aiment ; ſi un amant n'eſt pas bien fait, il craint que ſa maîtreſſe n'en aime un autre qui le ſoit mieux que lui ; s'il eſt pauvre, il redoute qu'un plus riche ne l'emporte par ſa libéralité ; s'il a bonne mine, il craint la légereté & l'amour des choſes nouvelles, dont on accuſe le ſexe ; s'il eſt riche, il redoute l'eſprit d'un rival ; & s'il a beaucoup d'eſprit lui-même, il imagine, il prévoit ; tout

lui fait ombrage, tout lui fait peur; il redoute non-seulement tout ce qui est, mais encore tout ce qui peut être; & de cette sorte, il n'est pas douteux que la crainte, non plus que l'espoir, n'abandonne jamais les amans, & qu'elle est la marque infaillible de l'amour.

La crainte n'est pas la seule conjecture par où l'amour se fait connoître. Il est mille voies par où ce feu couvert éclate; & comme il n'est pas aisé de cacher le feu, il n'est pas facile de cacher l'amour; mais si l'on veut connoître si quelqu'un est véritablement amant, ou s'il ne l'est pas, il ne faut que remarquer s'il estime quelqu'autre chose que ce qu'il aime. Car le véritable amant ne considere que cet objet seul; & s'il possédoit sans lui toutes les richesses de la terre,

il croiroit encore être pauvre. Il mépriſe, pour cet objet, les travaux, les périls & la mort même, ſeulement pour lui parler, ſeulement pour le voir; & il ſe croit encore heureux de périr pour cela. Il s'enſuit donc que cette paſſion n'eſt pas moins forte que tendre; & que craignant tout & qu'oſant tout, elle n'eſt pas difficile à connoître, puiſque la hardieſſe & la crainte ſont le véritable caractere de l'amour.

Quoique l'amour ne ſemble être qu'une bagatelle, c'eſt pourtant la choſe du monde la plus rare, que de trouver un amant qui le ſoit de bonne grace.

Un amant, qui n'a point l'air galant, eſt une pitoyable choſe.

C'eſt aux femmes à qui il ſe faut prendre de la mauvaiſe ga-

lanterie des hommes : ſi elles ſçavoient bien ſe ſervir de tous les privileges de leur ſexe, elles leur apprendroient à être véritablement galans, & elles n'endureroient pas qu'ils pérdiſſent jamais, devant elles, le reſpect qu'ils leur doivent. En effet, ſi les femmes ne vouloient devoir leurs amans qu'à leur propre mérite, ſans les devoir à leurs ſoins & à leurs faveurs, la conquête de leur cœur étant plus difficile à faire, les hommes ſeroient plus complaiſans, plus ſoumis & plus reſpectueux qu'ils ne ſont; & les femmes ſeroient auſſi moins intéreſſées, moins lâches, moins fourbes & moins foibles qu'on ne les voit.

La galanterie, ſans enjouement, eſt une extravagance.

Plus l'amour eſt myſtérieux, plus il a de force; plus il eſt ſecret, plus il augmente; & plus on le cache, plus il ſe montre.

Il n'y a rien de plus ridicule que ces galanteries de famille, qui ſe font à la vue de tout le monde, par le conſeil & le conſentement de tous les parens.

Pour que la galanterie produiſe de jolies choſes, il faut que celui qui la fait, aime ſeulement pour aimer, ſans ſonger d'abord s'il épouſera, ou s'il n'épouſera pas.

Il n'y a rien de ſi important, dans une affection naiſſante, que de faire quelque galanterie d'éclat, qui faſſe que diverſes perſonnes vous louent, en préſence de celle que vous aimez.

Qui dit galant dit amant; & l'amour fait toute la belle galan-

terie. Si nous en demandons des nouvelles à Euripide, il nous dira que l'Amour eſt le plus favorable des Dieux, & qu'il nourrit d'eſpérance, la plus douce de toutes les choſes. Si nous écoutons Philoſtrate, il nous aſſurera, au contraire, qu'il a plus de fiel que de miel; & Ovide nous apprendra qu'il n'y a pas plus de coquilles au bord de la mer, que ceux qui aiment, ſouffrent de peines. Plaute dit que la ſuite de l'amour eſt compoſée des vices, des penſées fâcheuſes, des maladies, des douleurs, des peines, des fatigues, des erreurs, de la vanité, de la laſſitude, du dégoût & de la folie; & en un autre endroit, il ajoûte que les amans n'ont plus d'ame, & qu'ils ne ſont pas où ils ſont, mais qu'ils ſont où ils

ne ſont pas. Platon, au contraire, ſoutient que l'amour eſt un Dieu grand, merveilleux, beau, & qui porte au bien & à l'honnêteté; qui met en paix les hommes & les animaux; qui change la ruſticité en politeſſe; qui appaiſe les diſcordes; qui unit les amitiés; qui incline à la douceur; qui adoucit la cruauté; qui conſole les affligés; qui redonne les forces aux ames laſſées, & qui rend la vie heureuſe. Un ſçavant Aréopagite ajoûte que l'amour eſt un cercle, dont le mouvement perpétuel tourne toujours d'un bien à un autre bien, & d'un petit à un plus grand. Zénon l'appelle un *Dieu d'amitié, de liberté, de paix & de concorde.* Athénée dit que c'eſt un Dieu qui a toutes les perfections & point de défauts. Les Athéniens avoient élevé ſa ſtatue

dans l'Académie dédiée à Pallas, pour dire que c'étoit un *Dieu ſçavant*. Ceux de Samos lui conſacrerent une fête, qu'ils appellerent la *fête de la liberté ;* & cependant l'amour n'eſt qu'une ſervitude. En effet, que ne dit point un amant ? Quels ſoupirs ne pouſſe-t-il pas ? Quelles injures n'endure-t-il point ? Quelles promeſſes ne lui voit-on pas faire ? Quelle douleur ne lui voit-on pas témoigner ? Quels menſonges ne lui entend-on pas dire ? Ses maîtreſſes ſont les idoles de ſon cœur, les graces deſcendues du ciel & les derniers chefs-d'œuvres de la nature. Cet amant ne craint point le froid, il n'a point peur du chaud; il ne s'étonne point la nuit, il ne s'ennuie point le jour ; il ne s'afflige point de ſa peine, il ne ſe

deſeſpere point pour ſon malheur; il ne ſe rebute point, pour des refus; il ne s'arrête point, pour ſe voir mocquer; il ne prend pas garde au tort qu'on lui fait, il ſouffre patiemment les outrages; il endure plus patiemment encore la perte du temps & du bien; il ſe trompe, comme on le trompe; il eſpere même, dans le deſeſpoir; il ſe repaît d'ombre, de vent, de fumée & de chimeres. En faiſant tout, il ne fait rien, & ſa triſte vie eſt toujours infortunée.

QUESTIONS D'AMOUR.

Queſtion I.

FAUT-IL aimer pour être aimé ?

Voici pour l'affirmative. Lorſqu'on aime, on devient infiniment plus aimable, & par conſéquent plus aimé. En effet, qui ne voit pas que, lorſqu'on eſt touché de cette noble paſſion, on a plus de ſoin d'acquérir & de montrer toutes les qualités qui ſont propres à pouvoir parvenir au but qu'on ſe propoſe ? On devient doux, civil & complaiſant; on devient ſoigneux, aſſidu & perſévérant; on devient galant, propre & magnifique; on devient libéral, juſqu'à la prodigalité; & toutes ces

choſes, en rendant un homme beaucoup plus aimable, le font auſſi beaucoup plus aimer. D'ailleurs, qui ne ſçait qu'en amour, comme en toute autre choſe, il eſt de certains momens heureux, qui ſeuls ſont propres à faire réuſſir une entrepriſe; que, ſi on les manque, on ne les recouvre jamais; que, pour ne les manquer pas, il faut n'en négliger aucun; & que, pour ſe pouvoir donner un ſoin ſi long, il faut abſolument aimer? Ajoûtons encore que, généralement parlant, les femmes ſont ſuperbes & fieres, quelques douces qu'elles paroiſſent; que, lorſqu'on les ſert, pour réuſſir, il faut ſouffrir, ſouffrir même leurs caprices les plus bizarres, leur injuſtice, leur cruauté, ſans oſer murmurer ni ſe plaindre. Or com-

ment ſouffrir tout cela, ſans amour? Et, s'il faut avoir de l'amour pour le ſouffrir, n'eſt-il pas conſtant, qu'il faut aimer pour être aimé? Qui pourroit, ſans amour, ſe donner la peine de ſuivre une femme en tous lieux; de la devancer ſouvent à ſes viſites; d'obſerver juſqu'aux moindres mouvemens de ſes yeux; de deviner juſqu'à ſes plus ſecrettes penſées, pour prévenir en tout ſes deſirs? Et, ſi l'on ne fait toutes ces choſes, peut-on jamais toucher ſon ame? D'autre part, ne faut-il pas, de néceſſité, que l'amant faſſe les premiers pas en amour; qu'il donne l'exemple, au lieu de le recevoir; que la paſſion de l'amante ne ſoit que l'effet de la ſienne, & que ce ſoit même ſa perſévérance qui le faſſe triom-

pher de ſa rigueur? Or, qui voudra s'engager dans une ſi longue & ſi pénible carriere, ſi l'on n'y voit au bout un prix qu'on eſtime? Et le moyen de l'eſtimer aſſez pour l'acquérir par tant de travaux, ſi l'on n'aime pas? Enfin, s'il eſt vrai que l'amant doit ſe transformer en la perſonne dont il veut gagner le cœur, & ceſſer d'être ce qu'il eſt, pour devenir ce qu'on la voit être; c'eſt-à-dire, renoncer à ſa propre volonté, obéir aveuglément & ne faire que ce qu'elle veut que l'on faſſe; n'eſt-il pas certain qu'on ne ſe réſoudroit jamais à une ſi pénible métamorphoſe, ſi l'on n'aimoit? Et comme il faut néceſſairement s'y réſoudre pour être aimé, n'eſt-il pas naturel de conclure que, pour être aimé, il faut aimer?

Voici l'opinion contraire : plus on conſerve ſon jugement libre, plus aiſément on réuſſit aux choſes qu'on veut entreprendre. La paſſion eſt un aveugle qui ſe mêle d'en conduire un autre qu'elle fait broncher avec elle, toutes les fois qu'il la ſuit. Cet aveugle fait ſouvent autant de fautes qu'on lui voit faire d'actions; en penſant bien faire, il fait mal; en penſant avancer, il recule; en croyant obliger, il déſoblige; en croyant ſe ſervir, il ſe nuit; &, comme les mauvais archers, il frappe où il ne viſe point, & ne frappe jamais où il viſe. Cet inconſidéré déplaît ſouvent, lorſqu'il travaille le plus à plaire : ſa trop grande aſſiduité devient importune ; il ſuit partout, il aſſiege, il obſede celle qu'il aime ; il devient inſépara-

ble d'avec elle, comme ſon ombre; il eſt le fâcheux témoin de toutes ſes actions & l'inſupportable obſervateur de toutes ſes paroles. Après l'avoir perſécutée tout le jour, à peine la nuit l'en ſépare & fait ceſſer la perſécution; elle n'a pas un regard dont elle puiſſe diſpoſer en faveur d'un autre, quoique les belles veulent luire pour tout le monde, comme le ſoleil; & parce qu'il ſe plaît toujours avec elle, il ſuppoſe fauſſement qu'elle ſe plaît toujours avec lui : ainſi ſon erreur cauſe ſa ruine, & ſon importunité ſon malheur. De plus, comme la jalouſie eſt la compagne inſéparable de l'amour, dès qu'un homme eſt amant, il eſt jaloux; & qui dit jaloux, dit inſupportable. Il devient ſombre, rêveur &

mélancolique ; il ne parle plus que pour se plaindre & pour faire des reproches : tout le choque, tout l'offense, rien ne l'oblige, rien ne lui plaît : c'est un espion trop curieux de ses pensées les plus secrettes ; & lorsqu'il croit en avoir découvert quelqu'une trop favorable à ses rivaux, & trop peu favorable pour lui, il devient furieux, emporté, & se fait haïr à force d'aimer. Mais il n'en est pas de même de ce sage conquérant qui fait toutes choses avec ordre : comme il se possede tout entier, il sçait bien mieux prendre ses avantages ; & son jugement lui demeurant entiérement libre, le fait agir plus prudemment & plus heureusement tout ensemble. Il ne voit pas si souvent sa maîtresse, mais il la voit plus à pro-

a plus de ſubtilité & moins de raiſon.

Les queſtions ſuivantes ne ſeront point accompagnées de leur jugement, comme la derniere : on a cru que le lecteur trouveroit quelque plaiſir à décider par lui-même.

QUESTION II.

PAR quels ſignes indubitables peut-on diſcerner le véritable amant de l'amant feint ?

L'égalité des ſoins en eſt la meilleure marque ; car ſi l'on s'apperçoit que celui qui aime, cherche de mauvais prétextes & de foibles excuſes, pour ne voir pas ſi ſouvent la perſonne aimée,

il

il en faut conclure néceſſairement qu'il aime moins, ou, pour mieux dire, qu'il n'aime plus. Un autre indice bien certain de ce refroidiſſement, c'eſt quand on s'apperçoit que la perſonne que l'on n'aime, n'a plus une entiere confiance en nous; qu'elle n'ouvre plus ni ſon cœur ni ſon eſprit; qu'elle ne nous fait plus lire dans ſon ame; qu'au contraire, elle ſe cache autant qu'elle peut, & qu'elle nous fait des ſecrets & des myſteres des choſes indifférentes : car tant qu'on aime bien, on n'a rien de particulier; tout eſt en commun; & les vrais amans croiroient faire un crime, de ſe déguiſer la moindre penſée. Si l'on s'apperçoit qu'une femme ſe pare avec beaucoup plus de ſoin qu'à

l'ordinaire, qu'elle apporte plus d'art à ſa coëffure, & qu'elle ait plus de propreté & plus de magnificence en ſes habits, ce changement eſt une preuve de celui de ſon affection ; & on la doit plutôt nommer inconſtante que magnifique. Si un homme rêve auprès de ſa maîtreſſe, au lieu de l'entretenir ; ſi quelquefois il lui répond mal-à-propos, & comme s'il ne l'avoit point entendue ; elle peut croire, ſans crainte de ſe tromper, qu'il n'eſt pas où il paroît être, & que ſon inclination eſt ailleurs. Si une femme vit avec plus de retenue qu'elle n'avoit accoutumée, c'eſt une marque infaillible qu'il y a quelqu'un dans la compagnie où elle eſt, qui ne lui eſt pas indifférent, &

devant lequel elle craint de favoriſer le malheureux amant qu'elle trompe. Si cet amant voit trop ſouvent une autre femme, & s'il continue de la viſiter, après que ſa maîtreſſe le lui a défendu, ſon crime n'eſt non plus douteux que ſon amour; & on peut le croire infidele. Si une amante fait dire à ſa porte à celui qui la ſert, tantôt qu'elle n'eſt point au logis, & tantôt qu'elle eſt malade; s'il découvre qu'elle y ſoit & qu'elle ſe porte bien, il peut croire que ſon amour ſe porte mal, & qu'il eſt en danger de mourir, s'il n'eſt pas déja mort.

QUESTION III.

COMMENT peut-on conſerver l'affection d'une maîtreſſe, après qu'on l'a acquiſe ?

Il eſt de l'amour comme des parfums, qui ſe conſervent, quand on les cache, & qui ſe gâtent, quand on les évente. Le ſecret eſt la garde la plus aſſurée de l'amour; &, comme c'eſt de ſa paſſion & de ſon bonheur qu'un amant fait ſon tréſor, il eſt de ſa prudence de les cacher, s'il en connoît bien le prix, de peur qu'en les découvrant, on ne les dérobe. Le bonheur fait naître l'envie, & l'envie fait quelquefois naître l'amour; c'eſt pourquoi le ſecret eſt

absolument nécessaire, quand on aime, & plus encore quand on est aimé. Il faut ajoûter à cela le soin de plaire & de servir; s'intéresser à tous les plaisirs de la personne aimée, & prendre part aussi à toutes ses douleurs; n'être non plus sans complaisance que sans vie; ne la voir pas si souvent, de peur de la voir trop, & de l'ennuyer, en pensant la divertir. Être propre & magnifique en habillemens; car ce soin-là est non-seulement galant, mais encore une infaillible marque d'amour. Être libéral, & ne perdre pas une occasion de le paroître, pourvu que ce soit en fêtes, & non pas en dons qui pourroient offenser la vertu de la personne aimée. N'être jamais fier ni superbe, mais toujours humble &

ſoumis. Souffrir tout, ne ſe plaindre de rien, non pas même de l'injuſtice ni de la cruauté de ſa maîtreſſe. Être encore plus prodigue de louanges que de toute autre choſe; car c'eſt une eſpece de parfum que les femmes aiment, pour le moins, autant que leurs caſſolettes. Et pour derniere régle, aimer toujours bien, pour être toujours bien aimé.

QUESTION IV.

DE quelle façon doit agir un amant, lorſqu'il aime plus haut que ſoi; lorſque celle qu'il aime, eſt ſon égale; ou lorſqu'elle eſt d'une qualité moins élevée?

Pour la premiere, elle demande bien de l'adreſſe. Il faut faire

deviner à la perſonne qu'on aime, tout ce qu'on n'oſeroit lui dire; c'eſt aux yeux à faire l'office de la bouche. Il faut feindre de vouloir cacher ce qu'on a deſſein qu'elle apperçoive : il faut plus de ſoupirs que de paroles, plus de ſoins que de proteſtations, plus de ſoumiſſion que de hardieſſe; & l'amant inférieur doit enfin être ſi adroit, qu'il oblige celle qu'il aime à parler, lorſque le reſpect le fait taire.

L'amour de la condition égale n'a preſque point de difficultés, en compariſon de l'autre. L'amour vient de la conformité; celle du rang facilite celle du cœur; & il eſt bien plus aiſé d'aimer, lorſque l'on peut aimer ſans honte. D'ailleurs, comme il eſt permis de montrer toute ſa

paſſion à celle qui la cauſe, il eſt plus facile qu'elle en ſoit touchée. Elle n'a rien à deviner là-deſſus; plus on lui en montre, & plus on l'oblige; & réſervant la diſcrétion pour ſes faveurs, on n'en a pas beſoin pour cacher ſa flamme, non plus que de ſon adreſſe pour la découvrir.

Paſſons à la troiſieme façon d'aimer, qui eſt lorſque l'amante eſt d'une condition moins élevée: on ne trouvera ici ni difficulté ni gloire. En effet, dans cette ſorte d'affection, l'amante regarde plutôt la fortune que l'amour, & la richeſſe de l'amant que l'amant même. Elle ſonge à ſon établiſſement, au lieu de ſonger à la ſatisfaction de ſon eſprit; & ſon ame, en cette rencontre, eſt bien moins ſenſible qu'intéreſſée. De

toutes les vertus de celui qui l'aime, & qu'elle fait ſemblant d'aimer, la ſeule libéralité la touche ; & c'eſt véritablement en cette occaſion qu'on peut dire que l'amour ne la bleſſe qu'avec des fléches d'or. Il faut convenir cependant que cela n'arrive pas toujours ainſi, & qu'il eſt des ames nobles & fort au-deſſus de leur condition. Les préſens paſſeroient à leurs yeux, pour des outrages ; & celui qui les voudroit faire, pour leur ennemi. Ces perſonnes-là veulent des ſoins, de la ſoumiſſion & du reſpect, comme les autres, & même ſouvent plus que les autres ; car, comme l'inégalité des conditions leur donne de la défiance, il faut plus de choſes pour les raſſurer.

Concluons de tout ceci, que,

peine pour peine, il vaut mieux l'endurer pour ſon égale, ou pour une perſonne au-deſſus de ſoi, que pour une perſonne baſſe, de qui les fers font rougir ceux qui les portent, & qui donnent autant de honte que d'amour.

QUESTION V.

LEQUEL doit préférer un amant, ou d'être aimé & ne voir jamais ſa maîtreſſe, ou de n'être point aimé & la voir toujours ?

Rien n'approche du cruel ſupplice que l'abſence fait endurer à ceux qui aiment, lorſqu'ils ſont privés de l'objet de leur amour. Ils n'ont plus aucune ſatisfaction ; ils ont mille inſupportables

inquiétudes; & la ſeule penſée de ne voir jamais ce que l'on aime, doit faire mourir tout cœur qui ſçait bien aimer. La jalouſie, toujours préſente à l'amant abſent, le met continuellement à la gêne; & la ſeule idée de la félicité de ſes rivaux redouble infiniment ſa miſere. En effet, ne voir jamais ce que l'on voudroit toujours voir, & voir toujours ce que l'on voudroit ne voir jamais; aimer où l'on n'eſt point; n'aimer point où l'on eſt; n'eſpérer rien & craindre tout; c'eſt un état ſi miſérable, qu'il n'y a que les amans abſens & les damnés qui le ſouffrent & qui le puiſſent ſouffrir. Quelque cruelle que ſoit la perſonne qu'on adore, quelque inexorable qu'on la trouve, celui qu'elle maltraite, a d'heureux mo-

mens, lorſqu'il la voit; & la vue de ce qu'on chérit, a de certains charmes infaillibles qui ne manquent jamais d'opérer. Mais, dans cette terrible ſéparation de la choſe aimée, cette agréable ſuſpenſion de douleur ne ſe trouve point; & même le ſouvenir d'une félicité qui n'eſt plus, devient la torture d'un amant abſent, & la plus inſupportable de ſes peines : ainſi il vaut mieux n'être point aimé & voir toujours ſa maîtreſſe, que d'être aimé & ne la voir jamais.

Sentiment oppoſé.

La douleur de l'abſence n'eſt qu'un ſonge, en comparaiſon, je ne dis pas du mépris de ce que l'on aime, mais de ſa ſimple indifférence. C'eſt un tour-

ment qui ſe renouvelle à tous les momens : on n'entend pas une parole ; on ne voit pas un léger mouvement des yeux, qui ne ſoit un outrage au cœur ; qui ne ſoit un ſupplice à l'ame. Plus on aime, plus on importune ; &, du chagrin de celle qui ſouffre, vient le mal de celui qui la fait ſouffrir. La fiere qu'elle eſt, ne répond point, ou elle répond en colere ; ou, ce qui eſt encore pis que tous les deux, elle répond avec mépris ; & dès qu'un cœur eſt noble & ſenſible, il endure alors ce qu'on ne ſçauroit exprimer, & ce qu'on ne peut même imaginer. Mais tout cela n'eſt rien encore, en comparaiſon de l'effroyable douleur qu'on a de voir favoriſer un rival devant ſoi, & de ſe voir mépriſer devant lui.

Comme votre infortune devient ſa gloire, ſa gloire devient auſſi votre infortune; il n'a pas plus de ſatisfaction que vous avez de dépit; & la meſure de ſa joie eſt celle de votre douleur. En vain dira-t-on que la préſence de l'objet aimé, adoucit l'amertume de celui qui aime; dans ces cruels inſtans, il n'aime plus; il hait autant ſa maîtreſſe que ſon rival; il voudroit les voir périr l'un & l'autre; &, tant que cette terrible agitation dure, il eſt plutôt ennemi qu'amant. En un mot, c'eſt comparer l'ombre au corps, & un ſonge à la vérité, que d'oppoſer la jalouſie d'un abſent, à la jalouſie d'un malheureux qui voit ſon malheur. L'imagination, quelque vive qu'elle ſoit, & quelque ingénieuſe qu'elle puiſſe être,

ne ſçauroit approcher de ce qui tombe ſous les ſens; &, comme des phantômes ne ſont pas des corps, ce qui ne touche que la phantaiſie, n'approche pas de ce qui frappe les yeux; & l'image inviſible d'un mal ne ſçauroit égaler le mal même, quelque délicate & quelque détachée des ſens qu'on ſe la figure. Que ſi jamais ces legeres images ont quelque puiſſance conſidérable, c'eſt lorſque, pour ſa conſolation, un amant abſent ſe repréſente qu'il eſt aimé ſans être vu, ainſi qu'il aime ſans voir; que celle qu'il aime, ſonge à lui, comme il ſonge à elle; que ſa maîtreſſe le ſçait être où il n'eſt pas, comme il la ſçait être où elle n'eſt point; qu'il eſt préſent à ſa mémoire, comme elle eſt pré-

ſente à ſon eſprit; qu'elle ne l'oublie, non plus qu'il l'oublie; & que, par un ſouvenir réciproque, l'amour rejoint ce que la fortune ſépare, ou plutôt que la fortune ne ſépare preſque pas, ce que l'amour a ſi bien joint. De ſorte que je conclus qu'au lieu qu'un amant doive préférer de n'être point aimé, & de voir toujours ſa maîtreſſe, il doit plutôt choiſir de ne la jamais voir, & d'être aimé.

QUESTION VI.

LEQUEL a le plus de pouvoir, de l'amitié ou de l'amour?

Selon quelques-uns, c'eſt l'amitié : En effet, comme le régne de l'amour eſt tyrannique, il n'eſt

jamais long; &, comme celui de l'amitié eſt une royauté légitime, & qui vient de notre affection, ſa puiſſance eſt plus durable, ſon trône mieux fondé & ſon empire mieux établi. On ſçait que cette paſſion tumultueuſe, contre qui je parle, ſe laiſſe emporter à l'inclination aveugle qui l'attire, ſans examiner ſi ce qu'elle nous fait aimer, eſt aimable ou indigne d'être aimé; mais que, dès qu'un rayon de bons ſens nous éclaire, & nous fait mieux juger de notre amour, nous voyons notre faute & ſes défauts, & nous nous éloignons du précipice où cette lueur trompeuſe nous conduiſoit. D'ailleurs, comme l'amour eſt la paſſion de la jeuneſſe, & qu'il n'y a rien de ſi changeant que l'humeur des gens de cet âge-là, il

n'y a rien non plus de ſi peu durable que cette paſſion; &, comme l'effet a du rapport à ſa cauſe, il la ſuit néceſſairement, & change, dès qu'on la voit changer. Ajoûtez encore que, comme la beauté fait naître l'amour, & que cette beauté ne dure non plus que les fleurs, & s'efface preſqu'en naiſſant; cet effet dont j'ai parlé, ne dure pas davantage que cette cauſe, & paſſe auſſi promptement que ces roſes & ces lys dont il avoit pris ſon être: mais il n'en eſt pas de même de l'amitié; car l'âge de la prudence en eſt le véritable âge: nos amis ſont conduits dans notre cœur, par la raiſon clairvoyante, & non pas par un aveugle, comme nos maîtreſſes y ſont conduites. Le corps n'a point de part à ce pur ſentiment de l'ame:

il eſt abſolument détaché de la matiere & purement intellectuel; & c'eſt cette noble ardeur qui a fait les Oreſtes & les Pylades, les Théſées & les Pyrithoüs, les Euriales & les Niſus, & tous ces autres illuſtres amis dont l'hiſtoire conſerve la gloire & le nom, avec tant d'éclat, tant de réputation & tant de bruit. Concluons donc que l'amitié eſt plus forte que l'amour.

Sentiment contraire : Puiſqu'on vient d'avouer que notre amitié vient de notre choix, & que notre amour, au contraire, doit ſa naiſſance à cette inclination qu'on a nommée *aveugle*, & que je nomme *clairvoyante ;* ne s'enſuit-il pas néceſſairement que ce qui nous fait aimer, avec tant de rapidité, (s'il eſt permis d'uſer ici de ce

mot) & quelquefois même malgré nous & malgré toute notre réſiſtance, a incomparablement plus de force que cette autre façon d'aimer, qui regarde, qui conſidere, qui examine & qui met des argumens en forme, avant que d'engager notre cœur? Au reſte, comme notre queſtion n'eſt pas de ſçavoir ſi l'amour dure plus longtemps que l'amitié, mais ſeulement s'il eſt plus fort; tout ce qu'on a penſé dire pour l'amitié, a été dit pour l'amour; puiſque, ſelon la maxime générale, rien de violent ne dure; que l'amitié eſt moins violente que l'amour; & que tout ce qui eſt plus violent a plus de force que ce qui ne l'eſt pas. De plus, s'il eſt vrai que la premiere de ces paſſions eſt celle des jeunes gens, & la

ſeconde celle des vieillards, n'eſt-il pas évident que la jeuneſſe eſt l'âge de la force, & la vieilleſſe celui de la foibleſſe; & puiſque l'effet a toujours du rapport avec ſa cauſe, ne s'enſuit-il pas que l'amour eſt plus fort que l'amitié? Qu'on ne nous oppoſe donc plus cinq ou ſix exemples d'amis qui ont beaucoup fait, pour les leurs, depuis que le monde dure; je pourrois en citer mille qui ſont morts pour leurs maîtreſſes: ainſi l'on doit conclure que l'amitié eſt moins forte que l'amour.

QUESTION VII.

LEQUEL eſt le plus affligé, ou de l'amant qui part, ou de l'amante qui demeure ?

Pour le premier. Les hommes aiment ſi bien, & les femmes ſcavent ſi peu bien aimer, qu'il n'y a preſque dans cette demande aucun ſujet de diſpute. Comme la douleur de l'éloignement eſt proportionnée à la grandeur de l'amour qui la cauſe, il ne faut pas douter que celui qui aime le plus, ne ſoit le plus affligé, & que, par conſéquent, l'amant qui part ne le ſoit davantage que l'amante qui demeure, puiſqu'il s'en faut beaucoup que l'amante n'aime ſi bien que l'amant. Comme elle eſt

beaucoup plus aimable, elle eſt auſſi beaucoup plus aimée. La paſſion de l'un & de l'autre ſe proportionne au mérite de ſon objet ; &, comme la maîtreſſe en a plus que l'eſclave, infailliblement l'eſclave aime plus que la maîtreſſe. Or, comme plus ce qu'on perd eſt précieux, plus on eſt fâché de le perdre ; il faut conclure que l'amant qui part, eſt plus à plaindre que l'amant qui demeure & qu'il eſt plus affligé, puiſque ce qu'il perd vaut davantage. D'ailleurs cent amans préſens conſolent la maîtreſſe de l'amant abſent ; & il n'y en a pas un qui ne travaille, de toute ſa force, à le lui faire oublier. Il n'y en a pas un qui ne cherche à la divertir ; qui ne lui parle ; qui ne l'entretienne ; qui ne faſſe des

vers à ſa louange ; qui ne lui donne des concerts, des ſpectacles, des collations ; &, comme inſenſiblement les plaiſirs diſſipent la douleur, & prennent ſa place dans une ame ; l'amante qu'on divertit, ſe conſole & vient à n'avoir plus du tout d'affliction. Mais il n'en eſt pas de même de l'amant abſent : le malheureux erre ſeul de lieu en lieu ; & portant par-tout ſa douleur, par-tout il eſt miſérable. Il ne ſe divertit à rien, il ne voit ni plaiſirs ni femmes ; il a toujours dans l'eſprit, l'image de ce qu'il a perdu ; & plus il en connoît le prix, plus il en eſt inconſolable. D'autre part, il ſçait que naturellement les femmes ſont inconſtantes ; que ce qui leur plaît aujourd'hui, ne leur plaît pas toujours demain ; & que, pour les perſonnes

ſonnes de leur ſexe, de leur tempérament & de leur humeur, la nouveauté a beaucoup de charmes. Ainſi craignant toujours, il ſouffre toujours; & c'eſt ce qui prouve que l'amant, qui part, eſt plus affligé que l'amante qui demeure.

Opinion contraire : Ce ſont les hommes qui ſont ce qu'on vient de dire qu'étoient les femmes; & tout bien conſidéré, il ſe trouve plus d'exemples de leur inconſtance, qu'on ne ſçauroit en montrer de celle du beau ſexe. L'infidélité, parmi les femmes, eſt regardée comme un crime; & parmi les hommes, elle ne paſſe que pour une galanterie; de ſorte que, ſuivant leurs maximes, le plus infidele eſt le plus galant. Ce qu'on a dit des voyages, n'a

pas un fondement plus ſolide ; car ils conſolent au lieu d'affliger, & ils ſont bien plus propres à divertir qu'à entretenir la mélancolie. Le changement des lieux, la diverſité des objets, les différentes perſonnes que l'on voit, l'agitation même du corps ſoulage l'eſprit & le remet dans ſon repos, & inſenſiblement la douleur s'aſſoupit & devient moindre ; & ſi l'on n'eſt point guéri, on eſt du moins ſoulagé. Mais il n'en eſt pas de même de l'amante qui demeure, puiſqu'au lieu de changer de place, elle ſe renferme dans ſa chambre, & plus encore en elle-même ; & que, bien loin de voir des objets nouveaux, elle ſe prive de tous ceux qu'elle voyoit. Au lieu de ſe laiſſer entretenir, elle entretient ſes rêveries ; & conſidérant

toujours ce qu'elle a perdu, elle ſent toujours le déplaiſir de ſa perte & ne s'en conſole jamais. On peut donc aſſurer, d'après ces conſidérations, que l'amante, qui demeure, a plus d'affliction que l'amant qui part.

QUESTION VIII.

LEQUEL croit-on qui aime le plus, ou de l'amant craintif, ou du hardi ?

Réponſe en faveur du hardi.

La crainte eſt une paſſion froide & timide ; & comme les ruiſſeaux, qui viennent d'une même ſource, participent de ſa nature, & tiennent ce qu'ils ſont de ce qu'elle eſt ; ſi les amans oſent peu, ils

aiment peu ; ce froid assoupissement de l'ame, s'il est permis de parler ainsi, qui les fait toujours craindre & toujours trembler, est plutôt une marque de la foiblesse de leur tempérament, que de la force de leur amour.

Réponse en faveur de l'amant timide.

L'audace des hardis vient plutôt de la chaleur excessive de leur sang, que de celle de leur passion ; leur emportement est un indice de leur inclination, & non pas une preuve de leur tendresse : c'est un effet de leur humeur, & non pas de leur amour ; leur témérité ne conclut rien, sinon que plus ils osent, moins ils aiment, & qu'ainsi étant moins aimables, ils doivent être moins aimés. En effet, si le respect est

une qualité essentielle de cette noble passion, celui qui le perd, montre qu'il ne sçait pas aimer; car, puisqu'elle doit être fondée sur la haute estime que l'on a de la personne qu'on aime, dès qu'on ne la respecte point, on ne l'aime point; car le respect & l'amour doivent être inséparables.

Mais, dira-t-on peut-être, si l'amant transi observe inviolablement ce silence respectueux; qu'il soit toujours muet, comme un poisson, & que la crainte le fasse éternellement taire; sa maîtresse n'est point magicienne, elle ne sçaura donc jamais sa passion, & il faudra qu'elle la devine; & peut-être voudra-t-on encore qu'elle lui dise franchement qu'elle est amante, avant qu'il lui ait dit qu'il est amant.

On répond à cela que l'amour n'a pas beſoin de nos paroles, pour ſe faire voir ; qu'il a un certain langage muet, plus éloquent que l'éloquence ; & que les yeux ſe font beaucoup mieux entendre au cœur, que la bouche. Oui, un regard languiſſant & paſſionné, un ſoupir qui parte du cœur & qui vienne mourir ſur les lévres ; une mélancolie douce & rêveuſe ; un ſoin continuel de ſervir & de plaire ; une obéiſſance aveugle, une complaiſance éternelle ; une aſſiduité ſans interruption ; une propreté magnifique ; une libéralité prodigue ; & ſurtout un reſpect qui aille juſqu'à l'adoration : tout cela ſe fait mieux entendre & plus agréablement, que ne le feroient les amans les plus téméraires & les diſcours les plus hardis.

QUESTION IX.

S'il faut toujours un confident, en amour?

DEPUIS que l'amour fait des heureux & des misérables, on n'a jamais pu se passer de confidens & de confidentes; il n'y a rien de plus universellement établi, ni de plus nécessaire dans une grande passion. Quand on commence d'aimer, on n'est encore obligé à nul secret; mais il n'est pas croyable qu'un homme, qui devient amant, n'en dise rien à son meilleur ami; & quand le premier pas de la confidence est fait, il faut aller jusqu'au bout; car rien n'est plus dangereux que de dire un secret à

demi ; &, quand cela ne seroit pas ainsi, le moyen de renfermer dans son cœur toutes les douleurs ou toutes les joies que l'amour inspire ? Si l'on est maltraité, on s'en console avec son ami ; si l'on est heureux, on redouble sa joie, en la disant à un autre soi-même ; & puis, quand il naît quelque petite querelle entre deux personnes qui s'aiment, il est très-commode d'avoir un arbitre secret & fidele, qui puisse la terminer. C'est encore l'unique moyen de ne dépendre point ni de suivans ni de suivantes ; & c'est un grand plaisir de pouvoir parler des graces reçues, sans être accusé de vanité. Ce n'est pas qu'à regarder les choses d'une autre sorte, on ne pût dire que, dans une grande passion, les confidens sont quelquefois d'é-

tranges gens. Les uns deviennent rivaux de leurs amis, les autres ſont indiſcrets ; ils ont eux-mêmes des maîtreſſes à qui ils rediſent tout ce qu'ils ſçavent. Le ſecret qui eſt le plus puiſſant charme de l'amour, ne ſe trouve plus, dès qu'on a un confident ; il donne même quelquefois plus de chagrin que de conſolation ; car il ne s'intéreſſe pas toujours tendrement aux choſes ; à peine ſçait-il ce qu'on lui dit, qu'on devient ſon eſclave, au lieu d'être ſon ami ; on craint qu'il ne parle, & peu-à-peu on ceſſe ſouvent d'avoir de l'amitié pour lui. Ce n'eſt pas que ce ne ſoit quelquefois un grand avantage d'avoir un ami qui puiſſe obſerver la maîtreſſe, quand l'amant eſt abſent, & lui parler de lui, ſelon les occaſions ; mais,

après tout, quand la maîtreſſe ne penſe pas d'elle-même à l'amant abſent, le confident ne ſert guères à l'en faire ſouvenir. C'eſt au cœur à faire cet office ; & dans une véritable paſſion, il ne faut point de tierce perſonne. Cela eſt bon pour des amours qui ne ſont pas innocentes ; ce ſont des agens & des médiateurs, & non pas des confidens. Cependant il peut y avoir une confidence très-honnête, qui n'eſt en effet qu'une ſimple confiance des plus ſecrets ſentimens d'un cœur. Il eſt d'ailleurs aſſez difficile de ſe taire éternellement ; & il faut ſeulement ſonger à bien choiſir les confidens & les confidentes ; ou plutôt il ne les faut pas choiſir, il faut qu'ils ſe trouvent, en quelque ſorte, engagés dans l'aventure,

malgré nous, & que le hazard y ait ſa part. Il eſt pourtant vrai de dire que le ſecret eſt un grand charme en amour; & que ce n'eſt pas un petit plaiſir de penſer que nulle perſonne au monde ne ſçait ce qui ſe paſſe entre ce que nous aimons & nous; & que tous les ſentimens, qui partent d'un cœur, ſe renferment dans un autre, ſans que rien d'étranger s'y mêle. Ce n'eſt pas que la confiance, qu'on a eue en quelqu'un, ne renouvelle les plaiſirs paſſés, en les racontant: il y a même cette conſidération à faire, que, dans toutes les autres choſes du monde, on dit à quelqu'un ce que l'on penſe. Cet échange de ſecrets eſt le commerce le plus univerſel: comment donc pourroit-on s'en paſſer en amour où l'on a le plus de

besoin de conseil & de consolation ? On dira peut-être que l'amour porte toujours son conseil avec lui, & qu'un confident conseille souvent très-mal ; car il parle selon son humeur, & n'entre pas dans celle de son ami : mais il faut considérer que notre intérêt nous aveugle en tout, & à plus forte raison, dans une passion qui aveugle tous ceux qu'elle possede ; & qu'ainsi la raison n'est peut-être pas trop opposée à l'usage d'avoir des confidens en amour.

QUESTION X.

LEQUEL est le plus malheureux, ou de celui qui n'ose découvrir son amour, ou de celui qui est maltraité, en le découvrant ?

Voici les raisons qui prouvent le malheur de l'amant maltraité.

Tant qu'il y a de l'incertitude, il y a de l'espoir; & tant qu'il y a de l'espoir, la douceur est mêlée à l'amertume; l'une rend l'autre supportable : on craint, mais au moins on espere; comme l'on doute de son malheur, on n'est pas assuré de sa disgrace; & l'état incertain où l'on se trouve, ne se pouvant pas dire une félicité parfaite,

ne ſe peut pas dire non plus une diſgrace achevée. Comme naturellement notre eſprit a plus de facilité à croire les choſes agréables que les fâcheuſes, & que nous nous flatons plus aiſément que nous ne nous affligeons, chacun ſuit, autant qu'il peut, cette pente naturelle qui nous emporte vers le plaiſir; chacun réſiſte auſſi, autant qu'il peut, à ce qui le peut détruire; & chacun le conſerve chérement comme ſon tréſor; de ſorte que, pour un moment que l'on donne à la crainte qui nous afflige, on donne des journées entieres à l'eſpérance qui nous conſole. Or il n'eſt pas douteux que, dans la conjoncture dont il s'agit ici, la ſatisfaction eſt plus longue que la ſouffrance; & que, par conſéquent, on eſt moins à

plaindre que ne le ſont ceux qui n'ont pas une ſi douce conſolation. D'ailleurs, tant que la deſtinée d'un amant eſt incertaine, mille exemples du paſſé lui reviennent en la mémoire, qui temperent ſes déplaiſirs & qui les lui rendent plus ſupportables. Il ſe ſouvient que les tempêtes ne ſont point éternelles; il ſe dit que le calme les ſuit toujours & que ſouvent même il y a eu des vaiſſeaux que le naufrage a jettés au port. Il ſçait qu'il eſt de certaines heures heureuſes, qu'il eſt de certains momens favorables auxquels rien ne réſiſte, auxquels ce ſeroit en vain que l'on voudroit réſiſter; & dans la connoiſſance qu'il a de ces inſtans heureux qui ſont les victoires & qui couronnent les victorieux, il les attend,

il les cherche, il les demande au ciel; & se croyant presque déja sur le char de triomphe, il s'en faut peu qu'il ne soit aussi fier & aussi content que s'il triomphoit. Mais il n'en est pas de même, lorsque l'oracle a prononcé, lorsqu'il nous a répondu, & que sa réponse n'a pas été favorable. Car, en ce triste état, le doute devient certitude, la crainte du mal cede la place au mal même; tout espoir nous abandonne, tous nos plaisirs suivent notre espoir; & nous demeurons, en effet, dans un état si terrible, que nous pourrions faire pitié à ceux même qui nous haïssent, & nous faire plaindre par nos ennemis. Oui, ces redoutables paroles, qui nous ôtent l'espérance, nous ôteroient la vie, avec beaucoup moins

de douleur ; & c'eſt ce qui fait conclure que celui qui n'oſe découvrir ſon amour, eſt incomparablement moins malheureux que celui qui ſe voit maltraité, en le découvrant.

Raiſons pour l'autre parti.

Il eſt certain que, comme l'eſprit eſt ingénieux à ſe tourmenter lui-même, il ſe figure toujours les choſes beaucoup plus terribles qu'il ne les trouve ; il les aggrandit, il les ſubtiliſe, il leur donne des degrés de douleur qu'elles n'ont pas en effet ; & ſon imagination, plus forte que ſa diſgrace, lui fait endurer un ſupplice, que le mal effectif ne lui ſçauroit faire ſouffrir. D'ailleurs, quand cette diſgrace ſeroit auſſi grande qu'il l'a crue, il ne laiſſeroit pas de vaincre & d'en ſurmonter

le ſentiment; car c'eſt en cette extrémité que l'ame fait ſes derniers efforts; qu'elle cherche en elle-même ce qu'elle ne trouve pas en autrui; & qu'elle rompt enfin des chaînes qu'elle ne ſçauroit plus porter ſans honte, puiſqu'elle les porteroit ſans eſpoir. Mais il n'en eſt pas ainſi de celui qui aime, ſans oſer découvrir ſon amour; car, comme il ne dit rien à ſa maîtreſſe qui la fâche, elle ne lui dit rien auſſi qui lui puiſſe donner lieu de ſe guérir; & l'incertitude de ſon ſort met ſon cœur à la torture, lui fait ſouffrir un tourment extrême, &, qui pis eſt, qui ne peut finir. L'eſpoir le flate; la crainte le déſeſpere; il ne ſçait ce qu'il doit croire, ni ce qu'il doit ne croire pas; comme ſa bouche eſt muette, il ne ſçait ſi l'ame de

celle qu'il aime, n'eſt point ſourde; il ne ſçait ſi elle n'eſt point aveugle; il ignore s'il eſt entendu ou s'il ne l'eſt pas; il ne ſçait ſi tous ſes ſoupirs ſont perdus, ſi toutes ſes paſſions ſont inutiles, ſi tous ſes ſoins le ſont auſſi; & dans un doute ſi inſupportable, il endure les peines les plus grandes. Enfin, comme une déclaration d'amour eſt ce que cette paſſion a de plus délicat, de plus dangereux & de plus difficile, tant qu'elle n'eſt pas faite, on craint de la faire; & cette crainte eſt une peine qui rend incapable de tout plaiſir. Au contraire, lorſque ce dangereux pas eſt franchi; lorſque cette difficulté eſt levée; lorſqu'une choſe, ſi périlleuſe à dire, eſt dite, l'ame ſe trouve déchargée d'un ſi grand fardeau; le cœur ſe

trouve ſoulagé d'un mal ſi preſſant ; l'eſprit ſe trouve dégagé d'un embarras ſi terrible, qu'il n'eſt point de douceur égale à celle qu'il reſſent alors. Car, à dire les choſes comme elles ſont, quelque rude que puiſſe être la réponſe qu'il reçoit, quelque fiere, quelque mépriſante, quelque cruelle que lui paroiſſe ſa maîtreſſe, après cette déclaration, il eſt plutôt heureux que miſérable, & moins à plaindre qu'il n'étoit. En effet, comme il a été dit ci-deſſus, les tempêtes finiſſent, le calme revient, & des naufrages mêmes jettent au port. L'amant refuſé ſonge à ces heures heureuſes, à ces momens favorables auxquels on a dit que rien ne peut réſiſter; il ſe flate de l'eſpérance de voir changer ſa for-

tune : il fortifie ſon eſpoir par les exemples du paſſé ; d'où il s'enſuit que celui qui n'oſe découvrir ſon amour, eſt plus à plaindre que l'autre qui eſt maltraité, en le découvrant.

QUESTION XI.

POURQUOI les hommes peuvent-ils aimer ſans qu'on les aime ? Et pourquoi les femmes ne peuvent-elles pas aimer ſans être aimées ?

Il y a peu de femmes, dit Solon*, qui n'ayent la foibleſſe de ſouhaiter d'être aimées de plus de gens qu'elles n'en veulent aimer. Pour moi, dit Cléobuline, je com-

* La vivacité de cette diſpute n'a point permis de retrancher les noms, comme on a fait dans les précédentes.

prends bien qu'on peut ſouhaiter d'être eſtimée de tout le monde; mais je n'ai jamais compris que l'on dût deſirer de donner de l'amour à des gens, pour qui l'on n'en veut point avoir. C'eſt néanmoins un ſentiment aſſez général à toutes les belles perſonnes, reprit Solon, & c'eſt même un ſentiment plus dangereux qu'elles ne penſent. Il y en a toutefois beaucoup, repliqua Eumétis, qui ne l'ont que par vanité, & qui ne ſouhaitent d'être aimées, que parce qu'elles croient que l'eſtime de la beauté eſt l'amour. Il eſt vrai, reprit Solon, que la choſe eſt ſouvent ainſi; mais, après tout, peu de femmes aimeroient, ſi elles n'étoient jamais aimées: ainſi, lorſqu'elles ſouhaitent qu'on les aime, elles cherchent à ſe mettre en

état d'aimer. Pour moi, dit alors Eſope, je ne crois point qu'il ſoit auſſi néceſſaire qu'on ſe l'imagine, d'aimer une femme autant qu'elle aime; car, puiſqu'il ſe trouve un nombre infini d'hommes qui aiment les premiers, je crois qu'il ſe peut auſſi trouver un nombre infini de femmes qui aiment les premieres; & quand tous les ſept Sages me diroient le contraire, j'aurois bien de la peine à les croire. Car enfin, on aime celles qu'on doit aimer, dès qu'elles plaiſent; & par conſéquent, elles peuvent aimer, dès qu'on leur plaît. Ah! Eſope, s'écria Eumétis, quelle injuſtice faites-vous à notre ſexe? Je vous aſſure, reprit-il, que je ne ſuis pas ſi injuſte que vous penſez; car, de grace, par quelle raiſon pouvons-

nous aimer, ſans qu'on nous aime, ſi vous ne pouvez pas aimer, ſans être aimées? Les femmes ont-elles le cœur différent de celui des hommes? L'amour n'eſt-il pas une même paſſion dans leur ame, que dans la nôtre? Eſt-ce un acte de leur volonté d'aimer ou de n'aimer pas? Et n'ai-je pas raiſon de dire que, ſi on ne dit pas auſſi ſouvent qu'elles aiment ſans être aimées, comme on dit que nous aimons ſans être aimés, c'eſt ſeulement parce que la bienſéance, qui eſt établie dans le monde, veut qu'un homme puiſſe, ſans honte, aimer ſans être aimé, & qu'elle ne ſouffre qu'à peine qu'une femme aime, lors même qu'elle eſt aimée; à plus forte raiſon, lorſqu'on ne l'aime point. Toute la différence qu'il y a entre nous, eſt

eſt que celles qui aiment, ſans qu'on les aime, ne le diſent point & ne s'en plaignent point, au lieu que nous le diſons & nous en plaignons hautement. Car, puiſqu'elles ont des yeux, de l'eſprit & un cœur capable d'être touché, il faut conclure qu'elles peuvent aimer, ſans qu'on les aime; &, pour le prouver fortement, il ne faut que conſidérer que l'amour tout ſeul, quelqu'ardent qu'il ſoit, ne les oblige point à aimer; & qu'il faut de plus que l'amant leur plaiſe, ſans quoi, on les aime inutilement. Comme Eſope parloit ainſi, le hazard fit que toute la compagnie, qui étoit diſperſée dans le jardin, ſe raſſembla; & Solon, qui trouvoit la queſtion qu'Eſope avoit fait naître, trop

digne de curioſité, pour n'en parler pas davantage, la propoſa à cette illuſtre aſſemblée, qui ſe diſpoſa à en dire ſon avis. Pour moi, dit la princeſſe des Lindes, qui ne trouves rien de plus étrange, que d'aimer ſans être aimée, j'aurai bien de la peine à ſouffrir qu'on accuſe notre ſexe d'une pareille foibleſſe. Mais enfin, dit Eſope, encore faut-il qu'il y en ait un des deux qui commence d'aimer; & pourquoi ne voulez-vous pas que ce ſoit auſſi-bien l'amante que l'amant ? C'eſt, reprit Eumétis, parce que la bienſéance ne le ſouffre point. Mais, reprit Eſope, comme la nature eſt plus ancienne que la bienſéance, ce n'eſt pas de cela dont il s'agit. Il eſt certain, dit alors Solon, qu'à parler

véritablement, il peut arriver qu'une femme aimera ſans être aimée ; mais cela n'arrive pas ſouvent, & une des plus fortes raiſons qu'il y en ait, eſt que les femmes ayant la beauté en partage, & toutes les graces du corps & de l'eſprit plus engageantes que les hommes, leur mérite produit un effet plus prompt que le nôtre ; de ſorte que, pour l'ordinaire, on les aime devant qu'elles ayent eu le temps d'aimer. De plus, il eſt encore vrai, que les femmes ſont nées avec plus de vanité, & qu'ainſi elles ont moins de diſpoſitions à faire les premiers pas en amour. Enfin la maniere dont on les éleve les empêche de ſuivre les purs ſentimens de la nature, parce que, dès le berceau, on leur dit tellement qu'il ne faut point

qu'elles aiment ſans être aimées; qu'elles ſont en garde continuelle contre elles-mêmes.

Les avis des Sages furent partagés.

QUESTION XII.

PEUT-ON aimer deux fois une même femme ?

Pour juger équitablement de la queſtion dont il s'agit, il faut conſidérer ce qui fait naître l'amour, afin de voir ſi cela ſe rencontre en une perſonne qu'on a déja aimée. Puiſque c'eſt la même perſonne, dira quelqu'un, il s'enſuit qu'on trouve en elle la ſeconde fois ce qu'on y a trouvé la premiere ; c'eſt-à-dire, la même beauté, le même eſprit & le même agrément ; qu'ainſi, puiſqu'on a pu être touché une fois

de toutes ces choſes, on le peut être une ſeconde. Nullement, répond-on; car toutes ces choſes, quoiqu'elles ſoient les mêmes, manquent d'un charme particulier, qui eſt la nouveauté, puiſqu'il eſt certain que, pour l'ordinaire, il faut être ſurpris du mérite de la perſonne dont on devient amoureux; ce qui ne peut pas ſe trouver en celle qu'on a déja aimée. Tous les ſens s'accoutument à ce qui les touche, & ils ceſſent d'y être ſenſibles, dès qu'ils y ſont accoutumés. Il en eſt de la beauté comme des parfums: on s'en forme une habitude qui lui ôte une partie de ſa puiſſance, & qui fait qu'elle ne peut faire deux fois une même conquête. Il eſt pourtant vrai, objecte-t-on, qu'un flambeau

éteint se rallume bien plus facilement que s'il n'avoit jamais été allumé ; & qu'encore qu'il n'y reste aucune chaleur, il y reste toutefois je ne sçais quelle disposition qui le rend plus capable de se rallumer ; & de même, lorsqu'on aime fortement une personne, il demeure toujours quelque légere impression de chaleur dans le cœur d'un amant, qui le rend plus disposé à être touché des charmes de cette personne qu'il a déja aimée, que toute autre. On répond à cette objection, qu'il est difficile qu'une personne dont les charmes n'auront pas été assez puissants, pour empêcher qu'on ait cessé de l'aimer, en ait assez pour se faire aimer une seconde fois, par le même amant ; & comme il est plus aisé d'empê-

cher le feu de s'éteindre que de le rallumer, il eſt auſſi plus aiſé de conſerver l'amour que de le faire naître.

QUESTION XIII.

SI, ayant aimé une femme, parce qu'elle étoit belle, on la doit encore aimer, lorſqu'elle ne l'eſt plus?

Ceux qui ſoutiennent l'affirmative, diſent que ce que l'on a une fois trouvé aimable, doit toujours être trouvé tel; que l'amour eſt une paſſion intellectuelle qui ne s'arrête pas à la ſuperficie, qui ne ſe borne pas même en toute la beauté du corps, & qui va juſqu'à celle de l'ame; que, comme cette ame eſt immortelle, la paſſion qu'elle fait

naître, le doit être auſſi, pour être digne de ſon origine; que la beauté du corps eſt l'objet des yeux, & celle de l'eſprit celui de l'ame; que cette derniere beauté n'étant pas ſujette aux changemens de l'autre, ne doit pas avoir la même deſtinée; & que, comme elle ſubſiſte toujours, & même dans les ruines de la premiere, on ne la peut abandonner ſans inconſtance, ni l'oublier ſans legéreté; que c'eſt une erreur de croire que la beauté toute ſeule, faſſe des eſclaves; que les ſtatues n'en font point, quelque belles qu'elles ſoient; qu'infailliblement l'amour vient d'un rayon du dedans, qui paſſe au-dehors, & qui y laiſſe des traces de ſa lumiere & de ſa puiſſance; que cela étant, ce qui a une fois été, doit toujours être,

puiſque l'âge ne détruit pas la vertu comme la beauté, ni le mérite comme le viſage ; que de plus, il n'eſt pas ici queſtion d'un ſimple changement d'humeur, d'une ſimple infidélité ; mais de mille promeſſes violées ; mais de mille ſermens fauſſés, c'eſt-à-dire, de pluſieurs ſacrileges : qu'il n'y a pas ſeulement de l'inconſtance en ceci, mais encore de la perfidie, de la lâcheté, & quelque choſe de plus bas ; & qu'ainſi, pour éviter tant de crimes, lorſqu'on a aimé une femme, quand elle étoit belle, il eſt juſte de continuer de l'aimer, quand elle ne l'eſt plus.

Ceux qui ſont du ſentiment contraire, diſent que toutes les choſes du monde ont des bornes, & que toutes choſes en doivent

avoir : que la cauſe ceſſant, doit faire ceſſer l'effet, & que c'eſt une conſéquence néceſſaire : que la beauté eſt le ſeul objet des yeux, & par conſéquent le ſeul aimable, & le ſeul qu'on doit aimer : que ces autres beautés intellectuelles ont quelque choſe de chimérique & fort peu d'effectif : que, comme une femme morte ne ſeroit pas en droit d'accuſer ſon amant d'infidélité, s'il n'en avoit eu qu'après ſa mort, elle n'a guère plus de raiſon de s'en plaindre, après qu'elle n'eſt plus belle, puiſqu'il ne la reverra jamais, quand même il la verroit toujours : que ſa pauvre beauté eſt morte au monde & même ſans eſpérance de reſſuſciter ; & qu'il y a plus loin de ce qu'elle eſt, à ce qu'elle a été, qu'il n'y avoit

de ce qu'elle étoit, à un perroquet; puiſqu'il n'y a rien de ſi oppoſé que l'être & le non-être, que la beauté & la laideur.

QUESTION XIV.

LEQUEL eſt le plus difficile, de feindre d'aimer & n'aimer pas, ou d'aimer & feindre de n'aimer pas?

C'eſt le premier, ſuivant les uns. Comment eſt-il poſſible de ſe pouvoir donner, pour une perſonne indifférente, tous ces petits ſoins qu'il faut avoir pour une perſonne qu'on chérit? Le moyen d'avoir toujours dans les yeux ce qu'on n'a jamais dans le cœur? de paroître tout de feu, lorſqu'on eſt tout de glace? de paroître tout

de glace, lorſqu'on eſt tout de feu ? de voir éternellement ce qu'on voudroit ne pas voir du tout ? de ne voir preſque jamais ce que l'on voudroit toujours voir ? de parler éternellement contre les ſentimens qu'on a dans l'ame ? de dire ce qui n'eſt point, & de ne dire pas ce qui eſt ? de s'attacher où l'on n'a que faire, & de ſe détacher d'un lieu où toutes nos affaires ſont ? de s'éloigner de ce qu'on aime, & de ſuivre ce qu'on n'aime pas ? de laiſſer le champ libre à ſes rivaux, durant qu'on eſt où l'on voudroit ne pas être, & de s'expoſer à perdre tout, ſans que l'on puiſſe rien gagner ? Oh ! que cette occupation eſt pénible ! Que cette feinte eſt difficile, & qu'il eſt mal-aiſé de la pratiquer ! Il eſt

vrai que s'il ne falloit agir ainſi qu'une fois ou deux, ſi l'on n'avoit que quelques inſtans à ſe contraindre de cette ſorte, la choſe ne ſeroit pas impoſſible, & l'on pourroit en venir à bout; mais de jouer continuellement; mais de feindre toute ſa vie; mais de pouvoir toujours tromper, c'eſt ce qui paroît au-deſſus de toute l'adreſſe des hommes, & au-delà de toute la force de leur eſprit. En effet, comment peut-on régler ſi bien toutes ſes paroles? Comment peut-on conduire ſi bien tous ſes regards, qu'on ne puiſſe découvrir le lieu où l'on aime & celui où l'on n'aime pas? Le moyen de ne rêver pas quelquefois à l'objet aimé, auprès de celui qu'on n'aime point? Le moyen que celui qu'on n'aime

pas, ne s'apperçoive point de cette rêverie amoureuſe, & qu'il n'en devine pas le ſujet? Mais, dira-t-on peut-être, puiſqu'il eſt néceſſaire de feindre en l'une ou en l'autre de ces choſes, la difficulté y paroît égale. Quelle différence, au contraire, ne s'y trouve-t-il pas? Car, lorſqu'on feint de n'aimer pas ce qu'on aime, c'eſt pour lui plaire ou de crainte de le fâcher; & lequel que ce ſoit des deux, l'ame n'a point de difficulté à s'y porter. Au contraire, comme un amant fait ſon tréſor de ſa paſſion, il eſt ravi, quand il la cache comme ſon tréſor; &, comme l'amour eſt myſtérieux, les amans, qui font myſtere de tout, le font auſſi, par la même raiſon, ſans aucune peine. Mais il n'en eſt pas ainſi de ceux qui feignent

gnent d'aimer & qui n'aiment point; car, outre que la lâcheté qu'ils font, leur donne quelque répugnance, & que ce qu'on fait avec répugnance, ſe fait moins bien; le peu d'intérêt qu'ils y prennent, le peu d'attachement qu'ils y ont, le peu de ſoin qu'ils y apportent, le peu de plaiſir qu'ils y goûtent, leur rend la choſe moins aiſée; & c'eſt ce qui fait conclure qu'il eſt plus difficile de feindre d'aimer & n'aimer point, que d'aimer & feindre de n'aimer pas.

Selon d'autres, c'eſt le ſecond. Comme ceux qui feignent d'aimer & qui n'aiment point, ſe poſſedent tous entiers & conſervent toute la liberté de leur eſprit, il leur eſt aiſé de bien jouer; il leur eſt facile de bien feindre;

& n'ayant que cela dans l'ame, il ne leur eſt pas difficile d'y réuſſir. Tant qu'on ne ſonge qu'à une choſe, les plus ſtupides ſont capables de l'entreprendre avec ſuccès; tant qu'on agit ſans paſſion, on agit avec jugement; &, par conſéquent, on agit mieux, & avec moins de difficulté. Quelqu'indifférente que ſoit, à celui qui feint d'aimer, la perſonne qu'il n'aime point, ce qui l'oblige à feindre, ne le lui eſt pas; & ayant une intention, il a peu de peine à faire les choſes qui la peuvent emplir. Qu'on ne nous oppoſe pas non plus toutes ces difficultés, qu'on nous a repréſentées avec tant d'exagération. La pratique rend tout aiſé, principalement lorſqu'on agit ſans paſſion. L'habitude fait que les yeux & la

bouche, les regards & les paroles ſont tout aiſement & preſque ſans y penſer. Ce feu & cette glace, cette vue de l'objet indifférent, ce déguiſement de ſes ſentimens, tout cela ſe fait ſans peine, parce qu'on le fait toujours, parce qu'on le fait ſans paſſion, & parce qu'on le fait pour arriver à ſon but; ce qui leve tous les obſtacles & ce qui facilite tout. C'eſt donc un abus de croire qu'on peut feindre quelques momens & non pas toujours; puiſqu'au contraire, ce ſont ces premiers momens qui ſont difficiles; & que la ſuite de la feinte ne l'eſt plus, ſuppoſé toujours qu'elle ſe faſſe ſans emportement & ſans amour. Mais il n'en eſt pas de même d'aimer & de feindre de n'aimer pas; car, quelque précaution qu'on apporte à

cacher ſes penſées les plus ſecrettes ; quelque ſoin qu'on ait de déguiſer ſes ſentimens ; quelque exactitude qu'on ſe donne à la conduite de ſes yeux & de ſa bouche ; le moyen de faire qu'il n'échappe pas quelque regard paſſionné, ou quelque parole tendre qui trahiſſe notre ſecret & qui découvre l'état de notre ame ? Comme le feu ne ſe cache pas aiſément ; l'amour, qui eſt un véritable feu, éclate toujours, avec quelque ſoin qu'on le couvre ; il échappe toujours quelqu'étincelle d'un ſi grand embraſement ; & ſa flamme eſt trop éclatante, pour la pouvoir toujours cacher. Une parole, un regard, un ſoupir, un moment de joie exceſſive, un inſtant de douleur trop forte, un ſentiment jaloux peint ſur le viſage,

un ſimple chagrin, à la vue d'un rival, découvrent cette paſſion cachée, & font deviner ce qu'on veut qu'on ne ſçache pas. La complaiſance continuelle ; l'admiration de l'objet aimé ; l'indifférence pour tous les objets ; le plaiſir exceſſif de le voir ; la triſteſſe exceſſive de ne le voir point ; la joie qu'on a d'en parler, quoiqu'on veuille n'en parler pas ; celle qu'on témoigne, quand on le loue ; la colere qu'on fait voir, quand on le blâme ; la propreté ou la négligence, ſelon qu'on eſt bien avec la perſonne aimée ; l'empreſſement qu'on apporte à la ſervir, quand l'occaſion s'en préſente ; l'envie qu'on témoigne avoir, quand un autre la ſert ; tout, en un mot, découvre cette paſſion cachée ; & tout

fait voir qu'il eſt plus difficile d'aimer & de feindre de n'aimer pas, que de feindre d'aimer & de n'aimer point.

QUESTION XV.

LEQUEL augmente le plus l'amour, ou les faveurs d'une maîtreſſe, ou ſon dédain modéré ?

Les faveurs.

Il ſemble que la raiſon toute ſeule empêche ce doute & répond à la queſtion ; en effet, le moyen de recevoir une faveur, quelque petite qu'elle ſoit, & de n'en pas avoir de la reconnoiſſance ? Et comment peut-on avoir de la reconnoiſſance, ſans ſentir un redoublement de tendreſſe & une aug-

mentation d'amour? Il faut être ſtupide ou ingrat, pour en uſer d'une autre ſorte : il faut ne connoître ni le prix des faveurs ni ſon devoir, pour agir ainſi ; car n'eſt-il pas vrai qu'en aimant, on a pour objet les faveurs de ſa maîtreſſe ; qu'on ſe les propoſe pour ſa fin, dès le commencement de ſa paſſion ; & que l'on n'oublie rien de tout ce qu'on s'imagine pouvoir ſervir à les obtenir ? Or, comment peut-on croire poſſible qu'une choſe, ſi ardemment deſirée & recherchée avec tant de ſoins, tant de peines, tant de travaux & tant d'inquiétudes, n'augmente pas ce qui nous a fait réſoudre à les prendre, & ce qui nous les a fait ſouffrir, lorſque notre ame l'obtient? Mais il n'en eſt pas de même de ces

dedains dont on parle ; car, quelques petits qu'ils ſoient, l'ame qui eſt fort ſenſible, le cœur, qui eſt infiniment délicat, les ſent auſſi infiniment ; &, comme on ne peut ſouffrir un outrage ſans colere, il eſt fort difficile d'aimer encore ce qui nous auroit outragé. Le dédain & le mépris ſe reſſemblent ſi fort, qu'il eſt très-aiſé de les prendre l'un pour l'autre ; &, comme tout cœur généreux ne doit jamais ſouffrir le mépris, bien loin d'en aimer davantage, il ne doit plus du tout aimer. Ainſi l'on doit conclure que les faveurs d'une maîtreſſe augmentent plus l'amour d'un amant, que ſon dédain modéré.

Les Dédains.

On dit ordinairement que le

desir fait vivre l'amour, & que la fin de ce desir le fait mourir. En effet, l'inquiétude qui accompagne cette passion qui desire, en réveillant l'ame, réveille l'amour; en piquant le cœur, en redouble l'inflammation; & tant que l'on ne possede point un bien, on fait tout ce qu'on peut pour le posséder. On se le figure même plus grand, avant que de l'avoir obtenu, qu'on ne le trouve, quand on l'obtient; & souvent ce qui nous trompe agréablement, tire la plus grande part de sa gloire de notre erreur, & n'est rien moins que ce que nous le croyons. D'ailleurs, comme l'esprit est naturellement superbe, il estime ce qui lui résiste, & se pique de vaincre ce qu'un autre n'a pas vaincu. Ainsi voyant tou-

jours à desirer, il aime toujours; & les obstacles l'excitent, au lieu de le rebuter. Il est vrai qu'il ne faut pas que le dédain soit excessif; il lui faut sçavoir donner des bornes, pour en tirer un effet avantageux. Mais il n'en est pas de même des faveurs; car, lorsqu'on ne desire plus, on n'aime plus; &, comme les difficultés font la chaleur de l'amour, la facilité l'éteint, & le plaisir continuel vient à n'être plus plaisir & à n'être plus sensible. En effet, l'habitude le rend tel. On voit la plus grande beauté du monde, presque sans s'en appercevoir, quand nous la voyons tous les jours, & à peine la distingue-t-on de la laideur. Les yeux s'accoutument, l'ame s'endort, le cœur s'endurcit; & celle qui veut toujours

jours être aimée, ſe doit bien garder de ſe laiſſer toujours voir. Il en eſt ainſi des faveurs : lorſque les femmes obligent trop, elles viennent à n'obliger plus ; au lieu que lorſqu'elles ſçavent bien uſer d'un noble orgueil & bien prendre leurs avantages, les eſclaves ne deviennent jamais tyrans : ils ne ſe laſſent jamais de porter leurs chaînes ; jamais l'excès des faveurs ne leur en fait naître le dégoût ; & c'eſt ce qui prouve que la rigueur d'une femme, pourvu qu'elle ſoit modérée, augmente plus la paſſion d'un amant, que ne le peuvent faire les plus grandes faveurs qu'il en reçoit.

QUESTION XVI.

UN amant feint d'aimer une autre perſonne que ſa maîtreſſe, afin de tâcher de lui donner de l'amour par la jalouſie; le dépit fait qu'elle ne l'aime plus, & même qu'elle en aime un autre : il veut revenir; elle le refuſe; on demande qui a raiſon des deux.

Selon quelques-uns : La femme eſt la plus coupable, & l'amant le moins criminel. L'intention ſeule fait les crimes, ainſi que les bonnes actions. Ce n'eſt que par-là qu'on en juge; & l'on ne peut, ſans injuſtice, en juger par l'événement. Il ne faut pas regarder les choſes, par ce qui dépend de la fortune; il n'eſt rien de ſi

trompeur qu'elle : il ne faut pas toujours conclure que ce qui n'a pas été heureux, n'a pas dû l'être, ni que ce qui a manqué, devoit manquer ; car c'eſt une capricieuſe qui ſe plaît à renverſer l'ordre & la raiſon ; &, pour preuve d'une vérité ſi univerſellement reconnue, qui ne voit, dans cette affaire particuliere, que l'intention de ce pauvre amant étoit la meilleure du monde & la plus digne de louange, bien loin qu'on la doive blâmer ? Il avoit rendu mille ſervices ; il avoit ſouffert mille injuſtices, mille maux & mille tourmens ; & ſa fidélité inviolable lui avoit fait tout endurer, plutôt que de faire jamais rien contre ſon amour. Pluſieurs en ſa place n'en auroient pas uſé de cette ſorte ; ils ſe ſeroient vengés

effectivement; &, par une véritable inconſtance, ils auroient puni une véritable cruauté. Mais il en a bien uſé d'une autre ſorte; ſa fidélité a bien été plus exacte; & il a bien ſçu plus fidélement aimer. Il s'eſt contenté de feindre de n'aimer pas, lorſqu'il aimoit cette femme plus que lui-même; il lui a ſeulement caché ſa paſſion, pour quelque temps, avec le deſſein formé de la lui faire recevoir plus grande que jamais, dès que ſon artifice innocent auroit réuſſi. Cependant cette inconſtante, ſuivant ſa légereté naturelle, n'a pas eu plutôt découvert cette petite ruſe de guerre, dont il ſe ſervoit en amour, qu'embraſſant ce prétexte avec ardeur, elle l'a querellé; elle l'a quitté; elle a commencé d'aimer

ailleurs; & dans le même temps qu'elle blâmoit l'infidélité, elle eſt devenue infidelle. Car, encore qu'elle ne l'aimât pas, elle en étoit trop aimée pour le quitter ſi cruellement; & il étoit aſſez honnête homme, pour mériter plus de fermeté & plus de conſidération. Mais ſuppoſons qu'il fût coupable, doit-on ſuivre l'exemple du mal? & l'inconſtance eſt-elle à imiter? Si elle eſt un défaut dans l'amant, peut-elle être une perfection dans l'amante? Peut-elle louer en elle-même ce qu'elle condamne tant en autrui? Et ſi l'apparence du crime eſt blâmable, que ne doit pas être le crime effectif? Ne falloit-il pas du moins examiner plus ſoigneuſement une choſe de cette importance? Ne la falloit-il pas conſi-

dérer de tous les biais ? Ne falloit-il pas voir ſi la choſe étoit vraiſemblable, avant que de déterminer qu'elle fût vraie ? Et, quand on l'auroit trouvée telle, n'eût-il pas été bien plus beau de déteſter le crime que de l'imiter ? Oui, ſans doute, il l'eût été ; & un procédé ſi ſage & ſi juſte eût bien fait plus d'honneur à cette perſonne, que ne lui en pourroit jamais faire une conduite ſi bizarre. Mais ſon injuſtice ne ſe renferme pas dans des bornes ſi étroites, & elle l'a bien pouſſée plus loin ; car non-ſeulement elle a condammé légerement cet amant infortuné ; non-ſeulement elle a connu le crime dont elle l'accuſe & qu'il ne connut jamais ; non-ſeulement elle a mal jugé de ſes intentions & de ſon propre

mérite ; mais, lorſqu'il lui a ouvert les yeux, & qu'il lui a fait connoître ſon amour & ſon innocence, & quelle avoit été ſa véritable intention, elle l'a repouſſé innocent comme criminel ; &, pour ne ſe repentir point de ſa faute, elle veut qu'il continue toujours dans la ſienne, parce que la ſienne lui plaît toujours.

Selon d'autres, la femme n'eſt point coupable ; car premiérement, de qui ſe peut plaindre l'amant dont il s'agit, ſi ce n'eſt de lui-même ? Quelqu'un l'a-t-il obligé de faire ce qu'il a fait ? Eſt-ce un mauvais conſeil qu'on lui a donné ? Eſt-ce un effet de ſa foibleſſe ou de ſa malice ? La choſe n'eſt pas douteuſe, & l'on voit clairement que c'eſt le dernier. En effet,

à parler ſincérement de ſon action, il feint d'avoir fait une feinte, & il revient, lorſqu'elle n'a pu réuſſir. S'il avoit été plus heureux, ſa fable auroit été une hiſtoire ; il auroit aimé tout de bon, au lieu de faire ſemblant d'aimer ; mais parce qu'on n'a pas rendu à ſon mérite toute la juſtice qu'il s'imagine qu'on lui devoit, ſon hiſtoire redevient fable ; & n'ayant pu tromper ſa derniere maîtreſſe, il veut retromper la premiere & mentir mieux qu'auparavant. Au reſte, il ne faut pas qu'il faſſe ſonner ſi haut les ſervices qu'il a rendus, pour déguiſer la laideur de ſon action ; car, outre que la perſonne, qu'il a quittée, ne tombe pas d'accord de la quantité & de l'importance de ſes ſervices préten-

dus, quand ils seroient véritables, ils lui devroient encore être inutiles, après un si mauvais procédé; car enfin, dans l'amour, tout ce que l'on a fait ne sert de rien, si l'on ne continue jusqu'au bout; & l'égalité, soit à servir, soit à souffrir, est le véritable caractere d'un amant. Mais si son action a été injuste, ses discours ne sont pas plus raisonnables; car pourquoi cette femme auroit-elle caché sa passion pour un autre, n'ayant jamais eu aucun engagement avec lui? Il le confesse lui-même; il en tire le plus grand sujet de ses plaintes & toute la force de ses raisons. Cependant on n'est pas obligé d'aimer tous ceux qui nous aiment & moins encore ceux qui nous quittent; de sorte que qui n'a rien promis,

ne doit rien ; & qui n'a point aimé, n'eſt pas inconſtante. Mais rien n'eſt plus rare que le conſeil qu'il donne à cette amante, de rompre avec celui qu'elle eſt venue à aimer, pour retourner à lui qu'elle n'aime point, & qu'elle n'aimera de ſa vie. Il lui ſemble, ſans doute, que tout le monde quitte & reprend une paſſion comme lui ; car il s'en empare ou s'en dépouille, comme d'un habit ; & il la quitte & la reprend, à point nommé, de la même ſorte. Qu'on juge après cela, lequel a le plus de tort des deux.

QUESTION XVII.

LEQUEL croit-on qui donne le plus d'amour, ou des ris, ou des pleurs d'une fort belle perſonne ?

Voici pour les ris.

Les jeux, les ris & les amours doivent être inſéparables; & ils ſont beaucoup mieux enſemble, que ne le peuvent être les pleurs, les plaintes, les ſoupirs & l'amour. En effet, comme ces derniers ſont plus propres à inſpirer de la pitié que les autres; les autres auſſi inſpirent plus facilement de l'amour que ne le font ceux-ci. La triſteſſe reſſerre le cœur, & la joie l'ouvre; les

larmes inſpirent de la compaſſion & du reſpect ; & le rire peut inſpirer beaucoup mieux de l'amour & du plaiſir. Comme nous ſommes bien aſſurés que cette belle affligée, qui pleure, ne pleure pas pour nous, il arrive ordinairement que nous prenons peu de part aux plaintes qu'elle pouſſe & aux pleurs qu'elle verſe, & que nous ne lui accordons qu'un ſimple ſentiment de pitié. Mais il n'en eſt pas de même de ces belles enjouées de qui l'humeur gaie & brillante eſt l'ame & le divertiſſement des compagnies où elles ſont. Comme tout le monde ſe flate aiſément, chacun croit aiſément auſſi être la cauſe de cette agréable joie qu'on voit briller dans leurs yeux, éclater ſur leur viſage, & ſe

mêler à tous leurs discours ; de sorte que n'y ayant rien de si propre à faire aimer que l'opinion qu'on a d'être aimé, il s'ensuit nécessairement que les ris d'une belle femme donnent plus aisément de l'amour que ses pleurs.

Voici pour les pleurs.

Il est à croire que ces belles évaporées, qui brillent toujours, qui parlent toujours, qui rient toujours & qui portent toujours la joie avec elles, n'ayant jamais guères de dessein déterminé, n'inspirent jamais guères non plus de passion déterminée. On se plaît à les voir, comme on se plaît à voir un beau parterre, une belle fontaine, une belle prairie, de beaux rochers, un beau soir ou

un beau matin; mais non plus que tout cela, l'agréable emportement de ces rieuſes éternelles ne donne guères d'amour. Comme on ſçait qu'elles ne cherchent qu'à ſe divertir & qu'à divertir les autres, on ne leur fait trouver que ce qu'elles cherchent. Comme on n'ignore pas que, par leur tempérament, elles ſont incapables d'un attachement ſolide, & qu'elles en feroient même embaraſſées, on ne leur fait point trouver ce qu'elles ne veulent pas rencontrer. Elles veulent faire rire, & l'on rit; elles ne veulent faire que cela, & l'on ne fait pas autre choſe; elles n'aiment rien, & on ne les aime pas plus qu'elles aiment. Mais il n'en eſt pas ainſi de ces aimables mélancoliques, de ces charmantes rê-

veuſes qui ont tant de grace à verſer des pleurs. Leurs larmes ſont des perles précieuſes qu'on eſtime plus que celles de l'Orient, & plus que tous les diamans du monde : le beau ſombre de leur douleur & de leurs ſoupirs paſſe inſenſiblement des yeux & des oreilles au cœur, & y fait entrer l'amour avec lui. La pitié diſpoſe ce cœur à une autre paſſion ; elle le conduit imperceptiblement de la compaſſion à l'amitié, & de l'amitié à l'amour, par une pente néceſſaire où l'ame ne ſe peut retenir, & où elle s'abandonne avec joie, au milieu même de la douleur. D'ailleurs, comme on ſçait que le tempérament mélancolique eſt auſſi propre à concevoir une paſſion tendre qu'à l'inſpirer ; & qu'au contraire per-

ſonne n'ignore que ces enjouées, dont nous parlons, n'en reçoivent non plus qu'elles en donnent, & qu'elles ſont abſolument incapables d'en recevoir comme d'en donner : on peut conclure avec raiſon, que les ris d'une belle perſonne ſont beaucoup moins engageans que ſes pleurs.

QUESTION XVIII.

LEQUEL eſt le plus doux, d'aimer ou d'être aimé ?

Cette queſtion n'eſt pas tout-à-fait facile à réſoudre ; car il ſemble, d'un côté, qu'il n'eſt point de plaiſir plus ſenſible que d'aimer infiniment une beauté que l'on trouve infiniment aimable. Comme tout nous plaît en elle, nous

y trouvons auſſi tout ce qui nous peut plaire. Nous ſuivons partout ce qui nous charme partout. Nos yeux n'ayant plus rien à deſirer, n'ont auſſi plus rien à attendre. Notre cœur comblé de plaiſir, n'en peut concevoir de plus grand que le ſien; & notre ame abymée dans ſa joie, ſent ce que l'on ne ſçauroit dire, ſans l'avoir ſenti, & ce qui ne peut même tomber dans la penſée des perſonnes qui n'ont point aimé. Un clin d'œil, un regard, une ſimple action, une parole, le ſeul ton de la voix de celle qu'on adore, mettent au comble du bonheur celui dont elle eſt adorée; & il ne faut pas douter qu'il ne croie le bonheur des Rois au-deſſous du ſien, & toute la gloire des conquérans moindre que la

ſienne. De ſorte que, par toute ces raiſons, il ſembleroit qu'il faudroit conclure qu'il y auroit plus de plaiſir à aimer qu'à être aimé. Mais d'autre part, il y a tant de ſatisfaction à ſçavoir qu'on nous aime; cette connoiſſance, quand elle eſt certaine, nous donne de ſi doux tranſports; & le cœur en eſt ſi content, qu'il eſt difficile de n'avouer pas qu'un tel ſentiment eſt la derniere félicité d'une ame, & le dernier degré de ſon bonheur & de ſon plaiſir. En effet, tant qu'on ne fait qu'aimer & qu'on n'eſt pas aſſuré d'être aimé, l'on eſpere & l'on craint toujours; & tant que la crainte & l'eſpérance, qui ſont deux paſſions inquiétes, douteuſes & incertaines, régnent enſemble dans un cœur, elles n'y laiſſent point

de plaiſir tranquille; & par-tout où cette tranquillité n'eſt pas, on ne trouve point de vrai plaiſir. D'ailleurs, comme, généralement parlant, l'eſprit eſt naturellement glorieux, fier & ſuperbe, & que toute marque d'amour lui eſt une marque d'eſtime, il eſt indubitable que trouvant en même temps ſa gloire & ſa ſatisfaction, de quoi contenter ſon deſir & ſatisfaire ſa vanité, il trouvera, ſans doute, qu'il y a encore plus de plaiſir à être aimé qu'à aimer, parce que l'incertitude eſt en l'un, que la certitude eſt en l'autre; que toute félicité douteuſe eſt imparfaite; & que dans cet heureux état d'être aimé, l'on ne doute plus.

QUESTION XIX.

LEQUEL eſt le plus puiſſant du temps ou de l'amour ?

C'eſt le dernier, *ſuivant quelques-uns ;* car enfin ſon empire a été de tous les ſiécles paſſés, & ſera de même de tous les ſiécles à venir ; il s'étend ſur toutes les nations, ſur tous les âges, ſur tous les ſexes, ſur tous les tempéramens, ſur toutes les conditions, ſur les brutes comme ſur les hommes ; & il n'eſt pas même juſqu'à des choſes inſenſibles qui n'en reſſentent le pouvoir. Y a-t-il rien qui approche de la ſouveraineté de cette invincible paſſion ? Elle régne ſur les Rois comme ſur les ſujets ; elle égale les ſcep-

tres & les houlettes, les cabanes & les palais; elle triomphe des lâches & des héros; elle surmonte l'inimitié des familles, & change la haine en amour; elle surmonte la diversité des humeurs, & réunit ce que la nature sembloit avoir divisé pour toujours; elle s'introduit imperceptiblement dans un cœur; elle s'empare insensiblement de notre ame; elle y régne; elle y tyrannise; elle lui inspire de la crainte & de l'espoir, du respect, des desirs, de la joie & de la douleur, de la colere & de la jalousie; & nous n'avons point de puissance qu'elle ne renverse & dont elle ne se rende la maîtresse. Elle porte les hommes aux grandes vertus & aux grands crimes; elle fait faire les bonnes & les mauvaises ac-

tions ; elles ſe moque des coutumes & des loix ; elle ſe met au-deſſus & des unes & des autres. C'eſt une magicienne qui trompe nos ſens, & qui ſouvent nous fait prendre le laid pour le beau, l'imparfait pour l'accompli, & une femme du monde pour une Déeſſe ; elle cache mille défauts où il n'y a pas une perfection à montrer, & cette ſorciere nous fait croire que nous voyons ce que nous ne voyons point du tout. Enfin, pour achever par un miracle encore plus étonnant que tout cela, elle change l'amant en l'amante, & l'amante en l'amant. Elle fait que deux cœurs n'en ſont plus qu'un, quoiqu'ils ſoient en divers corps, après qu'elle en a fait l'échange ; & que l'ame vit plus où elle aime

que là où elle anime. Ce ſont toutes ces merveilles qui font conclure que l'amour eſt plus puiſſant que le temps.

Le temps eſt plus puiſſant que l'amour. Le temps eſt le maître de tout, & le vainqueur univerſel de toutes choſes. C'eſt lui qui fait les Rois & qui les détruit; qui éleve les trônes & qui les renverſe; qui fonde les monarchies & qui en efface juſqu'au nom, après les avoir fondées. C'eſt lui qui fait chercher parmi les plus baſſes herbes, les magnifiques palais, les pompeuſes villes, les ſuperbes tombeaux, dont à peine on apperçoit les ruines. C'eſt lui qui change toute la face du monde; qui met des montagnes où il y avoit des plaines; qui fait voir des rochers où l'on avoit vu

des bois; qui fait des républiques des monarchies, & des monarchies des républiques; qui briſe le porphyre & ronge le fer; qui vient à bout des armées victorieuſes, auſſi-bien que de celles qui ſont défaites, & qui dévore, pour ainſi dire, les nations, les ſiécles, les Royaumes & les Rois. Mais, pour dire quelque choſe qui regarde plus directement la cauſe dont il s'agit ici, eſt-il une jeune perſonne qu'il ne voie devenir vieille? Eſt-il une belle qu'il ne voie devenir laide? En un mot, eſt-il un amour qu'il ne voie finir?

QUESTION XX.

LEQUEL conſerve le plus l'amour, ou d'en parler avec un ami, ou de s'en entretenir ſeul?

L'amour eſt une choſe dont on ne doit jamais parler à perſonne. C'eſt un ſecret qui doit être inviolable, & qu'on ne peut violer ſans crime. C'eſt une affaire de telle importance, qu'elle ne ſouffre point de confident; & celui qui parle de ſon amour, n'en a point; car, bien loin que cette confidence ſerve à le conſerver, elle le détruit; & cet indiſcret amour n'eſt digne que de haine. Il faut qu'une paſſion ſoit bien foible, quand elle a beſoin

de cet appui ; & il y a peu de jugement à eſpérer plus de diſcrétion d'un autre pour nos intérêts, que de nous-mêmes. Mais comment peut-on ſi fort expoſer la gloire de la perſonne aimée, s'il eſt vrai que l'on ſçache bien aimer ? Ne ſçait-on pas que la plûpart des hommes ſont des trompeurs ? qu'il n'eſt rien de ſi changeant que leur eſprit ? & que par cette inclination générale & naturelle, il n'eſt point d'amitié ſi ferme qui ne puiſſe être ébranlée, & point de liaiſon ſi étroite que le temps ne puiſſe rompre, & qu'il ne rompe preſque toujours ? Pourquoi donc s'expoſer à l'indiſcrétion ou à la colère d'un perfide qui peut devenir notre ennemi, & uſer mal de ce

qu'on lui a confié avec ſi peu de prudence, ſi peu de fidélité & ſi peu de diſcernement ? Il faut toujours vivre avec ſes ennemis, comme pouvant être amis, & avec ſes amis, comme pouvant devenir ennemis. Par-là l'on ne fait rien contre ſon devoir, & on ne ſe hazarde point à quelque avanture fâcheuſe. D'ailleurs, ſi nous ſommes les maîtres de notre ſecret, nous ne le ſommes pas de celui des autres. Pourquoi donc en diſpoſons-nous de notre autorité privée ? Eſt-ce une choſe que nous puiſſions faire, ſans le conſentement exprès de la perſonne intéreſſée ? Mais qui ne voit que cette confiance criminelle vient plutôt de la vanité de celui qui l'a, que d'aucune néceſſité qu'il ait de l'avoir. Il n'ouvre ſon

cœur, que pour y faire voir ſa bonne fortune. Il n'apprend aux autres qu'il aime, que pour leur faire ſçavoir qu'il eſt aimé : il eſt même peut-être bien aiſe qu'on le trahiſſe, afin d'augmenter ſa gloire aux dépens de l'honneur de celle qui l'a ſi peu ſagement favoriſé ; & de cette ſorte, un tel enchaînement de crimes, bien loin de conſerver l'amour, en cauſe infailliblement la ruine, & en eſt l'ennemi. Mais il n'en eſt pas de même de ce diſcret entretien que l'on fait en particulier, qui ſe paſſe tout dans le cœur, qui n'appelle perſonne au partage d'un ſecret que l'on doit conſerver plus chérement que ſa vie, & qui devient les délices de l'eſprit, & la félicité de l'ame. Au reſte, comme on s'aime

toujours mieux qu'on n'eſt aimé des autres, on ne ſe trahit pas ſoi-même, comme on peut être trahi par autrui ; & un homme bien amoureux, ne ſe diſant jamais rien qui ne ſoit à l'avantage de l'objet de ſon amour, le conſerve beaucoup mieux qu'il ne le feroit, en écoutant des conſeils qui peuvent n'être pas fideles, ou qui du moins peuvent être inconſidérés. D'ailleurs, quelque aſſidu que ſoit un confident, il ſe partage entre ſes intérêts & les vôtres : il ne vous donne, ni toutes ſes paroles, ni toutes ſes penſées, ni tous ſes pas, ni tous ſes ſoins; & même ſes propres affaires l'emportent toujours de bien loin ſur les vôtres, & rendent ce partage inégal. Mais il n'en eſt pas de même de ces mé-

ditations passionnées, qui n'ont jamais qu'un seul objet; elles enchaînent le cœur; elles captivent l'esprit; elles donnent des fers à l'ame; elles lui font voir continuellement ce que les yeux ne voient pas toujours; & par toutes ces raisons, on doit conclure que l'amour se conserve bien mieux, en s'entretenant seul, qu'en allant en entretenir un autre.

Voici le sentiment opposé. Ces rêveries solitaires, qui ne sont fortifiées d'aucune conversation, sont plus propres à diminuer l'amour qu'à l'augmenter. Insensiblement ces flammes cachées deviennent moins vives; insensiblement on perd de vue des images obscures; insensiblement on les aime moins; & peu

après, on ne les aime plus du tout ; au lieu que s'entretenant de l'objet aimé avec un ami éclairé, discret & fidele, il nous aide à nous remettre en la mémoire toutes les perfections de cet objet ; il approuve nos louanges ; il ajoûte les siennes ; il applaudit à notre passion ; il nous exhorte à la faire vivre ; il loue notre constance ; il blâme la legéreté ; & par des conseils si utiles, il rend notre amour immortel, & notre satisfaction aussi. Car d'aller s'imaginer qu'il n'y ait ni foi, ni honneur, ni sincérité, ni probité parmi les hommes, c'est ce qui n'a aucune apparence ; c'est ce qui n'a aucune vérité ; & trop d'exemples du contraire détruisent cette opinion. En effet, il n'y a point eu de siécle, il n'y

a point eu de nation qui n'ait eu de ces ames héroïques, capables d'une généreuſe, diſcrette & ferme amitié; & toute la terre conſerve encore les noms & la gloire des Théſées & des Pirithoüs, des Achilles & des Patrocles, des Pilades & des Oreſtes, des Ænées & des Acates, des Tites & des Géſipes & de mille autres fameux & fideles amis dont la réputation ne mourra jamais. D'ailleurs, comme il n'eſt pas de jour ſi ſerein qui ne puiſſe avoir des orages, comme il n'eſt point de mer ſi tranquille qui n'ait quelquefois des tempêtes, il n'eſt pas non plus d'amour ſi bien concerté, d'humeur ſi égale, d'eſtime réciproque ſi bien affermie qui puiſſe empêcher quelquefois les murmures, les plaintes, les repro-

ches, les coleres, les querelles des amans. Or, lorſque cela arrive, ſi un ami prudent & affectionné ne s'oppoſe adroitement à l'emportement d'une paſſion ſi impérieuſe & ſi turbulente, infailliblement les choſes ſe porteront à la derniere rupture entre ces deux perſonnes qui s'aiment, & elles viendront à ne ſe plus aimer. Mais ſi la jalouſie s'empare de leur eſprit, & qu'elle faſſe gliſſer ſon venin & ſes ſerpens, dans leur cœur; ſi cet amant infortuné, qui ſera jaloux, n'oſe jamais découvrir à un ami confident le pitoyable état de ſon ame, & qu'il s'entretienne en particulier avec ces cruelles chimeres qui ſe forment en ſon imagination trompée, elles lui changeront les objets; elles lui aggran-

diront les choſes; elles lui feront voir ce qui n'eſt point; & cette malheureuſe ame, abandonnée à ſes propres conſeils, qui ne valent rien, paſſera de la douleur à la colere, de la colere à la fureur, de la fureur à la rage, de la rage au déſeſpoir, du déſeſpoir à la haine, de la haine au mépris; du mépris à l'oubli abſolu d'une paſſion, qu'avec les avis & le ſecours d'un confident, tel qu'il le faut choiſir, il auroit rendue éternelle. Mais ſuppoſons que rien de tout ceci n'arrive: s'il arrive ſeulement que l'humeur fâcheuſe d'un pere, que les ſoupçons d'une mere défiante & capricieuſe défendent à une fille d'avoir aucun commerce avec ſon amant, & lui ordonnent même de le voir jamais; ſi ces deux malheureuſes perſonnes, dans

cette terrible conjoncture, n'ont aucun ami qui puisse porter les billets, & faire passer les paroles & les sentimens de l'un à l'autre ; ou elles mourront d'affliction ; ou peu-à-peu ne se voyant plus & n'ayant plus d'entretien particulier, elles viendront infailliblement à ne s'aimer plus. Concluons donc que l'on conserve mieux son amour, en s'en entretenant avec un ami, qu'en s'en entretenant seul.

QUESTION XXI.

LEQUEL une femme aime le plus, ou son amant heureux, ou son amant infortuné ?

Pour l'heureux. Comme la mauvaise fortune rend chagrin, elle rend aussi moins aimable, & nous

fait auſſi moins aimer. Comme la mélancolie & la triſteſſe ſont contagieuſes, un infortuné rend ſa maîtreſſe triſte & mélancolique, comme lui, au lieu de la divertir; & comme preſque toutes les femmes ont l'inclination portée au plaiſir & à la joie, elles ſont plus capables de haine que d'amour pour ces amans ſombres & rêveurs qui leur ôtent ce qu'ils devroient leur donner, & qui ne leur donnent pas la ſatisfaction qu'elles en attendent. En effet, ces miſérables ſongent continuellement à leur malheur, au lieu de ſonger à leur maîtreſſe; & bien loin de lui parler agréablement pour lui plaire, ils lui déplaiſent, en ne lui parlant point du tout, & en rêvant ſi profondément qu'elle croit quelquefois qu'ils

dorment, tant ils demeurent immobiles, tant ils écoutent peu ce qu'elle leur dit, & tant leur ame eſt obſédée par l'image de leur malheur. Ce malheur, qu'ils ont toujours dans l'idée, les rend chagrins, & par conſéquent peu reſpectueux; de ſorte que toutes les femmes étant naturellement impérieuſes, n'ont garde d'aimer beaucoup ceux qui les reſpectent ſi peu, ni de vouloir donner leur cœur à des bourreaux qui leur refuſent des ſoumiſſions & de l'encens, c'eſt-à-dire tout ce qu'elles aiment. De plus, le ſoin néceſſaire de ces affaires fâcheuſes, qui les accablent, leur emporte la plus grande partie de leur temps; & le déſeſpoir de n'y avoir pas réuſſi, les confine dans la ſolitude, pour y déplorer leur diſ-

grace ; ſi bien que l'aſſiduité faiſant tout auprès des femmes, qui ſont de ces places qui veulent être priſes de force, ceux qui ne font rien du tout, ne peuvent réuſſir auprès d'elles. D'ailleurs, la grandeur de leur infortune les rend mal-propres, & leur pauvreté peu libéraux. Ils ſont toujours négligés & mal vêtus ; ils ne donnent ni collations ni bals : ils ne font ni vers ni deviſes à la gloire de leurs maîtreſſes ; & ces triſtes loups-garoux ſont plus volontiers dans les bois, que dans les belles aſſemblées. Enfin, pour achever de parler d'eux, comme les pauvres ont peu d'amis, parce qu'ils ne peuvent obliger perſonne, perſonne auſſi ne les oblige ; aucun ne parle d'eux à leurs maîtreſſes ; aucun ne leur en dit du

bien. Au contraire, comme le mépris eſt inſéparable de la pauvreté, on leur en fait des contes & des railleries, on les leur tourne en ridicules; & en les mépriſant ainſi, on les leur fait mépriſer. Mais il n'en eſt pas de même de celui qui eſt heureux; car, comme tout le monde ſuit la bonne fortune, tout le monde en devient le courtiſan, & trouve ſes intérêts auprès d'un riche, pourvu qu'il ſoit libéral; chacun auſſi le loue à celle qu'il aime; chacun la loue encore du choix qu'elle a fait; & l'eſtime qu'elle voit qu'on a pour ſon amant, redouble la ſienne, auſſi-bien que le mépris qu'elle avoit déja pour le malheureux. Si les diſgraces rendent mélancolique, triſte & peu complaiſant, le bon-

heur, au contraire, rend complaisant, gai, & d'agréable conversation, toutes choses aussi propres à se faire aimer que les autres le sont à se faire haïr. Ainsi, au lieu d'avoir ce sombre contagieux qui passe de l'esprit de l'infortuné dans celui de sa maîtresse, & qui la rend triste comme il l'est, celui-ci la divertit, en se divertissant lui-même; & en introduisant la joie dans son cœur, il y fait entrer l'amour. Comme les heureux n'ont point d'affaire, que leur plaisir est leur occupation, & qu'ils trouvent ce plaisir auprès de la personne qu'ils aiment, ils y sont continuellement; elle les voit toujours à ses pieds, toujours soumis, complaisans & amoureux; si bien que, comme de simples gouttes d'eau creusent

à la fin le marbre & le porphyre, quelque durs qu'ils ſoient, en tombant continuellement deſſus; de même ces heureux perſévérans feront demain ce qu'ils n'ont pu faire aujourd'hui, & leur victoire eſt infaillible. Mais ce qui la rend principalement telle, c'eſt que, comme la richeſſe eſt propre à tout, ils font par elle tout ce que les autres ne peuvent faire; ils ſont propres; ils ſont magnifiques: on ne voit que préſens de leur part, que fêtes, que repas, que parties de plaiſirs; & par-là, ils achetent le cœur de leur maîtreſſe, qu'elle s'imagine leur donner. Auſſi toutes ces choſes prouvent-elles qu'une femme aime plus ſon amant heureux, que ſon amant infortuné.

Pour l'amant malheureux. Com-

me l'orgueil eſt inſéparable des richeſſes, cet heureux, dont on vient de parler, eſt incapable de ces reſpects, de ces ſoumiſſions, & de ces complaiſances qu'on lui ſuppoſe. Sa vanité lui perſuade, au contraire, qu'il fait trop d'honneur à une femme de la regarder; & il voudroit preſque qu'elle fît pour lui tout ce qu'il eſt obligé de faire pour elle. Qu'on juge donc ſi cette fierté eſt fort propre à ſe faire aimer, ou plutôt s'il eſt poſſible qu'on l'aime. On ſçait, de plus, que tous les riches ne ſont pas libéraux, & qu'ils ſont preſque tous avares. Mais, quand même ils le ſeroient, ils n'en tireroient aucun avantage; car ſi la femme a de la vertu, elle n'ira pas prendre d'eux des préſens conſidérables; & pour tou-

tes ces autres bagatelles dont on nous a parlé, il faudroit qu'elle eût de bien petits ſentimens de ſon cœur, ſi elle le donnoit à ſi bas prix. Il faudroit qu'elle aimât bien l'or, les repas, les bals, ſi elle avoit pour eux une paſſion qu'on ne doit avoir que pour la vertu. Or cette vertu n'eſt jamais guères avec la fortune : le vrai mérite & le grand bien ne ſe trouvent pas ſouvent enſemble ; & qui dit heureux, ne dit pas toujours honnête homme. Il y a même une raiſon naturelle & convaincante de cela ; car, comme les riches ont des flateurs dès le berceau, & qu'on commence à les tromper dès qu'ils commencent à vivre, ils n'ont garde de voir ce qu'on ne leur montre pas : ils n'ont garde d'aimer ce qu'on ne leur

fait pas connoître; & leur ignorance fait leur mépris pour ce qu'ils devroient adorer. Au reſte, bien loin d'avoir cette aſſiduité qu'on leur attribue, comme leur richeſſe les met en état de ſe donner toutes ſortes de plaiſirs, ils ſe partagent entre mille occupations différentes. Aujourd'hui, ils ſont à la chaſſe; demain, ils ſeront à un feſtin : tantôt c'eſt un bal qui les emporte; tantôt c'eſt une muſique qui les enleve: tantôt c'eſt une promenade qui les ravit; & leur maîtreſſe a la moindre part de leur temps & de leur préſence, de leurs ſoins & de leur amour. Comme l'abondance & la joie ne ſe quittent point, & que le tempérament gai n'eſt pas capable d'une forte paſſion, ces réjouis n'en ont jamais : ils n'aiment

qu'eux & leurs plaiſirs; & cherchant à être bien aimés, ſans aimer bien, ils ſont indignes du premier, & dignes d'être aimés comme ils aiment. Si on dit que parce qu'ils ſont heureux, ils ſont loués; je réponds, au contraire, que c'eſt parce qu'ils le ſont, qu'on les blâme, tant à cauſe que l'envie s'attache toujours à la grandeur, qu'à cauſe que la grandeur uſe rarement, comme elle doit, de ſes richeſſes & de ſa puiſſance. Mais il n'en eſt pas ainſi de l'amant infortuné; car, comme ceux qui l'ont fait naître, l'ont vu dénué des biens de la fortune, ils ont tâché de le faire riche par les biens de la vertu; & n'en pouvant pas faire un grand ſeigneur, ils en ont fait un honnête homme; ce qui vaut

beaucoup mieux. D'ailleurs, comme le tempérament enjoué n'eſt pas propre à bien aimer, le mélancolique en eſt ſeul capable. L'amour s'imprime profondément dans ſon cœur & dans ſon ame. De toutes les paſſions, il n'eſt ſenſible qu'à celle-là ; il s'y abandonne tout entier; il renonce à toutes les autres, auſſi-bien qu'à tous les plaiſirs, pour celui de voir ce qu'il aime ; & comme on a dit, il y a long-temps, que, pour être aimé, il faut aimer ; il ne faut pas s'étonner s'il l'eſt, & ſi les autres ne le ſont point, puiſqu'il aime auſſi-bien qu'ils aiment mal. Au reſte, ce qu'on a dit touchant les richeſſes & la pauvreté, paroît ſans fondement. Les grands biens ſont les grandes occupations ; & il n'y a que ceux

qui n'en ont point, qui ſe puiſſent donner tous entiers à leur amour & à leur maîtreſſe. Pour ce qu'on a dit de la propreté des habits, cette opinion n'eſt pas plus vraiſemblable ; l'amant pauvre n'en pouvant pas avoir un riche, il l'a, pour le moins, toujours propre ; & ſi la femme a le goût bon, cette propreté lui plaira plus que toute la magnificence de l'autre ; car il y a plus d'eſprit à l'avoir propre, & quelque choſe même de plus galant, qu'à ſe charger de la boutique d'un orfévre, & qu'à ſe couvrir, pour ainſi dire, de plaques d'or & de vaiſſelle d'argent. En effet, la bonne mine, en cet état, paroît plus naturelle & plus aimable, que s'il en devoit une partie au lapidaire, aux perles & aux diamans ; & comme la nature eſt

bien au-deſſus de l'art, le propre eſt plus aimable que le magnifique, & par conſéquent beaucoup plus digne d'être aimé. Il n'y a pas plus de juſtice à croire qu'un malheureux ne peut être libéral; au contraire, il l'eſt infiniment plus que le riche, puiſque ce dernier ne dépenſe que ſon ſuperflu, & que l'autre étant prodigue de ſon néceſſaire, fait ſouvent plus qu'il ne peut. En un mot, preſque toujours le riche eſt avare, en donnant beaucoup; & le pauvre libéral, en ne donnant rien; car l'intention fait plus que la valeur de ce qu'on donne; & tel ſe fait croire prodigue, qui n'eſt pas ſeulement libéral, parce qu'il regrette ce qu'il a donné, & qu'il eſt intérieurement fâché de ſa bienfaiſance. Il

n'eſt

n'eſt pas non plus abſolument véritable que la pauvre vertu n'ait point d'amis, & que perſonne ne l'eſtime : quelque grande que ſoit la corruption de notre ſiécle, elle ne va pas juſques-là ; & l'on y voit des panégyriques pour les infortunés, comme des ſatyres pour les heureux. Si la richeſſe eſt fiere, la pauvreté eſt toujours humble ; & un illuſtre malheureux, quoiqu'il ne faſſe jamais rien de bas ni de lâche, eſt doux, complaiſant, reſpectueux & ſoumis ; toutes choſes que les femmes ne haïſſent pas, & qui ſont, en effet, fort aimables. Enfin, comme le ſexe eſt naturellement compatiſſant, il ne manque pas de pitié : il donne des larmes aux malheurs d'autrui comme aux ſiens ; & comme les miſérables

lui inſpirent de la compaſſion ; ſes propres inclinations la changent en amitié, & enſuite en quelque choſe de plus tendre ; d'où on conclut qu'une femme aime plus un amant infortuné qu'un amant heureux.

QUESTION XXII.

LEQUEL donne le plus de plaiſir, ou de recevoir une grande faveur de ſa maîtreſſe, ou de lui rendre un grand ſervice ?

Il y a aſſurément une bien grande ſatisfaction à recevoir une faveur conſidérable d'une maîtreſſe ; car, ſi un portrait, une bague, un ruban, une parole favorable, & même un ſimple regard touchent ſi ſenſiblement le

cœur de celui qui aime bien, que ne doit pas faire dans ſon eſprit une grace particuliere qui lui eſt accordée ? & quel ſentiment de joie ne doit pas avoir ſon ame, quand il a le bonheur de la recevoir ? En effet, tout le monde aime la gloire ; & s'il y en a beaucoup à vaincre, il y a auſſi beaucoup de plaiſir à être vainqueur ; or, comme les faveurs ſont des marques certaines de cette victoire, & que c'eſt de ces choſes-là dont l'amour fait ſes trophées, il ne faut pas douter qu'il n'en faſſe auſſi la félicité d'un amant, & qu'il ne lui faſſe goûter par-là une volupté fort ſenſible. D'ailleurs, comme ces marques particulieres de bienveillance & de tendreſſe ſont le véritable objet qu'un

amant s'eſt propoſé, quand il a commencé de l'être, & que c'eſt une choſe univerſelle en toute la nature, de n'arriver jamais à ſa fin & à ſon but ſans beaucoup de ſatisfaction, il ne faut pas douter qu'un eſprit ſenſible n'en reſſente auſſi beaucoup. Enfin, puiſque les graces particulieres ſont des preuves de l'eſtime de celle qui les accorde, & que tout cœur bien fait eſt glorieux, il eſt auſſi indubitable qu'il n'a pas moins de ſatisfaction que de gloire, & que peu d'heureux ſont auſſi contens que lui : ainſi il ſembleroit qu'il y auroit plus de plaiſir à recevoir une grande faveur de ſa maîtreſſe, qu'à lui rendre un grand ſervice. Mais, comme on ne doit point prendre l'ombre pour le corps, ni ſe laiſſer éblouir

par de fausses lumieres, il ne faut pas s'arrêter à cette opinion; car, après tout, si l'on aime parfaitement, peut-on s'imaginer un plaisir plus grand, une volupté plus sensible, une satisfaction plus parfaite que de servir la personne qu'on aime? Comme on la préfere à soi, comme elle est plus chere qu'on ne l'est à soi-même, peut-on douter que son estime ne touche plus que ses faveurs, & qu'on n'aime mieux l'avoir servie, que de se voir favorisé, sans la servir? La gloire est le seul objet des grandes ames: on ne lui peut pas opposer ces plaisirs obscurs que le secret ensevelit dans les ténebres; & le beau bruit, que fait une belle action, lorsqu'on rend un grand service à sa maîtresse, est bien au-dessus

de toutes ces bagatelles dont une ame du commun fait ſon grand plaiſir. En un mot, ſi les graces particulieres, que l'on reçoit d'elle, marquent ſa tendreſſe; les ſervices importans, qu'on lui rend, acquierent ſon eſtime, & l'obligent infailliblement à mieux aimer. Car le grand mérite fait le grand amour, & le grand amour la grande ſatisfaction: donc il y a plus de plaiſir à rendre un grand ſervice à ſa maîtreſſe, qu'à en recevoir une grande faveur.

Opinion contraire. Celui qui rend un grand ſervice, regarde moins, en le rendant, ſa maîtreſſe que ſa gloire, & plus ſa renommée que ſon plaiſir. Oui, il y a plus d'orgueil que d'amour en tout ce qu'il fait : il cherche plus à ſatisfaire le pu-

blic, qu'à ſe ſatisfaire lui-même; & ſi ce grand ſervice n'eût point dû faire de bruit, il ne l'auroit peut-être pas rendu. En effet, c'eſt en ces occaſions que l'on prend aiſément le change, & qu'on donne à l'emportement de l'amour ce qui ne vient que d'un ſimple deſir de gloire. Or, comme il eſt impoſſible que ce deſir, qui n'a pour objet qu'une belle & grande chimere, puiſſe avoir autant de force qu'une félicité effective qui n'a rien que de ſolide, & dont tous les biens tombent ſous les ſens, il eſt certain qu'il n'y a point de comparaiſon entr'eux, & qu'on a tort d'y en vouloir mettre. Mais cette vérité eſt déja prouvée; & l'on a avoué qu'il y a une fort grande ſatisfaction à recevoir une

faveur considérable d'une maîtresse, & que, puisque les moindres touchent si fort, les plus grandes doivent bien plus sensiblement toucher ; que comme tout le monde aime à vaincre, tout le monde est fort aise d'être vainqueur, & que les faveurs particulières étant des marques infaillibles de la victoire, elles ne peuvent pas manquer de donner une fort grande satisfaction ; en un mot, on convient qu'il y a plus de plaisir à recevoir une grande faveur de sa maîtresse, qu'à lui rendre un grand service.

QUESTION XXIII.

LEQUEL devient le plus aiſément amoureux, ou celui qui a déja aimé quelque choſe, ou celui qui n'a jamais rien aimé ?

C'eſt le premier ; car ayant déja ſenti cette charmante paſſion, & en connoiſſant la douceur par ſa propre expérience, il eſt ſi naturel de ſe porter à la recherche d'un bien connu, & l'ame l'embraſſe avec tant d'ardeur, quand elle a cette connoiſſance, qu'infailliblement il a plus de facilité à rallumer une ſeconde flamme, qu'un autre n'en peut avoir à brûler de la premiere. Il ſçait quelle joie donne

l'objet qu'on aime, toutes les fois qu'il nous eſt permis de le voir; il ſçait que ſon ſeul ſouvenir fait auſſi naître cette joie, & que tant qu'un amant ſonge à ſa maîtreſſe, il ſe peut dire heureux, quand même il ſeroit infortuné. Il connoît les charmes d'un regard obligeant; il connoît ceux d'une parole favorable : il a éprouvé quel eſt l'extrême plaiſir d'une converſation de cette nature; il a éprouvé quel eſt celui d'une confiance entiere, & quelle ſatisfaction on goûte, lorſque nous ouvrons notre cœur à la perſonne aimée, & qu'elle nous ouvre le ſien. Notre eſprit & notre jugement s'abandonnent à notre mémoire, en cette rencontre; & l'image de notre félicité paſſée nous en faiſant eſpérer une ſem-

blable à l'avenir, nous aimons comme nous avons aimé, parce que nous eſpérons avoir le même bonheur que nous avons eu, & parce que nous ſçavons que ce bonheur eſt infiniment doux & infiniment deſirable. Mais, au contraire, comment peut-on aimer, ſans connoître ? Comment oſe-t-on s'engager ſur une mer dont on ne ſçait pas la carte, & où l'on n'a jamais voyagé ? Le moindre vent nous y fait craindre la tempête; le moindre bruit des flots nous y fait imaginer des rochers, des écueils, des abyſmes, des débris & des naufrages; & il eſt ſi dangereux d'errer ſur des mers inconnues, que ce n'eſt pas ſans difficulté qu'on s'y réſout, comme ce n'eſt pas ſans péril qu'on s'y expoſe. Ce-

lui qui a déja aimé, devient donc plus aiſément amoureux que ne le peut devenir celui qui n'aima jamais rien.

Opinion contraire. Puiſqu'on a parlé de la mer, nous ne ferons que ſuivre cette penſée; & nous dirons ſeulement que ceux qui s'embarquent pour la premiere fois, n'ont point de peine à s'embarquer. Tout leur rit, tout leur plaît, tout leur ſemble beau; les navires ſont peints & dorés; les enſeignes, les pavillons & les banderolles leur charment les yeux par la diverſité de leurs couleurs & par leurs mouvemens ondoyans; la mer leur paroît un miroir, tant elle eſt tranquille & tant elle brille: ils ne voient ni bancs ni rochers; ils ne ſongent pas même qu'il y en ait; & l'har-

monie des trompettes & des tambours leur fait abandonner le port ſans frayeur & ſans regret, & avec beaucoup d'eſpoir de faire une heureuſe navigation, & de revenir chargés de richeſſes. Mais lorſque les mariniers ont éprouvé toutes ces diſgraces qu'on a décrites, lorſqu'ils ont eſſuyé les tourmentes & les naufrages, ils ont bien peu de ſageſſe, s'ils s'y expoſent de nouveau; & ils méritent bien leurs diſgraces, lorſqu'ils ne ſe corrigent point. Il en eſt de même en amour; d'abord tout en paroît agréable, tout en paroît enchanté : la maîtreſſe eſt galante & belle; ſes yeux plaiſent & cherchent à plaire; ils ôtent la liberté, ſans ôter l'eſpoir; s'ils ne tiennent pas ce qu'ils promettent, du moins ils pro-

mettent; & cela n'eſt jamais ſans plaiſir. Ce ne ſont que jeux, que ris, que ſpectacles, que feſtins; tout enfin n'eſt que divertiſſement & que joie. Mais lorſque, par la ſuite du temps, ces beaux jours paſſent, & ces douces heures s'écoulent, on trouve ſouvent la douleur au lieu du plaiſir, le mépris au lieu de l'eſtime, la haine au lieu de l'amour, l'inconſtance au lieu de la fidélité, le travail au lieu du repos, la honte au lieu de la gloire, & une mort pleine d'amertume au lieu d'une vie pleine de douceur. D'ailleurs, lorſqu'on commence d'aimer, on ne fait que commencer de vivre; & comme ce premier âge n'eſt pas celui de la ſageſſe, on s'abandonne à l'impétuoſité de ſes paſſions : on s'y

laiſſe emporter avec volupté ; on ne conſidere ni difficulté ni danger ; & l'on ne s'imagine pas ſeulement qu'il y en ait, ni qu'il y en puiſſe avoir, tant cet âge emporté a peu de conſidération, & tant ſon aveuglement eſt étrange. Mais lorſque les années ont mûri le jugement & fortifié la raiſon, la choſe ne va pas de cette ſorte : comme on connoît le péril, on l'appréhende ; on ne ſe rend pas ſans combattre : on défend ſa liberté opiniâtrement ; & ſi l'on eſt vaincu, on l'eſt ſans honte, parce qu'on ne l'eſt pas ſans difficulté : concluons donc que celui qui n'a jamais aimé, aimera plus aiſément que ne fera celui qu'on a déja vu aimer.

QUESTION XXIV.

LAQUELLE croit-on la plus douce, ou de la faveur donnée, ou de celle que l'on dérobe ?

C'eſt la derniere, *diſent quelques-uns ;* car elle a je ne ſçais quoi de tendre, d'adroit & de piquant qui pénetre juſqu'au cœur, & qui le remplit de ſatisfaction & de joie. En effet, ce myſtere, ce ſecret, qu'on eſt obligé de faire & de garder pour ces faveurs dérobées, en fait durer le plaiſir, & l'augmente avec l'amour, au lieu de le diminuer & de le détruire. D'ailleurs, comme on n'oſe pas les montrer, on les voit beaucoup moins ſouvent ; &

cette rareté en redouble l'ardeur, & empêche qu'on ne s'en dégoûte. Mais, au contraire, ces faveurs données, qu'on voit à tous momens, & que tout le monde voit comme vous, ne produisent qu'un contentement émoussé, fort peu voluptueux & fort peu sensible. Cette liberté publique en ôte tout le sel, toute la pointe & toute la délicatesse; ces faveurs permises tiennent plus du mariage que de l'amour, & sont plus insipides que piquantes: aussi est-ce en cette occasion ce qui fait croire que celle que nous dérobons, est plus douce que celle qu'on nous donne.

Ce sentiment paroît peu raisonnable à d'autres; & voici ce qu'ils répondent. Ce qui fait le prix des faveurs, n'est que l'intention de

la perſonne qui les donne : ce n'eſt que cela qui les rend conſidérables ; & hors de cela, ce n'eſt qu'un ruban, ce n'eſt qu'un nœud, ce n'eſt qu'un bracelet, ce n'eſt qu'une bagatelle, ce n'eſt rien ; & cela ne mérite ni conſidération ni eſtime. Il n'y a que la ſeule intention d'obliger qui en faſſe la valeur ; & par-tout où elle n'eſt point, on ne ſçauroit rencontrer l'autre. Or elle n'eſt point en la faveur dérobée, puiſque la perſonne, à qui on la priſe, ne le ſçait point ; & par conſéquent, elle n'eſt digne ni de louange ni de tendreſſe. Mais, au contraire, la faveur, que nous donne une maîtreſſe, quelque petite qu'elle ſoit, eſt d'un prix ineſtimable ; car nous la devons à ſa volonté, & non

pas à notre tromperie : nous la tenons de ſon affection, & non pas de nos ruſes ; enfin c'eſt une faveur, & l'autre n'eſt qu'un larcin. Car, après tout, quelle douceur peut-elle avoir, s'il arrive que, durant que nous l'avons, la perſonne, à qui elle a été, nous maltraite ? Serons-nous heureux & miſérables en même tems ? Serons-nous favoriſés & rebutés par une même perſonne ? Sera-ce une marque de ſon amitié ou de ſa haine ? & lui devrons-nous des remercimens ou des reproches, des louanges ou des injures ? Il eſt vrai que le myſtere & le ſecret ſont les plus doux effets de l'amour, & ce qu'il y a de plus tendre & de plus ſenſible, de plus délicat & de plus agréable. Mais ce ſecret & ce myſtere,

pour être tels, doivent être entre la maîtreſſe & l'amant, & dans le cœur de l'un & de l'autre ; car autrement toute cette douceur imaginaire n'eſt qu'une viſion, n'eſt qu'un phantôme, n'eſt que le ſonge d'un mélancolique qui, n'ayant point de vrais plaiſirs, s'en fait de faux, & ſe contente d'idées & de viſions qui ſont des choſes peu ſolides. Il eſt donc évident que la faveur donnée eſt plus douce que celle qu'on dérobe.

QUESTION XXV.

LEQUEL marque le plus d'amour, ou d'en parler bien, ou d'en parler mal ?

C'eſt le premier. Outre que ce feu d'eſprit, qui fait l'éloquent, n'eſt qu'une étincelle de celui du cœur, & que le portrait de ce que ſent l'ame ; il eſt ſi naturel de chercher à plaire à ce qu'on aime, & on y apporte tant de ſoins, lqrſqu'on aime bien, que plus la maniere de parler eſt belle & concertée, plus cette noble paſſion eſt grande & digne d'un véritable amant. D'ailleurs, plus on ſouffre & plus on ſe plaint ; plus on ſe plaint, plus ce qui fait plaindre a de force ; & l'exa-

gération n'eſt pas une des moindres marques de l'amour. Mais, au contraire, la négligence du diſcours, en cette rencontre, en eſt une du peu d'application de l'eſprit; & quand il s'agit de maîtreſſe & d'amant, celui qui parle mal, n'aime pas bien : ainſi je ſuis perſuadé que celui qui parle bien de ſa paſſion, en fait plus voir que celui qui en parle mal.

Opinion contraire. Comme l'amant trompeur eſt toujours en garde, il ſe concerte, il s'obſerve, il s'étudie; & il ne lui échappe pas une parole qu'il ne peſe, ni une penſée qu'il n'examine avec toute la liberté de ſon eſprit : il amplifie, il aggrandit, il embellit toutes les choſes; & comme il ſe poſſede tout entier, il n'eſt pas étrange qu'il ait au-

tant d'éloquence qu'il a peu d'amour. Mais il n'en eſt pas ainſi de celui qui parle mal de ſa paſſion ; car plus ce qu'il dit a de déſordre, plus la violence de ſes maux paroît ; & l'on ne peut ſoupçonner d'artifice une choſe ſi directement oppoſée à l'art. En effet, comme la crainte eſt inſéparable de l'amour, & comme elle gele le ſang, embarraſſe l'eſprit, trouble la raiſon, ôte la parole, & ſuſpend toutes les fonctions de l'ame & du corps, il eſt certain que ce grand déſordre prouve celui du cœur, & qu'il faut bien aimer, pour parler ſi mal.

QUESTION XXVI.

LEQUEL une femme doit préférer d'un amant ſçavant, ou d'un amant brave ?

Pour le brave. La valeur eſt une vertu ſi fort au-deſſus de toutes les autres ; qu'on ne peut, ſans injuſtice, les comparer avec elle, parce qu'il n'y a aucune comparaiſon. En effet, quel rapport peut-il y avoir entre une profeſſion oiſive & paiſible qui n'agit que dans le repos de l'étude & dans le ſilence du cabinet, avec cette autre qualité agiſſante qu'on voit toujours dans le tumulte des armées & dans le péril des combats ? L'une ne fait ſimplement que penſer les choſes, & l'autre

les

les exécute; & comme l'action eſt préférable à la ſimple méditation, puiſque cette premiere acheve ce que la ſeconde ne fait qu'ébaucher, il s'enſuit que le courage eſt préférable à la ſcience, & que le brave doit l'emporter ſur le ſçavant. En effet, ſi l'un fait le plan, l'autre éleve l'édifice; ſi l'un penſe, l'autre exécute ce qu'il a penſé; & comme l'achevement de toutes les choſes en eſt aſſurément la perfection, la valeur qui met en œuvre ce que le ſçavoir ne fait ſimplement qu'imaginer, eſt ſans contredit plus noble, & occupe un plus haut rang. C'eſt elle qui fonde les monarchies, & qui les maintient; c'eſt elle qui fit les premiers Rois, & qui fait encore les conquérans; c'eſt elle

qui donne les batailles, & qui les gagne; c'eſt elle qui couvre les Etats, & qui arrête les uſurpateurs; c'eſt elle qui éleve les trônes, & qui les ſoutient; c'eſt elle enfin qui établit & qui renverſe les puiſſances de la terre, qui diſpoſe des ſceptres & des couronnes comme il lui plaît, & qui ſeule régne & fait régner les Rois. De plus, le ſçavoir n'eſt que l'opération de l'eſprit, & la valeur eſt celle de l'ame : or la force de cette ame eſt bien plus noble & plus grande que la vivacité de cet eſprit, puiſque l'une produit les grandes actions, & que l'autre ne fait tout au plus que de beaux diſcours. Que dire encore ? Les obſtacles & les difficultés font par-tout naître la gloire, & les entrepriſes

faciles n'en donnent point; ſi bien qu'étant abſolument néceſſaire, pour acquérir la réputation de vaillant, de chercher la mort, & de mépriſer la vie, de ſe moquer du péril qui conduit à la gloire, & de fuir les plaiſirs qui n'y menent pas, tandis que, pour devenir ſçavant, il faut chercher la paix & le repos, la ſolitude & l'oiſiveté, il s'enſuit encore néceſſairement que la bravoure doit l'emporter ſur la ſcience, & le brave ſur le ſçavant. S'il arrive qu'un inſolent faſſe une inſulte à une dame dont l'amant ne ſera que docte, il ne pourra tout au plus que s'eſcrimer de la plume, & par des ſatyres, ce qui eſt une foible maniere de ſe venger. Mais le vaillant pouſſe bien plus

loin ſon reſſentiment ; il fait répandre du ſang, au lieu d'employer de l'encre ; il venge une injure, ſans en dire, & fait réparer hautement l'outrage que la dame a reçu. Enfin le ſçavant, par l'attachement qu'il a ſur les livres, devient plus rêveur, &, par conſéquent, moins aimable ; au lieu de parler à ſa maîtreſſe, il ſonge ſouvent à un auteur qu'il aura lu ; & lorſque ſon corps eſt auprès d'elle, ſon eſprit n'y eſt pas toujours. Il n'en eſt pas de même du vaillant ; l'activité de ſa profeſſion lui tient toujours l'eſprit plus gai, plus ouvert & plus divertiſſant ; & comme ce qui divertit le plus, eſt, ſans doute, le plus agréable, il en réſulte que le brave eſt préférable au docte,

& qu'étant beaucoup plus aimable, il doit être beaucoup plus aimé.

Opinion contraire. La valeur seule est brutale & commune aux hommes avec les bêtes : c'est une qualité mal-faisante, que les moindres soldats ont, comme les plus grands capitaines ; qui vient du sang & du tempérament plutôt que de la raison, & qui, tant qu'elle est seule, ne fait les grandes choses que par hazard, & n'en mérite point de gloire. Le sçavoir, au contraire, ne fait rien en tumulte ni rien sans réflexion. Il prévoit la fin d'une entreprise, dès son commencement ; il sçait précisément où il doit aller, & quel chemin il veut prendre, pour y arriver ; & ayant la mémoire toute remplie des exemples des

choſes paſſées, elles lui ſervent de guides dans les difficultés préſentes, & lui font ſagement prévoir l'avenir, afin d'en éviter de ſemblables, ſi la fortune lui en fait naître. Au reſte, il ne ſe commet point tout entier à cette fortune : il la ſuit; mais ſans s'y laiſſer entraîner. Auſſi clairvoyant qu'elle eſt aveugle ; quand elle s'égare, il ſçait, la remettre au bon chemin qu'elle quitte, & ne s'engage pas dans les précipices où ſon peu de conduite l'alloit follement embarraſſer. Mais la plus grande des erreurs eſt celle qui s'imagine que la valeur a fondé les empires, élevé les trônes, & fait les Rois, & que c'eſt elle ſeule encore qui les conſerve, qui les affermit, & qui les empêche de trébucher.

Elle y a servi sans doute, & elle y sert; mais c'est comme les mariniers sont dans un navire, c'est-à-dire, en obéissant au pilote qui les gouverne; c'est-à-dire, en se soumettant à la souveraine raison qui les conduit. En effet, si les conquérans n'étoient que braves, leurs conquêtes n'iroient pas bien loin, & leur domination ne dureroit pas long-temps. Telle est la puissance indiscrette de ces tyrans que le bizarre caprice de la fortune, ou que la folie des peuples éleve à la même extravagance, qui les avoit fait, les détruit; leur autorité passe comme un songe, & ne laisseroit pas seulement de marques après elle, si la cruauté, compagne inséparable de l'ignorance dans les monarchies, ne

laiſſoit de ſanglantes traces de ſon paſſage, & d'affreux veſtiges de ſa barbarie. Mais il n'en eſt pas de même de ces princes éclairés qui ne font rien, ſans conſulter la juſtice & la raiſon, qui ſont les véritables conſeillers des conquérans & des Rois; loin de fonder leurs palais ſur le ſable comme les autres, ils bâtiſſent ſur de fermes fondemens; ils bâtiſſent pour l'éternité, & reſtreignant leur pouvoir dans de juſtes bornes, ils ſçavent ce que les autres ignorent, & conſervent toujours ce que les autres perdent ſi-tôt. Cependant, comme une erreur en fait naître une autre, on donne injuſtement la préférence au courage ſur cette autre puiſſance qui le conduit. Toutes les facultés de l'ame étant

également nobles, ſi quelqu'une d'elles doit l'emporter, il faut que ce ſoit cette qualité dominante, cette ſageſſe fortifiée par le ſçavoir qui gouverne toutes les autres, & qui les fait agir comme il lui plaît. Il eſt encore fort injuſte de ſoutenir que les ſciences s'acquierent ſans peine, & qu'on les poſſede ſans travail. Les braves dorment ſouvent dans la tranchée, lorſque les ſçavans veillent dans leur cabinet; & comme l'eſprit eſt plus noble que le corps, il ne faut pas douter que ſes fatigues ne ſoient plus grandes, & que, par conſéquent, ſa gloire ne le doive être auſſi. Il eſt vrai que le brave a toujours l'épée à la main, pour venger & pour punir. Mais n'eſt-il pas plus doux & plus beau d'éviter les injures

par ſa bonne conduite, que de s'en venger, quand on les a reçues par ſa mauvaiſe ? L'une ne fait que réparer ſa faute, l'autre la fait éviter ; l'une tire ſimplement de la honte, l'autre empêche d'y tomber ; de ſorte que, de quelque côté qu'on enviſage la choſe, le ſçavant l'emporte toujours ſur le brave ; & le bon ſens ſur la valeur. C'eſt une pure raillerie & un ſimple jeu d'eſprit que ce qu'on a dit en faveur du brave ignorant, & contre un homme de ſçavoir. La converſation du premier n'eſt compoſée que de bagatelles dites tout au plus de bonne grace, au lieu que celle du ſecond eſt remplie de mille belles choſes, quoique dites peut-être avec un peu moins d'agrément. Il n'y

a donc nulle comparaiſon entre l'une & l'autre ; & par conſéquent, le ſçavoir doit être préféré à la bravoure, & le docte choiſi au préjudice du vaillant.

QUESTION XXVII.

LEQUEL ſouffre le plus patiemment en amour, de l'homme d'eſprit, ou du ſtupide ?

L'homme d'eſprit. Plus un amant aura de lumieres, plus il connoîtra le mérite de ce qu'il aime ; & plus il aura cette connoiſſance, plus il ſouffrira, pour ſe conſerver auprès de l'objet aimé. D'ailleurs, la patience étant une qualité abſolument néceſſaire en amour, il ne faut pas douter qu'un homme éclairé, qui en con-

noît parfaitement l'importance, ne la pratique plus ſoigneuſement que celui qui ne la connoît pas; & qu'il ne conſerve mieux ſes avantages que cet autre moins éclairé, qui ne voit pas qu'il lui importe de les conſerver. De plus, les ſtupides ſe laiſſent emporter, comme les bêtes, à la violence du tempérament & à la ſenſibilité de l'injure. Ils ne réfléchiſſent, en ces fâcheuſes rencontres, ni ſur l'état préſent de leur gloire, ni ſur la crainte de l'avenir; &, s'abandonnant tous entiers à leur paſſion tumultueuſe, ils ſe font haïr, en aimant, parce qu'ils aiment comme l'on hait; qu'ils déplaiſent, au lieu de plaire; qu'ils outragent, au lieu de ſouffrir, & qu'ils perdent le reſpect qui pouvoit ſeul conſerver leur bonheur.

Mais il n'en eſt pas de même de l'amant intelligent ; comme il prévoit ſa diſgrace, il l'évite ; comme il connoît ſon devoir, il le fait ; comme il ſçait diſtinguer la maîtreſſe de l'eſclave, il demeure dans les termes de ſa condition ; & de cette ſorte, il eſt conſtant que l'homme d'eſprit ſouffre plus patiemment que le ſtupide.

Sentiment contraire. Beaucoup d'eſprit & beaucoup de patience ſont deux choſes incompatibles. Le même feu qui éclaire, rend violent ; la même lumiere qui fait les intelligens, fait les délicats & les ſenſibles. Plus on connoît la grandeur d'un outrage, plus on le reſſent ; & plus le reſſentiment a de force, plus le mouvement, qui le témoigne, en a auſſi. La meſure de l'un eſt celle de l'autre ;

& comme l'orgueil eſt inſéparable de l'eſprit, celui qui s'eſtime beaucoup, ne ſçauroit endurer qu'on le mépriſe. Dès qu'il s'apperçoit qu'on le ſçait, on le voit paſſer du reſpect à la colere; mépriſer autant qu'il eſt mépriſé, & haïr même ce qu'il aimoit. Il n'en eſt pas ainſi de l'amant ſtupide; comme il n'apperçoit pas toute la grandeur de l'outrage qu'il reçoit, il n'a pas auſſi toute la douleur qu'auroit une ame plus ſenſible: la froideur de ſon tempérament modere ſon déplaiſir, & le lui rend plus ſupportable. L'un ne ſouffre point ce qu'il ſent, & l'autre ne ſent point ce qu'il ſouffre; l'un murmure, & l'autre ſe tait; l'un éclate, l'autre diſſimule; l'un ſe veut venger de l'outrage qu'il re-

çoit, l'autre ne croit pas seulement avoir reçu d'offense ; l'un rompt ses chaînes de dépit, l'autre continue de porter ses fers, comme s'ils n'étoient ni pesans ni rudes : sa stupidité fait durer son repos, son repos fait durer sa flamme ; & c'est ce qui fait que sa patience en amour va beaucoup plus loin que celle d'un homme d'esprit.

QUESTION XXVIII.

LAQUELLE peut donner le plus d'amour, ou de la beauté sans galanterie, ou de la galanterie sans beauté ?

Sentiment pour la première. Le véritable objet de l'amour est assurément la beauté : on n'aime ja-

mais rien qui ne ſoit beau, ou du moins qu'on ne croie tel, quand on l'aime; & dès que l'eſprit ſe détrompe de cette agréable erreur qui le fait aimer, il n'aime plus; & ſa paſſion s'en va, dès que ſa raiſon revient; tant il eſt vrai que cette beauté eſt l'unique objet de l'amour, qu'elle ſeule le fait naître, & même qu'elle ſeule le fait vivre. La belle galanterie donne du plaiſir & de l'eſtime; mais elle ne donne point d'amour; & tant que le ſortilége & l'enchantement de cette paſſion ne changent point l'objet, ce qu'il eſt ne le laiſſe croire que galant, & ne le fait point paroître beau: l'ame demeure dans les ſimples termes de cette eſtime; l'ame demeure tranquille, en eſtimant, & ne ſe trouve

point capable de cet emportement violent qui la fait ſortir d'elle-même, & qui l'attire vers la beauté. Une femme extrêmement laide peut être galante; & cependant il n'eſt guères poſſible d'aimer la laideur, ni que l'enchantement, dont on vient de parler, la puiſſe faire paſſer pour belle. A dire les choſes comme elles ſont, le tour du viſage l'emporte de bien loin ſur le beau tour de l'eſprit : la juſte proportion de ſes traits eſt bien au-deſſus de la plus agréable maniere de dire les choſes ; le moindre regard & le moindre ſourire d'une belle perſonne a plus de force que toute la galanterie de la terre n'en ſçauroit avoir. Concluons donc que la beauté, qui n'eſt point galante, peut inſpirer plus d'amour

que la galanterie ſans beauté.

Opinion contraire. Une belle ſtatue peut inſpirer de l'eſtime; mais elle n'inſpirera point d'amour : ſes yeux immobiles ſont muets; ils ne diſent rien, & ne font rien dire; la froideur du marbre de la ſtatue ſe communique à ceux qui la voient, & paſſe d'elle dans leur cœur. On la trouve belle; mais on ne la trouve point aimable : on dit bien que c'eſt une belle ſtatue; mais on ne dit jamais que c'eſt une aimable ſtatue; & quand on la trouveroit aimable, on ne la pourroit pas aimer. De plus, cette figure inanimée a du moins cet avantage, qu'elle demeure toujours en l'attitude avantageuſe que le ſculpteur lui a donnée : comme elle n'eſt jamais mieux, elle n'eſt

jamais plus mal ; elle conſerve toujours toutes les graces & toutes les perfections qu'elle a tirées de l'adreſſe de l'ouvrier & de l'invention de l'art. Mais il n'en eſt pas de même de ces ſtatues vivantes qui n'ont ni grace ni galanterie ; ſi le hazard les fait quelquefois paroître agréables, un moment après, elles détruiſent elles-mêmes tout ce qui pouvoit plaire. Que la bouche & que les yeux, que le teint & que les traits, que la gorge & que les mains, que la taille & que tout le corps ſoient dans la derniere perfection ; un air gauche & peu galant, un procédé groſſier & peu délicat, une action ſans civilité & ſans agrément, un diſcours ſans ordre & ſans politeſſe, un regard même ſans eſprit, un ſim-

ple ſourire fait à contre-temps ; efface, pour ainſi dire, toute la beauté, & fait que l'on n'a garde de l'aimer, puiſqu'on ne la voit plus aimable. Il n'en eſt pas ainſi d'une perſonne galante : la bonne grace eſt inſéparable de tout ce qu'elle dit & de tout ce qu'elle fait ; il ſe mêle je ne ſçais quel charme ſecret en tous ſes diſcours, je ne ſçais quel charme viſible en toutes ſes actions, ſi puiſſant en l'art de plaire, qu'elle ne déplaît jamais. Elle a je ne ſçais quoi d'aiſé, de libre, d'enjoué & de galant qui eſt le véritable caractere du monde, & que les provinces ne connoiſſent point. Le tour de l'eſprit, l'action du corps, l'air du viſage, le ton de la voix, le mouvement des yeux, celui de la bouche, tout y contribue ; & la vé-

ritable galanterie réſulte de tout cet aſſemblage Mais, à proprement parler, tout cet aſſemblage n'eſt que le corps de cette belle galanterie; dont voici l'ame. Une hardieſſe modeſte, une civilité ſans baſſeſſe, un diſcernement délicat, un goût exquis pour toutes les bonnes choſes, une forte averſion pour celles qui ne le ſont pas, une grande facilité de parler bien, ſans parler trop, une forte inclination à louer ce qui eſt digne de louange, une grande retenue à blâmer même ce qui mérite du blâme, une raillerie adroite dont on ſoit toujours le maître, & qui n'aille jamais trop loin, qui réveille la converſation, ſans l'empoiſonner, & qui la rende plus agréable, ſans la rendre plus dangereuſe; car la médiſance groſ-

fiere eſt indigne d'une honnête perſonne, & choque auſſi-bien la politeſſe que les bonnes mœurs. Que dire encore ? une propreté ſans affectation, une magnificence réglée, une éloquence naturelle, une connoiſſance parfaite de toutes les bienſéances du monde & de tous les uſages de la cour, une adreſſe particuliere à la danſe & à tous les autres nobles exercices : voilà proprement ce qui fait la véritable galanterie & le véritable galant, & ce qui diſtingue la femme de la cour de la provinciale. N'eſt-il donc pas juſte de préférer cette galanterie ſans beauté à la beauté ſans galanterie ?

QUESTION XXIX.

LEQUEL eſt le plus puiſſant, ou de l'amour par choix, ou de l'amour par inclination ?

L'amour par choix. Cette inclination, dont il s'agit ici, ne peut être au plus qu'un leger mouvement de l'ame, qu'une inſenſible pente naturelle qui la pouſſe imperceptiblement plus vers un objet que vers un autre, & qui ne lui donne qu'une ſimple diſpoſition à aimer. Ce n'eſt, à dire les choſes comme elles ſont, que le commencement de l'amour, qu'une idée confuſe de ce qu'il eſt, qu'une étincelle de ce grand feu dont toute la terre eſt embraſée ; & tant que les choſes en

demeurent là, on aime ſi peu, qu'on peut preſque dire que l'on n'aime point, que l'on peut encore ſe croire libre. En effet, tant qu'on n'a point avancé davantage, on peut encore retourner en arriere, on peut encore regagner le port, on peut encore éviter la tempête & l'orage, & conſerver ſa tranquillité. Dès que l'on découvre ce premier trouble dans l'eſprit, la raiſon peut l'appaiſer : dès qu'on apperçoit le premier éclat de ce feu naiſſant, cette même raiſon peut l'éteindre ; & cet éclair peut finir, en commençant. L'imagination eſt émue ; mais le cœur n'eſt pas encore touché : les yeux goûtent bien quelque volupté ; mais l'ame ne reſſent aucune peine : il n'entre en tout cela ni connoiſſance

ni

ni eſtime. Les vertus, qui ſont ſi aimables, ne ſont point encore ce qui fait aimer. La volonté, qui eſt aſſurément la plus noble puiſſance de l'ame, n'a point de part en cette affection : elle demeure immobile, lorſqu'elle ſeule devroit agir; elle ne fait rien, lorſqu'elle devroit tout faire; elle s'endort, quand elle devroit veiller; & cette faculté paralytique, s'il eſt permis de la nommer ainſi, demeure ſans action & ſans mouvement, ne ſçait ce qu'elle fait ni ce que l'on fait en elle; & l'ame, que ſa froideur aſſoupit, ſe laiſſe emporter, comme elle, ſans ſçavoir où elle va, ni où elle veut aller. Mais il n'en eſt pas de même de cette paſſion judicieuſe & éclairée que la raiſon conduit, après qu'elle l'a fait naître, & qu'elle n'aban-

donne jamais. Bien loin d'imiter l'inſtinct aveugle des animaux, qui les pouſſe, ſans qu'ils ſçachent où il les pouſſe; cette ſage paſſion regarde, conſidere, examine; & ſçachant qu'il faut connoître, pour aimer, elle ne fait jamais aimer, qu'après que l'objet de cet amour eſt bien connu. Or de cette connoiſſance parfaite vient la perfection du noble amour qu'elle inſpire. L'excellence de la cauſe ſe communique à l'effet, parce que tout bien eſt communicable; & comme elle ne fait rien en tumulte, elle ne ſe repent jamais de rien. Elle voit; elle conſidere ce qu'elle voit; elle s'y attache, après l'avoir conſidéré; & après un choix ſi judicieux, cette ame prudente, auſſi-bien que paſſionnée, ſe livre, avec raiſon,

à une paſſion ſi raiſonnable, & ne l'abandonne jamais. De plus, comme naturellement l'eſprit des hommes eſt glorieux, & que chacun aime ſon ouvrage, il ne faut pas douter que les choſes de notre choix ne nous touchent plus tendrement que celles qui n'en ſont pas ; que nous n'aimions beaucoup mieux donner volontairement notre cœur, que de nous le ſentir arracher de force ; qu'il n'y ait plus de plaiſir à ſervir une maîtreſſe que nous choiſiſſons, qu'une autre que le hazard nous donnera, ſans la connoître ; & qu'un eſclave ne ſoit plus heureux, quand il a choiſi ſes fers, qu'il ne le ſeroit, s'il ne les avoit pas choiſis. D'autre part, une femme, qui ſçaura que nous ne l'aimons qu'après une ſérieuſe dé-

libération, qu'après une exacte recherche de ce qu'elle eſt, & qu'après une parfaite connoiſſance de ſon mérite, s'aſſurera bien mieux en cette prudente affection, qu'elle ne feroit en cette affection inconſidérée, en cette paſſion aveugle qui n'oblige point, puiſqu'elle n'eſt pas volontaire, & qui ne ſçauroit être durable, puiſque rien de violent ne dure, & qu'elle eſt trop violente pour durer. D'ailleurs, quand une femme eſt perſuadée que les aſtres ont enchaîné ſon captif; qu'il n'eſt né que pour mourir dans ſes fers, & que ſon inclination lui tient lieu de chaîne, elle mépriſe ſouvent & la chaîne & le captif: elle eſt auſſi fiere qu'il eſt ſoumis; il eſt auſſi malheureux qu'elle eſt fiere; & c'eſt par toutes

tes raiſons que je conclus que l'amour de choix eſt plus fort que celui d'inclination.

Réfutation de ce diſcours. Je crois que vous vous êtes trompé au nom que vous avez pris l'un pour l'autre ; qu'en penſant parler de l'amour, vous avez parlé de l'amitié, & qu'en croyant faire le portrait de la premiere, vous avez fait celui de la ſeconde. En effet, il eſt certain que tout ce que vous avez dit, lui convient incomparablement mieux qu'à cette autre paſſion ; car je vous conjure de me dire ſi cette paſſion philoſophique, qui regarde, qui conſidere, qui examine, qui met des argumens en forme, & qui, après en avoir tiré ſes conſéquences, conclut qu'elle doit faire aimer, à le moindre trait ou ſeulement

le moindre air de tout ce qu'on voit en amour. Véritablement l'amitié peut être, comme vous l'avez dit, ſans penſer le dire, judicieuſe, prudente & éclairée; elle peut, dis-je, regarder, conſidérer, examiner & argumenter; elle peut ſuivre la raiſon qui la fait naître, & n'aimer qu'après avoir bien connu l'objet aimé. Car, comme cette paſſion n'eſt pas violente, elle conſerve toute la froideur néceſſaire aux opérations du jugement: comme elle diſcerne toutes les perfections de ce qu'elle regarde, elle en voit auſſi tous les défauts; & lorſqu'elle les a bien conſidérés de ſang froid, ſans émotion, ſans trouble & ſans emportement, elle fait aimer ce qui eſt aimable, ſans faire aimer ce qui ne l'eſt pas. Sa

ſérieuſe délibération, ſon exacte recherche & ſa parfaite connoiſſance ſont des marques infaillibles de ſa froideur; & ces animaux, dont vous avez allégué l'exemple, ne ſont emportés, dans leur paſſion, que parce qu'ils ſont preſque incapables d'amitié, & qu'ils ſont capables d'amour. Ainſi vous voyez que le véritable caractere de cette amitié eſt cette tiédeur philoſophique & cette paſſion délibérante qui veut connoître avant que d'aimer. Mais il n'en eſt pas de même de l'amour; car, comme il tombe du ciel, il tombe dans le cœur avec une rapidité qui l'entraîne, & qui ne lui laiſſe pas le loiſir de délibérer. L'ame ſe trouve priſe, avant qu'elle ait eu le temps de conſidérer ce qui la prend: le premier inſtant de la

vue de l'objet aimé, eſt le premier inſtant de ſa paſſion : à peine les yeux ſçavent-ils qu'il eſt aimable, que le cœur ſent qu'il le doit aimer ou qu'il l'aime ; & par une inviſible chaîne qui l'attache viſiblement, cette conſtellation dominante, cette puiſſance occulte & tyrannique, que nous appellons *inclination*, l'attire avec une force ſans égale, le retient par des liens qu'il ne ſçauroit rompre, & l'embarraſſe dans des filets dont il ne ſçauroit ſe dégager. Ce n'eſt point la blancheur du teint qui donne cette paſſion ; car on peut l'avoir pour les brunes comme pour les blanches : ce n'eſt point le bel incarnat des lévres & des joues, qui la donne, puiſqu'on la reçoit quelquefois pour des beautés pâles ; ce n'eſt

point la couleur des cheveux qui la produit, puiſqu'on en voit aimer de toutes les couleurs; ce ne ſont point les yeux noirs qui la font naître, puiſqu'elle naît ſouvent pour des yeux bleus; ce n'eſt point la taille avantageuſe qui la met en nous, puiſque la petite taille l'y met auſſi; ce n'eſt pas même la grande beauté, puiſqu'on s'en trouve capable pour la grande laideur; ce n'eſt pas le grand eſprit, puiſque l'on voit aimer des femmes ſtupides; ce n'eſt pas la grande jeuneſſe, puiſqu'on en voit aimer d'aſſez vieilles; ce n'eſt pas la haute qualité, puiſqu'on aime des femmes d'une condition fort baſſe; ce n'eſt pas leur grande richeſſe, puiſqu'on en voit aimer de fort pauvres; & par tous ces exemples, il faut conclure

que notre choix fait nos amitiés ; mais que les astres font notre amour ; &, malgré ce qu'on a dit de l'amour par choix, que l'amour par inclination est le plus puissant, &, à proprement parler, le seul amour.

QUESTION XXX.

LEQUEL seroit le plus malheureux, d'un amant sourd, d'un amant muet par accident, ou d'un amant aveugle ?

Ce seroit le premier. Celui qui ne parle point, & qui entend, peut du moins avoir la consolation de s'exprimer par des signes, & d'entendre ce qu'on lui dira de favorable ; celui qui ne voit pas, & qui parle & qui entend, n'ayant jamais vu sa maî-

treſſe, & étant accoutumé à ne la voir point, ne peut pas, ce ſemble, avoir une douleur bien ſenſible d'être privé d'un bien qu'il n'a jamais eu, & qu'il ne connoît point du tout. Mais il n'en eſt pas de même de l'amant ſourd, parce qu'ayant l'avantage de ſçavoir quel eſt l'objet de ſa paſſion, & celui de lui pouvoir dire quelle eſt cette paſſion qu'elle a fait naître dans ſon ame, ce lui eſt un ſupplice étrange de ne pouvoir jamais entendre de cette belle bouche qu'il adore, qu'on ne hait pas l'adorateur, & que ſes ſacrifices ſont favorablement reçus. D'ailleurs, quelles inquiétudes n'a-t-il pas, lorſqu'un de ſes rivaux eſt auprès de celle qu'il aime, & qu'il voit, par le mouvement de leurs lévres & par celui

de leurs yeux, qu'ils parlent enſemble, ſans ſçavoir de quoi ils parlent, quelque attention qu'il apporte à les écouter. Il ne ſçait ſi ce que ſon rival dit, eſt bien reçu; il ignore ſi la réponſe de ſa maîtreſſe eſt douce ou fiere; ſi elle accepte ou ſi elle refuſe. Il doute même s'ils ne ſe moquent pas enſemble de lui; &, dans cette cruelle incertitude, il ſouffre infailliblement plus que les deux autres; & je ſuis perſuadé qu'il eſt plus infortuné que le muet & que l'aveugle.

Second parti. J'avoue que l'amant aveugle ne ſçauroit beaucoup regretter ce qui n'eſt pas de ſa connoiſſance, & ce qui n'a pas fait ſon amour; mais je ſoutiens que l'amant ſourd, qui voit & qui parle, a mille conſolations

que n'a point le muet. L'aveugle ſe plaint; le ſourd peut ſe plaindre; mais le muet ne le peut point. Ce moyen, ſi propre à toucher l'ame la plus dure, lui eſt abſolument ôté; il a beau imaginer mille choſes pleines d'eſprit, mille choſes divertiſſantes, il n'en peut pas dire une ſeule; & tout cet eſprit ne lui ſert de rien. Comme ce ſilence éternel eſt ſombre & mélancolique, il eſt encore ennuyeux & déplaiſant; & ſi celui dont je parle, eſt aſſidu auprès de ſa maîtreſſe, plus il y eſt, plus elle l'ennuie; plus il l'aime, plus elle le hait; & ainſi, je crois l'amant muet plus miſérable que l'aveugle & que le ſourd.

Troiſieme parti. L'amant ſourd peut voir, & le muet par accident peut entendre: le premier, auſſi-

bien que l'aveugle, peut parler; & le ſecond peut écrire. Mais ce dernier a deux malheurs qui me ſemblent incomparables : l'un de ne pouvoir jamais ſçavoir, que ſur le rapport d'autrui, ſi l'idée qu'il s'eſt faite en ſon imagination de la perſonne dont il eſt amant, a quelque rapport avec elle, & s'il aime ce qu'il croit aimer; car peut-être ſe la figure-t-il grande, & elle eſt petite; peut-être ſe l'imagine-t-il blanche, & elle eſt noire; peut-être ſe la fait-il belle, & elle eſt laide; & tombant d'abyſme en abyſme, en parlant de grandeur & de petiteſſe, de blancheur & de noirceur, de laideur & de beauté, il ne ſçait ce que c'eſt qu'il entend appeller, & qu'il appelle *beauté*, *laideur*, *noirceur* & *blancheur*, *petiteſſe* & *grandeur*. Il parle

comme un perroquet ; il parle, ſelon le proverbe, comme un aveugle des couleurs ; & il aime ſans ſçavoir pourquoi ni quoi ; ce qui n'eſt pas un petit ſupplice. L'autre malheur eſt d'ignorer toujours ſi ſa maîtreſſe & ſon rival ne ſe moquent point enſemble de lui, & même devant lui ; s'ils ne ſe donnent point une aſſignation par des ſignes qu'il ne peut voir, & s'il n'eſt point la dupe de l'un & de l'autre en cette rencontre. En un mot, qui dit aveugle, dit jaloux ; & par conſéquent, l'amant aveugle eſt plus malheureux que le ſourd & le muet.

QUESTION XXXI.

SI les plaiſirs innocens de l'amour ſont plus grands, ou en la mémoire du paſſé, ou en l'eſpérance de l'avenir, ou en la félicité préſente ?

Raiſons pour le bonheur préſent. Cette premiere eſpece de bonheur, qui n'eſt plus, paroît un peu chimérique ; elle ne fait voir les choſes qu'à travers des ombres, & confuſément, comme les peintres font voir les éloignemens dans leurs payſages. Ce ne ſont que des images confuſes que le temps a déja à demi effacées dans la mémoire, & qui ne peuvent faire auſſi ſur un eſprit qu'une fort legere impreſſion. Non ; le co-

loris de ces peintures n'a plus ſa premiere vivacité; & s'il eſt vrai qu'elles donnent quelque ſatisfaction, il eſt du moins certain qu'elle eſt fort éloignée de celle qu'elles ont autrefois donnée. Mais cela n'a garde d'être encore ainſi : au contraire, le ſouvenir d'un bien que l'on n'a plus, eſt un mal; & quand on ſe ſouvient de ſa perte, c'eſt le perdre encore une fois; & en cet état, on ſe peut plutôt dire malheureux qu'heureux, & plutôt à plaindre qu'à envier. Il en faut dire autant de la ſeconde eſpece de félicité qui eſt celle de l'eſpérance; cette trompeuſe ne nous fait apparoître que des phantômes, ne nous préſente que des choſes qui ne ſont point, & qui ne ſeront peut-être jamais; & quoique l'on ſe flate

fort aiſément, il eſt abſolument impoſſible que ce qui a tant d'incertitude, puiſſe donner un fort grand plaiſir. L'eſpérance & la crainte ſont deux compagnes inſéparables : ſi l'une donne de la joie, l'autre donne de la douleur ; & par-là cette premiere n'eſt jamais parfaite, ni celui qui l'a, tout-à-fait content. Mais il n'en eſt pas de même de la troiſieme eſpece de félicité qui eſt la félicité préſente ; elle n'a ni les chimeres de la premiere, ni les phantômes de la ſeconde ; ni les plaiſirs confus de l'une, ni les plaiſirs douteux de l'autre : au contraire, elle n'a rien que de ſolide, que de véritable & que de réel ; c'eſt ce qui doit faire conclure que les plaiſirs de l'amour ſont plus grands en la félicité préſente, que dans l'eſpérance de l'a-

venir ou dans la mémoire du passé.

Raisons pour l'espérance. Je conviens que l'idée des choses passées est un plaisir fort creux & fort imaginaire. En effet, c'est se nourrir de fumée & de quelque chose de moins réel, que de se contenter de ce qui n'est plus & de ce qui ne peut plus jamais être ; car le passé ne se révoque point, & c'est pour l'éternité qu'il est passé sans retour, & sans que toute l'étendue des temps le revoie en l'être des choses. J'avoue encore que la mémoire d'un bien perdu est plus propre à causer de la douleur qu'à faire naître de la joie, & que plus elle nous le figure grand, plus la privation nous en est sensible ; mais je ne crois point du tout que le dernier degré de plaisir soit en la félicité

préſente, non plus qu'en la félicité paſſée. Car, outre qu'elle a quelque choſe de trop groſſier & de trop matériel, pour mériter ce premier rang, l'expérience nous apprend encore que la poſſeſſion des plaiſirs les détruit, & en ôte la pointe & le ſel, toute la délicateſſe & tout le goût, & fait que, bien loin d'être des plaiſirs ſouverains, ils ne ſont pas ſeulement de ſimples plaiſirs, tant ils touchent peu le cœur, & tant notre ame les trouve inſipides. D'ailleurs, la poſſeſſion d'un bien eſt toujours accompagnée de la crainte de le perdre; & tant qu'on a beaucoup de crainte, on n'a pas beaucoup de plaiſir. Mais il n'en eſt pas ainſi de celui que l'expérience donne : il n'a ni le chimérique de l'un, ni la groſſiéreté de l'autre;

il n'eſt accompagné ni de la douleur d'avoir perdu, ni de l'appréhenſion de perdre ; il eſt toujours tranquille ; il eſt toujours gai ; & par conſéquent, les plaiſirs de l'amour ſont plus grands en l'eſpérance de l'avenir qu'en la mémoire du paſſé, ni qu'en la félicité préſente.

Raiſons pour la félicité paſſée. Bien que la troiſieme opinion ait déja été traitée, deux fois, de *chimérique*, je ne crains pas d'avouer que je la trouve plus raiſonnable que les deux autres. En effet, ſi la derniere eſt trop terreſtre, trop groſſiere & trop attachée aux ſens, pour donner un fort grand plaiſir, la ſeconde, qui oſe ſe repaître d'idées, de ſonges & d'imaginations, eſt elle-même une bizarre qui rêve toute

éveillée, qui se nourrit de phantaisies, & qui cherche sa félicité en des choses qui ne sont point, qui ne seront jamais, & qui ne peuvent apparemment jamais être. Mais il n'en est pas de même de l'agréable souvenir des plaisirs passés; car tout ce qu'ils remettent en la mémoire, est solide, effectif, & a véritablement été. Cette félicité n'est troublée ni par la crainte de n'obtenir pas un bien, ni par celle de le perdre, après l'avoir obtenu. On n'a plus, en cet heureux état, ni rivaux ni jalousie; &, s'il est vrai, comme on l'a dit, que le souvenir des maux passés donne un grand plaisir, combien en doit donner celui des félicités passées, puisqu'elles sont aussi agréables que les autres sont fâcheux. Il suit de-là que

les plaiſirs de l'amour ſont plus grands en la mémoire du paſſé qu'en l'eſpérance de l'avenir, ni qu'en la félicité préſente.

QUESTION XXXII.

LEQUEL marque le plus d'amour, ou de s'en taire, ou d'en parler, ou des ſoupirs, ou des larmes?

Pour le ſilence. Plus l'amant eſt reſpectueux, plus il aime; & cette modeſte crainte eſt la compagne inſéparable de l'amour. D'ailleurs, ſouffrir, & ſe taire, n'eſt pas une choſe facile; & plus il y a de difficulté, plus la paſſion, qui le fait faire, doit être grande. En effet, quand on préfere la crainte de fâcher la perſonne aimée à un ſoulagement ſi doux, il en faut

néceſſairement conclure une conſidération bien particuliere : je crois que moins on parle, plus on aime, & que ce n'eſt qu'en ſe taiſant que le véritable amant doit parler : les paroles ne ſont que du vent ; l'abondance n'en coûte rien ; on en peut être prodigue, ſans s'appauvrir : le fourbe s'en ſert comme le ſincere, ou plutôt le premier s'en ſert toujours, & le ſecond point du tout ; & rarement un grand parleur ſçait aimer comme il faut : ſon tempérament s'y oppoſe ; il eſt trop agiſſant pour être ſolide ; & celui qui ſe tait, eſt beaucoup plus propre à faire durer ſon attachement. Je ſuis perſuadé de même, que les larmes & les ſoupirs marquent bien mieux la foibleſſe de celui qui les verſe & qui les pouſſe, que

que la force de ſon amour; & c'eſt avec raiſon que je conclus que le ſilence marque plus la paſſion que les trois autres, & qu'il doit leur être préféré.

Pour les paroles. La douleur éloquente eſt ſeule la véritable douleur; plus on parle de ſon mal, plus il eſt grand : il eſt preſque impoſſible de taire ſa peine, quand elle eſt extraordinaire; & la véritable marque de la foibleſſe de l'amour eſt de n'en rien dire. En effet, il eſt ſi aiſé de ſe taire d'un petit mal, & ſi difficile de ne ſe plaindre pas d'un grand, qu'il n'y a nulle comparaiſon entre ces deux choſes : un amour ſi ſage, une douleur ſi concertée n'eſt pas un véritable amour, n'eſt pas une véritable douleur : l'em-

portement eſt le vrai caractere de l'un & de l'autre. Car, comme on l'a fort bien dit, les larmes & les ſoupirs, non plus que le ſilence, ne ſont pas toujours des preuves certaines de ce tendre ſentiment du cœur; & c'eſt ce qui porte à croire que la paſſion, qui parle, eſt plus forte que celle qui ſe tait, que celle qui pleure, & que celle qui ſoupire.

Pour les ſoupirs. Ce n'eſt ni le ſilence reſpectueux, ni l'éloquence emportée, ni les larmes peu ſéantes à un homme, qui expriment le mieux ſa paſſion : ce ſont les ſoupirs qui la font le mieux connoître. Ils ont je ne ſçais quoi de tendre, de ſombre & de mélancolique, je ne ſçais quoi de paſſionné, de languiſſant & de dou-

loureux qui peint mieux l'amour, & qui en fait mieux concevoir la grandeur.

Pour les larmes. Un amant trompeur parle, quand il veut; ſe tait, quand il lui plaît, & ſoupire, quand bon lui ſemble : ces trois choſes dépendent abſolument de ſa volonté; il les fait à point nommé, quand il le juge à propos, ſans que l'eſprit le plus pénétrant puiſſe démêler la vérité du menſonge; & ce ſont-là des marques fort incertaines de la certitude de ſon amour. Mais il n'en eſt pas ainſi des larmes, du moins dans l'eſprit des hommes qui ne pleurent pas volontairement. Elles ſont un effet de l'excès de la paſſion qui les cauſe; elles ſont, pour ainſi dire, une expreſſion d'un cœur trop preſſé; &

plus le tempérament y réſiſte; plus elles ſont voir la force du feu qui les fait couler. Auſſi, comme l'eau creuſe les rochers, il n'eſt point d'ame ſi dure que les pleurs d'un amant n'attendriſſent; il n'eſt point d'eſprit ſi gai, que leur triſteſſe ne rende triſte; il n'eſt point d'humeur ſi cruelle à laquelle ils n'inſpirent de la pitié; & c'eſt ce qui fait conclure que les larmes marquent plus d'amour que les paroles, que le ſilence & que les ſoupirs.

QUESTION XXXIII.

LEQUEL donne plus de satisfaction à un amant, de louer sa maîtresse, ou d'en être loué ?

Il semble que le dernier l'emporte de beaucoup sur l'autre. Ce n'est pas qu'un homme, qui aime bien, ne reçoive, sans doute, une fort grande joie, en louant celle qu'il aime ; qu'il ne goûte un plaisir fort sensible, en parlant d'elle, & qu'il ne soit ravi d'augmenter sa gloire, en persuadant ceux qui l'écoutent de sa beauté, de son mérite & de son esprit. En effet, il est peu de choses aussi agréables que de s'entretenir de ce qu'on aime, & de le faire estimer aux autres comme il est estimé de nous. Il faut avouer

que tout cœur, qui ſçait aimer, ſent une joie, en ces rencontres, que peu d'autres joies peuvent égaler. Mais cependant il eſt ſi doux d'être loué de la perſonne qu'on adore; & ſes louanges ſont une harmonie ſi charmante pour un amant, que la lyre d'Orphée le ſeroit moins; & il n'eſt point de plaiſir qui en approche. Ce ſentiment eſt même fondé ſur la raiſon; car, comme il eſt indubitable que nous eſtimons ce qu'on nous entend louer, ſuppoſé que nous ſoyons ſinceres, les louanges qu'une maîtreſſe nous donne, étant une marque certaine de ſon eſtime, comblent l'ame d'un amant de ſatisfaction & de joie, & font croire qu'il y a encore plus de plaiſir à être loué d'elle qu'à la louer.

Sentiment opposé. Il y auroit, sans doute, plus de vanité que d'amour à une joie si intéressée. En effet, celui qui aime, s'il est modeste, aura plus de confusion que de plaisir, tant que dureront ses louanges; il aura peine à les endurer; il s'y opposera de toute sa force, & ne les recevra qu'en les refusant; de sorte que, s'il est vrai qu'il ait de la joie, ce n'est pas une joie tranquille, ce n'est pas une joie toute pure, ce n'est pas même une joie qu'il doive avoir; car les grands sentimens, qu'il a de ce qu'il aime, doivent l'empêcher de croire qu'il mérite ce qu'on lui dit; & s'il ne le croit pas, sa joie ne sçauroit être tout au plus que médiocre, & par conséquent, fort éloignée de ce dernier degré de plaisir dont nous

parlons. Ajoûtez encore à cela que, comme il ne ſçauroit, avec bienſéance, endurer que ſon panégyrique ſoit long, il ne ſçauroit avoir qu'une joie fort courte; & comme ce qui dure peu, n'eſt preſque rien, c'eſt ſans raiſon qu'on veut lui donner quelque prix. Mais il n'en eſt pas de même des louanges que l'on donne à ſa maîtreſſe; car, comme, en cette occaſion, l'orateur, qui veut perſuader les autres, eſt le premier perſuadé, il ſe laiſſe emporter à l'agréable tranſport de ſa paſſion; il ſuit les mouvement de ſon cœur dans les mouvemens de ſon éloquence. Convaincu du mérite de celle qu'il loue, & fortement touché de ce mérite, il goûte une volupté ſans égale, & qu'on ne comprend pas, ſans

l'avoir éprouvée, tant elle eſt grande & ſenſible, & tant l'ame paſſionnée y trouve de ſatisfaction. D'ailleurs, en cette rencontre, un ſentiment de gloire ſe mêle à un ſentiment d'amour; & comme un beau choix eſt une marque du jugement de celui qui l'a fait, chacun tâche de prouver la bonté du ſien, en prouvant la perfection de qu'il aime: chacun fait ſes derniers efforts pour y parvenir; & quand on en vient à bout, & que l'on a trouvé l'art de ſe faire croire, rien n'approche de la douceur dont un eſprit eſt rempli, bien loin de pouvoir trouver quelque choſe qui l'égale. De plus, comme, en parlant à l'avantage de la perſonne que l'on aime, on ſe remet en la mémoire ce qui a fait naître ſon

amour, c'eſt-à-dire la fraîcheur & la vivacité de ſon teint, l'éclat & le charme de ſes yeux, l'incarnat de ſa bouche & de ſes joues, la beauté de ſa gorge & de ſa taille, le ton enchanteur de ſa voix, l'agrément de ſon eſprit & la grandeur de ſon ame; tout cela revenant en la mémoire de celui qui aime, & lui remettant devant les yeux tout ce qui le fait aimer, & tout ce qu'il trouve aimable, il ne faut pas douter que ſa ſatisfaction ne ſoit très-grande, & qu'il n'y ait beaucoup plus de plaiſir à louer ſa maîtreſſe qu'à être loué d'elle.

QUESTION XXXIV.

AUQUEL paroît le plus le pouvoir de l'amour, ou à faire qu'une bergere aime un roi, ou qu'un roi aime une bergere ?

Le premier paroît plus difficile que le ſecond ; car il eſt plus malaiſé de monter que de deſcendre ; & ce qui donne le plus de peine, donne le plus de gloire, en le ſurmontant. En effet, le moyen que, dans une ſi grande diſproportion de qualités, une fille, dont le ſexe eſt naturellement timide, & que ſa petite condition rend encore plus craintive, oſe élever ſes yeux ſi haut, & concevoir des deſirs ſans eſpoir & ſans apparence ? L'éclat du trône l'éblouit ; la ma-

jeſté l'épouvante ; les gardes du prince la font trembler ; la ſplendeur & la magnificence du roi, la ſimplicité & la pauvreté de la bergere lui ôtent toute eſpérance ; & venant à comparer le ſceptre de l'un à la houlette de l'autre, la guirlande de la derniere à la couronne du premier, & le troupeau de la petite paſtourelle aux peuples d'un grand monarque, ſon amour meurt, en naiſſant, & manque de courage & de force. D'ailleurs, ſi cette innocente fille a de la vertu, le ſoin, qu'elle aura de ſon honneur, redoublera encore ſon épouvante ; tout lui ſera ſuſpect ; tout lui fera peur ; & ne pouvant eſpérer d'un roi une paſſion légitime, elle en craindra une criminelle : ſa pudeur la rendra de glace, & la fera

tranſir d'appréhenſion, malgré le feu de ſon amour. Mais il n'en eſt pas du roi comme de la bergere ; car il eſt plus aiſé d'abaiſſer les yeux que de les élever, de regarder vers la terre que vers le ciel, de deſcendre que de monter, de ſoutenir l'éclat d'un beau teint que celui d'un trône, la vivacité des fleurs d'une guirlande que le feu des pierreries d'une couronne, l'humilité d'une houlette que la ſuperbe richeſſe d'un ſceptre, le chien de l'une que les gardes de l'autre, & le troupeau de la bergere que les gardes du roi. De plus, comme le prince anoblit tout ce qu'il aime, quand il aime aſſez pour communiquer ſa grandeur à l'objet aimé, il a moins de honte que cette fille n'a de crainte ; & celui qui peut tout ce

qu'il veut, veut aiſément tout ce qu'il peut, quand il s'agit de ſe ſatisfaire. Enfin, comme un roi, par la connoiſſance qu'il a de ſon rang élevé & de la baſſeſſe de la perſonne qu'il aime, ne prévoit aucun obſtacle à ſon deſſein, il s'y engage fort aiſément; & la certitude de réuſſir l'embarque facilement dans cette entrepriſe. C'eſt ce qui fait conclure que le pouvoir de l'amour paroît plus à faire qu'une bergere aime un roi, qu'à faire qu'un roi aime une bergere.

Sentiment contraire. Il eſt ſi naturel de tâcher de s'élever au-deſſus de ſa condition, que c'eſt une choſe que tout le monde fait ſans peine : la ſeule idée de l'avoir oſé, tient lieu de l'effet, quand la fortune s'y oppoſe; &

la gloire où l'on a eu la hardieſſe d'aſpirer, remplit l'imagination de ſon éclat, & n'y laiſſe point de place pour des penſées triſtes & ſombres. Oui, la magnificence du trône eſt un aimant qui ſouleve & qui attire le cœur le plus bas & le plus terreſtre juſqu'à ſoi, & le ſceptre & la couronne ſont tant au-deſſus de la houlette & de la guirlande, qu'il n'y a point de bergere qui, pour eſſayer de devenir reine, n'oſe tout & ne tente tout. D'ailleurs, la beauté, qui n'eſt jamais ſans un noble orgueil, n'eſt pas ſi timide qu'on le dit : la connoiſſance, qu'elle a de ce qu'elle vaut & de ce qu'elle peut, lui donne bonne opinion de ſes forces ; & ſon mérite la fait hardie. Elle ſçait & ſe redit toutes les belles aventures de ces heureuſes captives qui ont fait

porter leurs fers à des rois dont elles étoient les eſclaves ; & elle ſe perſuade aiſément que ce qui a été poſſible pour les autres, ne ſera pas impoſſible pour elle. Comme on croit facilement ce qui plaît, on croit difficilement ce qui peut déplaire ; & voyant beaucoup d'honneur à gagner, l'on ne conſidere plus ce qu'on peut perdre. Mais il n'en eſt pas ainſi d'un roi ; car étant né ſur le trône, & parmi la pourpre, ſa grandeur, qu'il a connue, dès qu'il s'eſt connu, la pompe & l'éclat dont il eſt ioujours environné, le profond reſpect qu'il voit pour lui en tous ſes ſujets, & cette longue ſuite de monarques dont il ſçait qu'il eſt deſcendu, lui donnent un noble & légitime orgueil qui le fait deſcendre avec

plus de peine que les autres n'en ont à monter. De plus, comme la baſſeſſe de la naiſſance eſt ſuivie ordinairement de la mauvaiſe éducation, & que cette ſorte de perſonnes n'a nulle pratique du monde, nulle connoiſſance de la cour, nulle politeſſe & nulle civilité, il eſt bien difficile, quand même cette bergere ſeroit née avec de l'eſprit, que l'ayant infailliblement mal tourné, elle puiſſe plaire à un roi qui a toujours vu autour de lui tout ce que ſon royaume a de plus civil, de plus poli & de plus galant, & qui eſt lui-même galant, poli & civil. En effet, quelque grande que ſoit une beauté née & nourrie parmi le peuple, elle n'a jamais bon air, elle n'a jamais bonne

grace ; elle a toujours quelque choſe de contraint, quelque choſe de niais dans le procédé, quelque choſe de déconcerté & de honteux, & quelque accent corrompu, qui la rendent moins aimable & moins propre à ſe faire aimer. Mais tout cela n'eſt pas encore le plus grand obſtacle de l'amour, dans ces conditions inégales ; & voici quel eſt cet obſtacle dans l'eſprit d'un ſouverain, lorſqu'il aime la gloire & qu'il eſt ſenſible à l'honneur. Il ſçait que l'élévation du trône le met en vue à toute la terre ; qu'il n'eſt point d'actions cachées en la perſonne des rois ; que tout le monde ſçait ce qu'ils ſont, & que leurs fautes ſont connues de tout l'univers. Ainſi, ce qu'ils

ſçavent les retient ; la honte s'oppoſe à l'amour ; leur grandeur empêche leur foibleſſe ; leur généroſité combat leur paſſion ; & le pouvoir de l'amour paroît plus dans la paſſion d'un roi pour une bergere, que dans celle d'une bergere pour un roi.

QUESTION XXXV.

LEQUEL éteint le plutôt le feu de l'amour, ou de l'abſence ou du mépris ?

L'abſence. Quelque fiere & mépriſante que paroiſſe la perſonne aimée, comme on ſe flate aiſément, & que l'on a toujours aſſez bonne opinion de ſoi, l'on s'imagine que ce qui paroît mépris ne l'eſt pas ; que ce n'eſt qu'une feinte

adroite pour éprouver la patience de l'amant, & qu'il n'y a rien de véritable dans cette apparence de mépris. Mais quand même il ſeroit trop viſible pour laiſſer lieu d'en douter, plus il ſeroit grand, moins il ſeroit ceſſer d'aimer; plus il auroit de violence, moins il ſeroit d'impreſſion ſur le cœur outragé, puiſque ſçachant que rien de violent ne dure, il eſpéreroit qu'il ne dureroit pas; & comme on a de l'amour, tant qu'on a de l'eſpoir, ce mauvais traitement afflige bien celui qui aime; mais il ne le fait pas ceſſer d'aimer. Il n'en eſt pas de même de l'abſence; car comme cette paſſion vient d'avoir vu, ſa fin vient infailliblement de ne voir plus; & celle de la cauſe eſt toujours ſuivie de celle de ſon effet. Inſenſiblement

les yeux s'accoutument à ne point voir un objet, quelque cher qu'il nous puiſſe être ; inſenſiblement on vient à y penſer moins, lorſqu'il eſt abſent, & quelques jours après, à n'y penſer plus du tout. Le temps efface peu-à-peu cette agréable image de la mémoire, lorſqu'on n'en voit plus l'original ; & de tous ceux qui partent amans, il en revient peu qui le ſoient encore, ſi leur abſence a quelque longueur. D'autre part, comme la beauté qu'on aime n'eſt pas ſeule aimable, l'amant abſent en voit d'autres qu'on peut aimer ; & comme ce qu'on ne voit qu'en idée n'a pas tant de force que ce qu'on voit en effet, le plaiſir préſent l'emporte ſur le paſſé, & la beauté réelle ſur le ſouvenir d'une autre beauté. Que

dire encore ? La nouveauté a de grands charmes ; il n'y a guères de cœurs qui lui puiſſent réſiſter ; & ce qui eſt beau & nouveau eſt doublement beau, & par conſéquent doublement aimable. Il eſt donc clair que l'abſence éteint plutôt l'amour que le mépris.

Opinion contraire. L'amant abſent, qui étoit bien avec ſa maîtreſſe quand il l'a quittée, a cent choſes dans la mémoire qui lui aident merveilleuſement à conſerver ſa paſſion & à faire durer ſa fidélité. Il n'a qu'à ſe remettre dans l'eſprit le mérite & la beauté de ſa maîtreſſe ; il n'a qu'à rappeller en ſon ſouvenir ſon viſage, ſes traits, ſon air, ſa taille, ſa grace & toutes ſes belles qualités qui l'ont fait ce qu'il eſt, c'eſt-à-dire amant ; il n'a qu'à retra-

cer en ſon idée tous les regards favorables qu'elle lui a tant de fois lancés, toutes les paroles obligeantes dont elle a flaté ſon eſpoir, toutes les promeſſes qu'elle lui a faites, & toutes les faveurs dont elle l'a comblé; n'étant preſque pas poſſible de ſe ſouvenir de tout cela, & d'oublier celle à qui l'on en eſt redevable, & moins encore de l'oublier pour une autre. De plus, ſi cet amant éloigné a le portrait de la perſonne qu'il adore, ce lui eſt encore un puiſſant préſervatif contre cet oubli: en ſe remettant à tous momens devant les yeux l'objet aimé, il empêche qu'il ne s'efface de ſon cœur; & un de ces portraits conſerve l'autre. Il a de plus un autre remede incomparablement plus puiſſant que

celui-ci, c'eſt d'écrire ſouvent à la perſonne aimée, & d'en recevoir ſouvent des lettres; car le moyen de voir ces purs ſentimens de ſon ame, exprimés par elle, & tracés par ſa belle main ſur le papier, & de n'en conſerver pas l'idée & l'amour, non-ſeulement autant que durera cette abſence, mais autant que durera la vie de celui qui reçoit de ſi précieuſes marques de ſon amitié? Or rien de tout ceci ne ſoutient la conſtance de ce miſérable amant qu'on mépriſe, & ne lui aide à pouvoir ſouffrir ce mépris. Si on le regarde, c'eſt fiérement; ſi on l'écoute, c'eſt avec dédain; ſi on lui répond, c'eſt cruellement; s'il ſe plaint, on le maltraite; s'il ſouffre ſans ſe plaindre, on l'accable de nouveaux mépris; s'il veut

veut obliger, on refuſe ſes ſervices; s'il n'oblige point, on lui fait mille reproches; s'il loue, on le blâme; s'il ne loue pas, on l'appelle incivil; s'il eſt aſſidu, on le nomme importun; s'il ne l'eſt pas, on l'appelle négligent; s'il eſt propre, il eſt coquet; s'il eſt négligé, il eſt peu galant; s'il pleure, il devroit chanter; s'il chante, il devroit pleurer; tout enfin déplaît en lui; tout contribue à le rendre miſérable; tout lui attire des injures & des cruautés; tout enfin nous fait voir que le mépris éteint plutôt l'amour que l'abſence.

AMOUR DE LA PATRIE.

IL y a un inſtinct naturel qui nous attache aux lieux où nous naiſſons, auſſi-bien qu'aux perſonnes qui les habitent; & notre ciel, notre ſoleil, notre terre, ſont encore plus effectivement notre patrie que nos parens, nos amis & nos concitoyens. En effet, nos parens meurent; nos amis ceſſent bien ſouvent de l'être; nos concitoyens ſont quelquefois méchans, & quelquefois nos perſécuteurs; mais pour ces autres choſes, elles ne changent point pour nous, & nous ne devons point changer pour elles.

Rien n'eſt ſi propre à faire oublier ſa patrie, que de devenir amoureux dans un pays étranger.

DE L'AMITIÉ.

L'AMITIÉ & l'amour ſont des choſes bien différentes. L'amitié peut être muette, & le doit être preſque toujours. L'amour au contraire doit être éloquent ; l'exagération lui eſt naturelle ; & l'on ne peut jamais trop dire qu'on aime. C'eſt un crime en amour de parler d'autre choſe que de ſa paſſion, dès qu'on eſt ſeul avec la perſonne aimée.

La différence qu'il y a entre un amant & un ami, conſiſte en ce qu'un amant ceſſe d'aimer, & qu'un ami aime toujours.

L'amitié la plus forte vient de la reſſemblance.

Il n'y a que ceux qui ſont capables d'une grande amitié qui puiſſent bien remarquer les défauts des affections vulgaires.

On perd plus de la moitié d'un ami quand il devient amoureux.

La derniere félicité de l'amitié conſiſte principalement à ſe dire l'un à l'autre, ſans contrainte, tout ce qu'on a dans le cœur.

Il vaut mieux acquérir des amis en ſon pays qu'en celui des autres.

Rien n'eſt plus obligeant que de témoigner d'avoir quelque curioſité pour ce qui regarde la fortune de ſes amis.

Cette liaiſon d'ame & d'eſprit, qui ſe trouve dans l'amitié a ſans doute beaucoup de douceur; mais après tout, il y a trop d'égalité entre deux amis, pour pouvoir

tirer de cette amitié toute la ſatisfaction que l'on trouve en une affection d'autre nature ; car enfin, on n'y trouve point d'obéiſſance aveugle ; on eſt privé de mille petits ſoins qui plaiſent infiniment : les plaiſirs en ſont trop tranquilles ; & ſi l'amitié a du feu auſſi-bien que l'amour, on peut dire qu'elle a de la lumiere ſans chaleur, au lieu que l'autre brûle & éclaire tout enſemble.

Il faut bien ſouvent, pour ſervir ſes amis, ne croire pas toujours ce qu'ils diſent, & ne faire pas toujours ce qu'ils veulent.

L'amitié peut cauſer de la mélancolie, auſſi-bien que l'amour.

L'amitié n'eſt pas comme l'amour, qui peut être fort ſouvent entre perſonnes inégales ; il faut pour que l'amitié ſoit parfaite,

qu'elle se fasse entre deux personnes dont l'âge, l'humeur & la condition ayent assez d'égalité.

Entre deux amis qu'on aime également, on est obligé d'avoir plus de soin de celui qui est malheureux que de celui qui ne l'est pas.

Il n'y a point de véritable satisfaction au monde sans l'amitié; tous les autres plaisirs sont des plaisirs imparfaits, qui ne touchent tout au plus que l'esprit & les sens; mais celui d'aimer & d'être aimé; remplit & charme le cœur d'une douceur infinie. L'amitié adoucit toutes les douleurs, redouble tous les plaisirs, & fait que, dans les plus grandes infortunes, on trouve de la consolation & du secours.

Quelle eſt la différence d'une amitié ordinaire à une tendre amitié ?

Cette différence eſt ſi conſidérable, qu'on peut dire qu'il y en a preſque moins entre l'indifférence & l'amitié ordinaire, qu'entre ces deux ſortes d'amitiés. Celle qui n'a point de tendreſſe, eſt une eſpece d'amitié tranquille, qui ne donne ni de grandes douceurs, ni de grandes inquiétudes à ceux qui en ſont capables. Ils ont preſque l'amitié dans le cœur ſans la ſentir ; ils cherchent leurs amis ſans empreſſement ; ils en ſont éloignés ſans chagrin ; ils ne penſent guères à eux s'ils ne les voient ; ils leur rendent des ſervices ſans grande joie ; ils en reçoivent auſſi ſans grande reconnoiſſance ; ils négligent tous les petits ſoins ; les

médiocres maux de ceux qu'ils aiment, ne les touchent guères; la généroſité & la vanité ont autant de part à tout ce qu'ils font, que l'amitié : ils ont même une certaine léthargie de cœur, qui fait qu'ils ne ſentent pas la joie qu'il y a d'être aimé de ce qu'on aime; ils ne mettent preſque point de différence entre la converſation des autres perſonnes & celle de leurs amis; ils aiment enfin, avec tant de tiédeur, qu'à la moindre petite conteſtation, ils ſont tout prêts à rompre, & à rompre ſans peine. Auſſi pour l'ordinaire leur affection eſt-elle fort intéreſſée; & qui en chercheroit la cauſe, ne la trouveroit qu'en eux-mêmes. En effet, on voit tous les jours que ces amis ſans tendreſſe abandonnent ceux à qui ils ont

promis amitié, dès que la fortune les quitte ; il y en a même qui ne peuvent ſouffrir les longues maladies de ceux qu'ils aiment, & qui ceſſent de les voir avec aſſiduité dès qu'ils ne ſont plus en état de les divertir.

La tendreſſe, au contraire, eſt ce qui fait la douceur de l'amitié & qui la rend conſtante & violente tout enſemble. Elle a encore cela de particulier, qu'elle lui donne même je ne ſçais quel caractere de galanterie qui la rend plus divertiſſante ; elle inſpire la civilité & l'exactitude à ceux qui en ſont capables ; & il y a une ſi grande différence entre un tendre ami & un ami ordinaire, qu'il n'y en a guères davantage entre un ami tendre & un amant. Mais pour bien définir la tendreſſe, on

eſpece d'amour ; car, tout violent qu'il eſt, il eſt pourtant toujours un peu plus réglé que l'amour ordinaire ; il eſt plus durable, plus tendre, plus reſpectueux & même plus ardent, quoiqu'il ne ſoit pas ſujet à tant de caprices tumultueux que l'amour qui naît ſans amitié. On peut dire, en un mot, que l'amour & l'amitié ſe mêlent comme deux fleuves dont le plus célébre fait perdre le nom à l'autre.

La derniere marque d'amitié, eſt de donner un avis fidele ; mais il faut que ceux qui donnent des avis, les donnent avec douceur & avec adreſſe ; car peu de perſonnes aiment ceux qui les font appercevoir de leurs défauts.

Il eſt plus difficile qu'on ne croit, de faire la guerre à ſes amis,

ſans leur déplaire. Pour l'ordinaire, on va un peu plus loin qu'il ne faudroit. Il ne ſuffit pas de dire préciſément ce que la vraie raiſon permet de dire ; il faut encore bien connoître ceux à qui l'on parle librement, avant que de leur parler ainſi.

Rien de plus agréable & de plus dangéreux qu'un amant qui contrefait l'ami.

Quand nos vrais amis nous diſent qu'ils ont des ennemis à combattre, la premiere choſe qu'il faut leur dire, c'eſt : Où ſont-ils ? & non pas : Qui ſont-ils ?

C'eſt un des plus indiſpenſables devoirs de l'amitié, entre des gens d'honneur, que de ne douter pas de ce qu'un ami vous dit affirmativement.

DE LA JALOUSIE.

LA jalouſie eſt une paſſion tyrannique auſſi-bien que l'amour, qui naît malgré nous dans notre cœur, qui s'y augmente de la même ſorte, & qui nous détruit enfin, ſans que nous y puiſſions que faire.

On ſe bat ſouvent contre un rival, dans la penſée de profiter de ſa défaite, lorſqu'il n'a pas épouſé la perſonne qu'on aime; mais on ne ſe bat point ſi legérement contre le mari de ſa maîtreſſe que contre l'amant.

Les amans heureux ne ſont gueres jaloux.

Comme l'amour embellit toujours une maîtreſſe aux yeux d'un

amant, la jalouſie enlaidit toujours un rival à ſon imagination.

C'eſt la coutume des femmes, qui ont de la jalouſie, de haïr preſque également les amans qui les abandonnent, & celles pour qui elles ſont abandonnées.

Dès que l'amour ceſſe, la jalouſie ceſſe auſſi ; la haine qu'elle a fait naître diminue du moins, ſi elle ne meurt pas tout-à-fait.

Il eſt moins fâcheux de voir poſſéder la perſonne qu'on aime par un mari, que de la voir ſeulement aimée par un rival. Un mari qui n'eſt point aimé ne le ſera jamais ; mais un amant haï peut ceſſer de l'être, & être aimé quelque jour.

Quand on eſt mari & jaloux, la jalouſie ne ceſſe point avec la paſſion qui l'a fait naître.

Lorſqu'on eſt amoureux d'une perſonne qui a un mari, on ne doit point avoir de jalouſie d'un amant qui n'eſt point aimé.

Quand on eſt à-peu-près de même âge, de même condition, qu'on prétend à la même eſtime & aux mêmes louanges, & qu'on n'eſt ni vieille ni laide, il ne faut guères demander s'il y a quelque choſe à démêler entre deux filles de cette ſorte, lorſqu'on ne voit pas qu'elles ſoient amies particulieres.

Il eſt naturel à toutes les perſonnes, qui ſont d'un tempérament jaloux, d'avoir une curioſité univerſelle, quoiqu'elles n'aient aucun ſujet particulier de jalouſie.

Un homme d'un naturel jaloux, ne peut jamais ceſſer de l'être.

La jalouſie eſt incapable de rai-

ſonner ſagement ; elle trouble les ſens, & pervertit la raiſon ; elle aggrandit tous les objets, comme ces faux miroirs qu'ont inventés les mathématiques ; elle fait non-ſeulement ſentir les véritables maux ; mais elle en ſuppoſe, elle en invente, & en fait ſouffrir qui n'ont aucun fondement.

Quoique le bonheur d'un rival faſſe, pour l'ordinaire, mourir l'amour dans le cœur d'un amant maltraité, cela n'arrive pas toujours ; & il y a certaines occaſions où la jalouſie réveille cette paſſion & la fait renaître au lieu de l'étouffer.

La jalouſie eſt une paſſion qui ne ſe cache pas comme l'on veut. On la montre malgré ſoi, quelquefois même en la cachant.

Le propre de la jalouſie eſt de

préoccuper, de changer les objets, de séduire la raison, & de la forcer à expliquer toutes choses au désavantage de celui qui les explique. Elle trouble même les sens; & au lieu que quelquefois les yeux trompent l'imagination, il arrive très-souvent que l'imagination d'un jaloux trompe ses yeux, & lui fait croire qu'il voit ce qu'il ne voit pas.

Un jaloux trouve toujours plus qu'il ne cherche.

S'il y a de la jalousie dans l'amitié?

La jalousie n'est, à proprement parler, qu'un violent desir de conserver ce qu'on aime & ce qu'on possede, ou d'empêcher qu'un autre ne jouisse de ce qu'on voudroit posséder; d'où je conclus qu'on peut être jaloux de tout ce

qu'on peut aimer, & qu'on ne peut rien aimer ſans jalouſie. Je ſçais bien que ce ſentiment eſt quelquefois ſi foible, que ceux même qui l'ont, ne s'en apperçoivent pas; mais alors c'eſt ſans doute que l'attachement qu'on a pour ce qui donne une ſi foible jalouſie, n'eſt pas grand, ou que, par un certain eſprit de confiance, on ſe repoſe ſi fort ſur ſa bonne fortune, qu'on ne croit pas pouvoir jamais rien perdre de ce dont on eſt une fois maître. Après tout, quiconque aime une choſe, en ſouhaite la poſſeſſion & deſire de la poſſéder toujours, quand il l'a acquiſe. Il a même de l'inquiétude pour la conſerver à proportion de l'inclination, ou de la raiſon qui l'y attache: de ſorte que la jalouſie eſt plus ou moins forte,

ſelon que cet attachement eſt fort ou foible, & c'eſt ce qui fait qu'il y a ſans doute de la différence entre les effets de la jalouſie que l'amour inſpire, & ceux de la jalouſie que l'amitié fait naître. Mais la différence qui ſe voit entre ces deux jalouſies, ſe trouve auſſi entre des jalouſies cauſées par une même paſſion ; car les amans ne ſont pas également jaloux : la diverſité de leur tempérament & de leur fortune en met dans leurs ſentimens ; & quoiqu'ils ayent tous de la jalouſie, ils en ont peut-être avec autant de différence qu'il y en a entre l'amitié & l'amour. Il y a des jaloux dont la jalouſie ne produit que des ſoupirs, des plaintes, des larmes & des vers tendres & amoureux ; & il y en

a même à qui la jalouſie ne fait faire qu'une chanſon. Mais au contraire il y en a d'autres à qui la jalouſie ôte la raiſon & la vertu, & qui ont recours au fer & au poiſon pour faire périr ce qu'ils aiment. Cependant le même ſentiment qui fait bien ſouvent que deux ambitieux ſe haïſſent, que deux belles ne s'eſtiment pas, que deux braves ſe querellent aiſément, & que deux beaux eſprits médiſent l'un de l'autre, fait que deux rivaux ne peuvent s'endurer.

Cette diverſité n'empêche pas que cet amant jaloux qui ne fait qu'une chanſon pour témoigner ſa jalouſie, ne ſoit effectivement jaloux, puiſqu'il eſt vrai qu'on ne peut nommer au-

trement un certain ſentiment qui naît dans notre cœur avec le deſir d'acquérir quelque choſe de quelque nature qu'elle ſoit. Mais, pour ne parler que de l'amitié, je ſoutiens que toute ſage qu'elle eſt, elle ne ſçauroit être tendre ſi elle n'eſt un peu jalouſe. Je ſçais bien que l'amitié n'ôtant pas la raiſon comme l'amour, on ne fait pas d'auſſi bizarres choſes, quand on a de la jalouſie d'amitié que quand on eſt jaloux par amour; mais après tout, l'amitié n'eſt point aſſez tendre ſi on ne deſire d'être préféré aux autres, ſi on ne fait tout ce que l'on peut pour cela; ſi l'on n'a du dépit quand on croit que cela n'eſt pas; ſi l'on n'en veut même un peu de mal à ceux qu'on ſe voit préférer, &

ſi l'on n'a du ſoin & de l'inquiétude pour conſerver ce qu'on a acquis.

Quand on a des rivaux, le plus grand ſecret pour leur nuire, c'eſt d'être plus honnête homme qu'eux, plus brave & plus amoureux.

Il n'y a rien dans le monde où naturellement il y ait plus d'antipathie qu'entre deux rivaux.

TAYLOR INST. OXFORD

DE L'INCONSTANCE.

CE qu'on peut véritablement nommer inconſtance, eſt un certain dégoût & une eſpece de laſſitude d'eſprit, s'il eſt permis de parler ainſi, qui fait que les mêmes choſes qui ont plû, ne plaiſent plus, & qui fait auſſi que la nouveauté eſt un charme inévitable.

L'inconſtance naît dans le cœur des amans, & non pas dans les yeux de leurs maîtreſſes.

Les plus inconſtans du monde croient qu'en effet ils ne le deviendront pas; tant que leur paſſion dure, ils s'imaginent qu'elle durera toujours, & ils diſent les mêmes choſes que les plus fideles peuvent dire.

Il y a dans le cœur de tous les hommes une pente naturelle à l'inconſtance.

Ce n'eſt point une bonne raiſon à dire pour changer de maîtreſſe que d'alléguer qu'on en trouve une plus belle ; celui qui quitte la perſonne qu'il aime pour une plus belle, la quitteroit infailliblement pour quelque autre ſujet.

Il y a preſque plus de honte à être inconſtant que fourbe. Pour être le dernier, il faut du moins avoir de l'eſprit, de la hardieſſe & de l'invention ; mais pour l'autre, il ne faut avoir que de la foibleſſe.

L'inconſtance en amour eſt une marque de foibleſſe & de peu de jugement. Il ne faut pas donner ſon cœur ſans y avoir penſé long-

temps ; mais quand on l'a donné, l'on ne doit jamais le reprendre.

L'inconſtance ne vient pas tant de ce que quelqu'un en particulier plaît à ceux qui ſont capables d'infidélité, que de ce que la nouveauté leur plaît en général.

S'il y a de la diſtinction à faire entre un infidele & un inconſtant ?

J'appelle inconſtance une certaine incertitude de cœur & d'eſprit, à laquelle les jeunes gens ſont plus ſujets que les autres. Il eſt un certain temps dans la vie où ceux qui ſont d'une inclination inconſtante ne trouvent preſque rien qui ne leur plaiſe & qui ne les attache ſucceſſivement. Cela vient de ce que la premiere jeuneſſe & l'inconſtance ont quel-

que rapport enſemble. Après tout, ces gens-là qui vont dire des douceurs de quartier en quartier & de maiſon en maiſon, ne trahiſſent perſonne, parce que perſonne ne ſe fie à eux ; &, à parler véritablement, les inconſtans de cette eſpece ne font mal qu'à eux-mêmes, puiſqu'ils ont la peine d'attaquer cent cœurs ſans en prendre un ſeul. On écoute leurs douceurs ſans les croire ; on reçoit leur encens ſans vanité ; on les acquiert ſans peine ; on les perd ſans regret : ils vont & viennent par le monde comme des papillons ſur les fleurs ſans qu'il reſte aucune marque de leur paſſage. Ainſi, ne faiſant mal à perſonne, il y auroit beaucoup d'injuſtice à confondre ces inconſtans avec les infideles, puiſque

leur inconſtance eſt ſans perfidie & ſans lâcheté. Ce n'eſt pas qu'en effet, il ne fût à ſouhaiter que cette inconſtance fût bannie du cœur des jeunes gens; car ſi elle n'eſt pas fort criminelle, elle n'eſt du moins pas louable; mais pour qu'un amant mérite véritablement le nom d'infidele, il faut qu'on ſouffre ſon affection, il faut qu'on l'écoute, il faut qu'on lui donne eſpérance, il faut qu'on l'aime: Si un homme au contraire aime une femme ſans en être aimé, & qu'après l'avoir ſervie long-temps inutilement, il ſe laſſe d'être maltraité, il la quitte & en aime même une autre, on ne peut ſans injuſtice le mettre au rang des infideles, ni même au nombre des inconſtans. Comme on n'aime que pour être aimé, dès qu'on en perd l'eſpérance, l'amour doit mourir dans le cœur

d'un amant, ſans qu'il en puiſſe être blâmé ; & il n'eſt preſque pas poſſible qu'il n'y meure. C'eſt pourquoi, comme on ne fait alors que ce qu'on ne peut s'empêcher de faire, on ceſſe d'aimer ſans inconſtance, & on peut aimer ailleurs ſans infidélité. Mais le crime du monde le plus noir & le plus lâche, c'eſt lorſqu'une affection eſt liée entre deux perſonnes, & qu'elle vient à manquer de quelqu'un des deux côtés : en ce cas, ce n'eſt pas une ſimple inconſtance, c'eſt une infidélité où l'inconſtance, la perfidie & la lâcheté ſe trouvent ; car ſi c'eſt un homme qui eſt infidele, perſonne ne le forçoit d'aller dire à une femme qu'il l'aimoit, & de le lui dire aſſez long-temps pour s'en faire aimer. C'eſt pourquoi, lorſqu'il

vient à changer, il n'a point d'excuſe. La probité, la ſincérité & la fidélité doivent être en amour comme en toutes les autres choſes & plus même qu'en toutes les autres choſes, parce que les conſéquences en ſont plus dangereuſes. & qu'il ne ſe fait point d'échange dans le monde plus important que celui qui ſe fait du cœur de deux perſonnes qui s'aiment. Mais ſi un homme eſt criminel d'être infidele, une femme l'eſt aſſurément davantage; comme la cruauté ſied bien aux femmes en amour, elles peuvent prendre du temps pour s'examiner avant que de s'engager à aimer quelqu'un. Mais lorſqu'après y avoir bien penſé, une femme accepte le cœur qu'on lui offre, & qu'elle donne le ſien, elle ne peut plus changer ſans infamie.

Et certes, outre qu'une femme ne peut guères aimer innocemment qu'une fois en ſa vie ; outre la lâcheté & la perfidie qu'elle a de commun avec un homme infidele, on peut encore l'accuſer d'imprudence & de peu de modeſtie. Je ne conçois pas comment une femme qui a de la vertu & du bon ſens, peut ſe réſoudre à rompre volontairement avec un homme à qui elle a donné mille marques d'affection, quand même elle ſentiroit dans ſon cœur que cette affection s'affoibliroit malgré qu'elle en eût. Cependant on en voit qui n'en font pas grande difficulté. Entre les infideles il y en a de diverſes ſortes : les uns le deviennent parce qu'ils trouvent des défauts dans la perſonne qu'ils aiment, qu'ils n'y avoient pas re-

marqués ; & d'autres ceſſent d'aimer, parce que leur propre bonheur détruit leur amour. Pour les premiers, je ſoutiens que quand on a une fois lié ſolidement une affection avec quelqu'un, il n'y a que le ſeul défaut d'amour qui puiſſe être une cauſe légitime de la rompre, & que la perte de la beauté & de la jeuneſſe, le changement de la fortune & de la ſanté ne doivent rien changer dans le cœur de deux perſonnes qui ont promis de s'aimer éternellement. Mais pour ceux dont l'amour ſe détruit de lui-même, je les trouve ſi criminels & ſi haïſſables, que je dis hardiment qu'il eſt impoſſible qu'ils ayent rien de bon dans l'eſprit, ni de grand dans le cœur ; que le changement de ſentimens, ſans nulle cauſe étrangere, eſt la plus

grande marque de foibleſſe & de peu de ſens qu'on puiſſe donner, & qu'enfin l'infidélité en amour, de quelque cauſe qu'elle puiſſe venir, eſt la plus lâche & la plus criminelle choſe du monde. Tous les autres devoirs de la vie n'approchent pas de l'engagement de celui-là, parce que l'on naît aſſujetti à tous les autres, & que pour celui-ci, on s'y aſſujettit volontairement: on ſe fait une loi qui doit être d'autant plus inviolable qu'on ſe l'eſt impoſée; on ne la peut enfreindre ſans ſe condamner ſoi-même, ſans détruire ſes propres plaiſirs, ſans flétrir ſa gloire, & ſans fouler aux pieds la vertu & la juſtice. Mais, dira quelqu'un, quand malgré qu'on en ait, on ſent qu'on n'aime plus, que voulez-vous qu'on faſſe? Je veux qu'on aime par

générosité, lorsqu'on ne peut plus aimer par inclination ; & je veux même, si l'on ne peut plus aimer du tout, qu'on se contraigne pourtant à agir comme si l'on aimoit encore, puisque c'est en cette seule occasion qu'il est permis de tromper innocemment, & qu'il est même beau de le faire. Du moins sçais-je bien que si l'on agit autrement, il faut se résoudre à être haï & mépriſé de toutes les personnes qui ont de la vertu & de la raison.

DE L'INDIFFERENCE.

L'INDIFFÉRENCE eſt quelque choſe de plus offençant que la haine, parmi les perſonnes qui ont l'ame tendre.

Il n'eſt rien de ſi oppoſé à la véritable vertu & à la vertu héroïque, que cette molle indifférence, qui oblige certaines perſonnes à prendre plaiſir à tout, ou à ne prendre plaiſir à rien; qui fait qu'elles n'ont ni grands deſirs de gloire, ni grande crainte d'infamie; qu'elles n'aiment ni ne haïſſent; qu'elles ſuivent la coutume ſans l'examiner; qu'elles ne ſentent preſque que les douleurs du corps, tant leur eſprit eſt inſenſible, & qu'elles ont enfin une indolence de cœur, pour ainſi

dire, qui les rend indignes de vivre; auſſi y a-t-il beaucoup plus à eſpérer d'un homme qui s'attacheroit fortement à quelque choſe de mauvais au commencement de ſa vie, que d'un autre qui ne s'attacheroit à rien. Il ne faut que donner un objet raiſonnable à celui qui ſçait aimer ou haïr opiniâtrement, pour en faire un homme vertueux; mais pour celui qui eſt incapable d'attachement & qui a une indifférence univerſelle dans le cœur, on n'en peut jamais rien faire de bon; & la philoſophie qui ſe vante d'avoir des remedes pour toutes les maladies de l'ame, n'en a jamais eu pour guérir un cœur indifférent. L'indifférence eſt pour l'ordinaire une compagne inſéparable de la médiocrité de l'eſprit; car il eſt ſi naturel de s'attacher à tout ce

qu'on croit bon, que ſi les indifférens étoient capables de faire un juſte jugement des choſes, ils s'attacheroient à quelqu'une; mais c'eſt ſans doute que cette eſpece de tempérament tiède, qui ne produit que de foibles deſirs, ne donne auſſi que de foibles lumieres; de ſorte que ceux qui en ſont ne connoiſſant rien avec certitude, ne s'attachent auſſi à rien avec opiniâtreté.

L'indifférence eſt un aſyle contre les plus ſenſibles malheurs de la vie.

DE LA BEAUTÉ.

LA beauté eſt de tous les dons du ciel le moins durable, & celui dont la douceur eſt accompagnée de plus d'amertume. En effet, quels ſont les plaiſirs de la beauté pour celles qui la poſſedent? Dans l'enfance, elle n'eſt preſque pas ſenſible; dans la plus belle jeuneſſe, elle occupe pour le moins autant qu'elle divertit; on eſt enviée des autres belles, ou, ce qui eſt encore pis, on porte envie à leur beauté. Elle acquiert quelques amans dont l'amour ne dure pas plus qu'elle; elle attire indifféremment les gens d'eſprit & les ſtupides; elle s'en va bien ſouvent devant la jeuneſſe, &

toujours infailliblement auſſitôt que la vieilleſſe approche ; & alors ceux qui n'ont aimé une femme que parce qu'elle étoit belle, viennent à la mépriſer & à la haïr.

De tous les dons de la nature, celui de la beauté eſt le plus grand. La beauté agit plus ſouverainement ſur les cœurs, que toutes les autres choſes ; elle charme les plus groſſiers, elle apprivoiſe les plus ſauvages, elle adoucit les plus cruels, & ſoumet les plus rebelles & les plus ambitieux.

La beauté n'arrête pas les inconſtans ; &, par un hazard capricieux, on a vu plus de perſonnes d'une médiocre beauté, qui ont été conſtamment aimées que d'autres dont les attraits étoient plus grands.

Si vous ôtez la beauté à l'amour, vous ne lui laiſſez ni fléches ni flambeau ; & vous le déſarmez entiérement.

Ce n'eſt point ſur le rapport d'une belle, qu'il faut juger d'une autre belle, parce qu'elles ont preſque toutes la foibleſſe de croire qu'elles ſe donnent la gloire qu'elles ôtent aux autres.

La béauté de l'eſprit & celle du corps n'ont ni qualité haute, ni condition baſſe : toutes ces différences de rang ; toutes ces diſtinctions de naiſſance, de nobleſſe & de fortune, ſont des imaginations de la vanité des hommes, & non pas des choſes établies par la nature, conſidérées par l'amour, & autoriſées par la raiſon. Le bon & le beau ſont les uniques objets de notre ame & de toutes ſes affec-

tions ; & quand on les voit dans un ſujet, il eſt aimable ; & par conſéquent on le doit aimer.

La beauté n'a point de patrie particuliere ; elle eſt du village comme de la ville, elle eſt de la ville comme de la cour ; & comme par-tout elle eſt aimable, elle a droit de ſe faire aimer par-tout. En l'un & en l'autre lieu, elle eſt compoſée des mêmes parties ; on lui voit les mêmes couleurs & les mêmes agrémens.

La cruauté des belles s'oublie aiſément, dès qu'elles ceſſent d'en avoir.

Il n'y a rien de plus dangereux à voir, qu'une belle affligée.

Les belles ſont rarement équitables, en matiere de beauté.

Pourquoi un beau ſot eſt plus ſot qu'un autre ?

La beauté eſt un grand avan-

tage, excepté à un ſot homme. Parmi les femmes, la beauté fait excuſer beaucoup de défauts ; mais parmi les hommes, elle redouble les mauvaiſes qualités. Une belle femme, ſans nul mérite d'ailleurs, pare le bal & la promenade ; elle n'a qu'à ne parler point pour être aimable, c'eſt du moins un beau tableau. Mais pour un beau ſot, il eſt cent fois plus inſupportable que s'il n'étoit pas beau ; la raiſon eſt qu'un homme qui n'eſt pas bien fait n'attire point les regards ; on ne s'attend à rien ; il ſe ſauve dans la preſſe ſans qu'on s'apperçoive de ſa ſotiſe ; on n'y ſonge pas ; & quand on y ſongeroit, comme ſa mine n'a rien promis de bon, on ne lui reproche pas d'avoir trompé les

gens. Mais lorſqu'on voit un beau ſot avec le teint d'une belle femme, de beaux yeux qui ne diſent rien, un rire niais qui ne ſert qu'à montrer de belles dents, une grande taille qui n'a point de liberté, une phiſionomie ſtupide & fade, avec une ſote gloire ſans fondement, il faut avouer qu'un ſot de cette eſpece eſt beaucoup plus ſot que s'il n'étoit pas beau, & qu'il ennuie bien davantage, parce qu'on a du dépit d'avoir été trompé pour un moment. C'eſt proprement un grand & magnifique portail qui promet un palais, & au delà duquel on ne trouve qu'une miſérable cabane. On peut ajoûter encore qu'un homme n'eſt pas obligé d'être beau, mais qu'il eſt obligé d'avoir de l'eſprit & de

ſçavoir vivre ; de ſorte que lorſqu'on trouve tout le contraire, on eſt facilement rebuté.

DES FEMMES.

QUI écriroit tout ce que diſent quinze ou vingt femmes enſemble, feroit le plus mauvais livre du monde.

Il n'y a rien de ſi dangereux qu'une femme qui aime ſans être aimée, lorſqu'elle a donné quelques marques d'affection à celui qui n'y répond pas.

Il ſeroit à ſouhaiter que les femmes aimaſſent à lire, & qu'elles luſſent avec quelque application. Cependant il s'en trouve qui ont naturellement beaucoup d'eſprit, qui ne liſent preſque jamais ; &, ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt

que ces femmes, qui ont infiniment d'esprit, aiment mieux s'ennuyer quelquefois horriblement lorsqu'elles sont seules, que de s'accoutumer à lire. Il est pourtant certain que la lecture éclaire si fort l'esprit, & forme si bien le jugement, que la conversation toute seule ne peut le faire aussi parfaitement. La conversation ne donne que les premieres pensées de ceux qui parlent; mais la lecture donne le dernier effort de l'esprit de ceux qui ont fait les livres que vous lisez; de sorte que quand même on ne lit que pour son plaisir, il en demeure toujours quelque chose dans l'esprit de la personne qui lit, qui le pare & qui l'éclaire.

DE LA COUR.

Idée d'un véritable homme de Cour.

IL faut qu'un bon courtisan ne dise jamais tout ce qu'il sçait à son maître; qu'il ne fasse jamais voir tout son bien; qu'il ne prenne jamais tout ce qu'il peut prendre, & qu'il ne fasse jamais tout ce qu'il peut faire. Qu'il sçache prendre son temps à propos pour proposer quelque chose au roi dont il est le favori. Qu'il ait bien soin d'empêcher que son intérêt ne paroisse dans ses conseils; qu'il soit souple, soumis, respectueux & complaisant, prodigue en louanges, & retenu à les recevoir, parce que tous les rois en sont jaloux, & que c'est-là leur

partage. Qu'il ne joue jamais le perſonnage de mécontent ; qu'il ne parle jamais du peu de lumiere du prince, de l'injuſtice de la faveur, de la paſſion du conſeil, des partialités du palais, de la foibleſſe de l'état, ni de la perte du royaume. Qu'il entre dans tous les plaiſirs du prince, s'il veut ne ſortir point de ſon cœur, &, ſelon le précepte de Seneque, qu'il parle peu & ſerve beaucoup. Il faut encore que l'adroit courtiſan ſoit propre, courtois, libéral, civil avec les dames, & obligeant envers tout le monde. Qu'il ait toujours devant les yeux la funeſte avanture des favoris d'Alexandre, de Pyrrhus, de Tibere, de Domitien, d'Adrien, de Dioclétien & de pluſieurs autres, afin d'éviter leur malheur en évi-

tant leur conduite. Qu'il ſoit diſcret, fidele, & ſur-tout patient; car c'eſt proprement la vertu de la cour; & Epictete le Stoïque dit, que toute la philoſophie des gens de la cour conſiſte en ces deux paroles, *s'abſtenir* & *ſouffrir.* Mais la plûpart des cours ne ſont autre choſe qu'une aſſemblée de ſinges, de renards, de loups & de tigres. Tous les vices y ſont en foule; l'envie, la haine, la médiſance, les mauvais offices, les paſſions de l'ame, les mépris, les injures, les outrages, les vengeances & la honte. La vanité s'y éleve; l'avarice n'y a point de bornes; la volupté n'y a point de frein; la perfidie y eſt commune; & les plus grands crimes y paſſent pour des vertus. Les ſimples y ſont moqués, les innocens perſécutés;

ſécutés, les impudens favoriſés ; & l'on ne voit y proſpérer que les flateurs, les calomniateurs, les eſpions, les bouffons, & les miniſtres des plaiſirs. Toutes les vertus y rencontrent des tyrans & des bourreaux ; l'on n'y trouve autre choſe que la perte de la liberté, l'inquiétude de l'ambition, la dépenſe exceſſive ; des eſpérances trompeuſes, des peines inutiles ; des piéges que l'on vous tend, de l'ingratitude & du déſeſpoir. Les femmes n'y ſont guères plus réglées que les hommes ; on voit en elles l'orgueil de l'humeur, la vanité des habits, la délicateſſe, l'oiſiveté, les fards, l'inſolence, la contradiction, l'obſtination, la fineſſe, la malice, en un mot, peu de vertus & beaucoup de vices.

C'eſt la coutume dans toutes

les cours, lorſqu'on a reçu quelque careſſe des rois ou des reines, d'en recevoir cent mille de tous ceux que l'on connoît.

Il n'y a point de deuil qui paſſe plus promptement que celui de la cour, principalement lorſqu'un jeune prince ſuccede à un vieux roi.

Les courtiſans les plus fideles ne ſuivent les favoris, que juſqu'au bord du cercueil.

L'avantage, que la cour prétend avoir ſur les provinces, eſt purement chimérique & imaginaire. Cette premiere a mille défauts que ces ſecondes n'ont pas, & celles-ci ont mille perfections que l'autre n'a point. En effet, ſi l'on regarde les mœurs, de combien l'emportera l'innocence de la campagne ſur l'artifice des villes & ſur

la malignité de la cour ? Toutes les vertus ſe trouvent en l'une, tous les vices ſe trouvent aux autres, & l'on ne ſçauroit comparer la converſation innocente à la médiſance ; la pareſſe & l'oiſiveté, aux occupations honnêtes ; la franchiſe à la fourberie ; la pudeur au procédé trop hardi ; l'amour ſincere à l'amour d'intérêt & d'ambition, ni l'amitié qui loue toutes choſes à l'envi equi blâme tout, qui médit de tout, qui déchire tout, & qui, après avoir attaqué l'eſprit & le corps, n'épargne pas la réputation. On aime incomparablement mieux à la campagne qu'à la cour ; & les vertus y ſont plus communes. Car enfin dans ce lieu-là, toutes choſes y demeurent dans l'ordre établi par la nature ; mais en celui-ci, tout s'y voit boule-

verſé. L'on y fait de la nuit le jour, & du jour la nuit ; on y veille, quand on dort ailleurs ; on y dort, quand ailleurs on veille ; tantôt on n'a pas le loiſir d'y manger : tantôt on y mange toute ſa vie ; les femmes même y ont leurs poches garnies, & y ſont chargées de proviſions comme ces ſoldats qu'on jette dans une ville aſſiégée qu'on a peur d'affamer. Si la campagne a tout l'avantage, quant aux mœurs, elle ne l'a pas moins, quant à la beauté ; quoique le miroir emporte plus de la moitié de la vie des belles, & qu'elles le conſultent à tous les momens, l'art ne ſçauroit ſi bien faire que la nature ; il demeure toujours beaucoup au-deſſous. A dire les choſes comme elles ſont, ce n'eſt pas elle qui fait ici la beauté, c'eſt

ſon imitateur qui la fait ; elle n'eſt que l'image de ce qu'on la croit être ; ce n'eſt qu'une agréable illuſion qui ne trompe pas moins la vue qu'elle lui plaît, & qui n'eſt pas moins fauſſe qu'agréable. En effet, ici une femme doit toute la beauté de ſa taille à ſon cordonnier & à ſon tailleur ; il y en a qui prennent tous les matins le blanc, & l'incarnat de leur teint & de leurs lévres dans leur toilette : quelques autres y prennent leurs dents & leurs cheveux ; le fer & le feu travaillent ſeuls aux boucles de leur coëffure ; les poudres, les pâtes, les pommades & les eaux ſe peuvent nommer les créateurs de cette beauté poſtiche. Les mouches, dont elles ſe couvrent le viſage, prétendent qu'il doit toute ſa blancheur à leur noir :

les boucles d'oreilles, les bracelets, les bagues & toutes ces autres bagatelles qu'elles portent, y contribuent auſſi beaucoup; rien de tout cela n'entre jamais dans le lit avec ces belles laides quand elles y entrent. Elles étudient tous les matins dans le miroir leurs regards, leurs ſourires, l'air de leur viſage, la ſituation de leur bouche, l'art de montrer leurs belles mains, celui de faire voir adroitement la propreté de leur chauſſure; elles concertent le ton de leur voix; elles compoſent l'air & la grace de leur port & de leur démarche, &, juſqu'à la maniere de touſſer avec harmonie, tout y eſt étudié; tout y eſt appris comme l'on apprend la muſique. Celle-ci qui a les dents belles, rit toujours pour les montrer, eût-elle ſujet

de verſer des larmes ; cette autre qui ſes a laides, ne l'ouvre non plus que ſon portrait, & ne riroit pas pour quoique ce fût, dans le plus grand ſujet de joie. Enfin l'art fait preſque tout à la cour, & ne laiſſe rien à faire à la nature ; mais il n'en eſt pas de même des beautés de la campagne, où la nature fait tout ſans l'art : la fraîcheur & l'éclat de leur teint ne doit rien à l'artifice ; la richeſſe de leur taille n'a pas beſoin de piedeſtal pour s'élever, ni de la tromperie des tailleurs pour cacher ſes défauts. Leur grace eſt née avec elle, & le conſeil du miroir ne la fait point. La blancheur de leurs dents & la douceur de leur haleine viennent de la régularité de leur vie, de la bonté de leur tempérament, & non

pas de leurs drogues & de leurs parfums. Le fer, le feu, ni la pommade ne font pas une des boucles de leurs cheveux ; & ces riches anneaux qui s'entaſſent négligemment les uns ſur les autres à leur coëffure, ne ſont point l'ouvrage de l'art, & ne lui doivent rien du tout. La neige animée de leur gorge n'emprunte rien du fard ni de l'impoſture de l'habillement : les bagues, les bracelets, les pendans d'oreilles, les mouches, & tous ces autres meubles inutiles que le luxe & la volupté ont inventés pour parer les femmes, ne font point l'agrément de celles-ci. Comme toutes leurs actions ſont naturelles, la contrainte des autres ne s'y voit jamais ; & au lieu que ces autres déplaiſent en penſant

plaire, ces beautés naïves plaisent sans y penser. Elles n'ont rien d'étudié ni d'affecté. Leurs sourires & leurs regards, le ton charmant de leur voix, la majesté de leur port & la grace de leur démarche ne partent ni de leurs soins ni de leur coqueterie : nous les voyons aimables ; & nous les voyons aimées, sans qu'elles songent à se faire aimer.

DES ROIS ET DES GRANDS.

IL n'y a point de différence entre des philosophes & des rois, si ce n'est que les uns enseignent la véritable sagesse, & que les autres la doivent pratiquer.

Comme les souverains doivent

l'exemple à leurs ſujets, & qu'ils ſont en vue à toute la terre, il n'eſt point de vertu qu'ils ne doivent ſuivre.

La royauté a mille ſuites ennemies de la liberté. Les rois ne peuvent jamais rien faire qui ne ſoit ſçu; la moindre de leurs actions eſt publique: ils ne peuvent preſque jamais diſcerner ceux qui aiment leur condition, de ceux qui aiment leur perſonne; ils ne ſçavent preſque jamais la vérité, s'ils ne la devinent: la cérémonie les ſuit par-tout; ils ſont toujours environnés de flateurs intéreſſés; & ils n'ont jamais que de grands plaiſirs d'éclat, qui, pour les gens raiſonnables, ſont aſſez ſouvent de grands ennuis, ſans compter les ſoins qu'il faut avoir pour bien gouverner un état, ou la

honte qu'il y a de le gouverner mal.

Il eſt du ſang royal, comme d'un grand fleuve qui reçoit une moindre riviere, & qui, la confondant avec ſes eaux, lui fait perdre ſon nom, ſans perdre jamais le ſien.

Il eſt plus difficile d'être bon roi, que bon ſujet. Ce dernier n'eſt obligé de ſouffrir que d'un, & l'autre ſouffre quelquefois de tous.

Les rois, qui ſont au-deſſus de tout, ne ſont pas toujours au-deſſus de leurs paſſions, & après avoir long-tems régné ſur elles; ils les laiſſent quelquefois régner ſur eux. Ils ne le doivent jamais, il eſt vrai; mais qui ſont les princes qui ne ſont jamais que ce qu'ils doivent? Leur pouvoir, leur ignorance, les flateurs, les appas du

vice qu'on leur montre, la vérité qu'on leur cache, la misere des peuples qu'on leur déguise, & le penchant naturel que tous les hommes ont au mal, n'empêchent que trop souvent les princes de faire du bien.

La haine est une passion des particuliers; & s'il est permis d'en avoir, aux personnes qui ont la suprême puissance, ce doit être la haine du vice, & de l'infamie. Autrement, s'ils ne combattoient pas cette passion, ils seroient, sans doute, capables de toutes sortes d'injustices. Pour venger leurs propres injures, ils ne feroient point de difficulté de violer le droit des gens, d'oublier l'équité naturelle, d'enfreindre les loix les plus justes, & de détruire leur patrie.

Pour l'ordinaire, les rois n'ont gueres plus de parens que d'amis ; le même rang, qui ſépare leurs conditions, ſépare leurs cœurs ; & la nature n'eſt point aſſez forte pour s'oppoſer à cette paſſion déréglée, qui tyranniſe tous les grands.

Il eſt de la grandeur des princes, non-ſeulement de ſçavoir vaincre leurs ennemis à la guerre, de ſçavoir régner pendant la paix, de ſe faire craindre de leurs voiſins, de ſe faire aimer de leurs ſujets, mais de faire encore qu'ils ſurmontent tout le reſte des hommes en libéralité. Il faut qu'ils donnent en maîtres de l'univers ; il faut que, lorſqu'ils font des préſens, ils ſe regardent plutôt qu'ils ne regardent les autres, & qu'ils proportionnent leurs dons à leu

grandeur seulement. Ceux qui reçoivent ont part à l'utilité ; mais, pour l'ordinaire, ils n'en ont point à la gloire : elle est toute à celui qui donne ; les plus glorieuses conquêtes, que puissent faire les rois, sont celles qu'ils font par la libéralité. A la guerre, le succès est toujours douteux ; il n'est point de combat si avantageux, dans son commencement, dont la fin ne puisse être funeste. Mais ici l'on est toujours assuré de vaincre. Un prince libéral se fait des esclaves, des sujets, & des amis tout ensemble, de tous ceux à qui il donne.

Un roi qui ne peut être plus qu'il est, qui est grand par sa naissance, grand par ses vertus, par son équité, par ses conquêtes, en un mot, par tout ce qui est en lui, & ce qui l'environne, doit

aſpirer à la plus pénible de toutes les ambitions, c'eſt-à-dire, d'être toujours le même, & de ne ſe démentir jamais; ce qui eſt peut-être plus rare & plus difficile que de parvenir à ce faîte de grandeur & de proſpérité, qu'on penſe qui ne peut croître. En effet on voit, pour l'ordinaire, que les plus grands princes s'endorment ſur leur propre grandeur & ſur leur propre gloire; le paſſé & le préſent ſemblent leur répondre de l'avenir, cependant il n'en eſt pas ainſi; il faut ſe ſouvenir que les plus beaux aſtres ſont ſujets à s'éclipſer, que c'eſt peut-être pour en avertir les héros, que le ſoleil & la lune ont des taches, afin qu'ils ſongent à ne ternir jamais la gloire qu'ils ont acquiſe; car en la

conſervant, ils l'augmentent, & il eſt moins difficile aux honnêtes gens ordinaires d'aller toujours en augmentant, qu'à un roi d'un mérite achevé, d'une vertu parfaite & d'une gloire accomplie, de ne décheoir jamais de cet état glorieux qui le met en vue à toute la terre.

Les rois ne doivent point ſe diſpenſer d'avoir toutes les vertus des particuliers, quoiqu'ils ſoient obligés d'en avoir d'autres qui leur ſont propres.

Un prince mérite beaucoup plus de louanges, d'avoir conſervé l'abondance dans ſon état, que d'avoir ruiné ſes voiſins; & il eſt encore plus beau d'épargner le ſang de ſes ſujets, par un motif de juſtice & d'humanité, que de ré-

pandre celui de ſes ennemis, par un ſentiment de gloire & d'ambition.

Les rois ſont quelquefois des injuſtices innocemment, parce qu'ils ſont perſuadés qu'ils ont raiſon d'agir comme ils agiſſent; & ceux qui ſouffrent ces eſpeces d'injuſtices, ſeroient eux-mêmes bien injuſtes, s'ils ne les enduroient pas ſans murmurer & ſans ſe plaindre.

Rien n'oblige plus les grands princes, que de les ſervir promptement; de tous les ſervices qu'on leur peut rendre, le plus agréable, ſans doute, eſt celui qui regarde leur amour, parce que la plûpart des rois laiſſent régner auſſi ſouverainement leurs paſſions ſur leur ame, qu'ils regnent ſur leurs ſujets.

Les rois n'apprennent, que de leurs fideles sujets les choses qui ne leur doivent pas plaire.

Presque tous les grands veulent bien qu'on les loue, mais ils reçoivent l'encens qu'on leur offre, comme un tribut qui leur est dû, sans regarder seulement la main qui le donne.

Il n'y a, pour l'ordinaire, point de reconnoissance à attendre des grands. L'amitié, dont ils sont capables, est toute renfermée en eux-mêmes ; ils vous font mille caresses un jour, & ne vous regardent point l'autre : ils promettent bien souvent beaucoup plus qu'ils ne tiennent ; & leur délicatesse est quelquefois si grande, que si vous ne les flattez pas assez, vous leur faites un outrage.

Il y a bien de la foiblesse à s'est-

timer heureux du crédit qu'on a auprès des grands ; & il y a bien de l'injuſtice de ſe trouver malheureux, quand on eſt ſi bien avec ſoi-même, qu'on n'a nul crime à ſe reprocher.

DE L'AMBITION.

LE deſir de dominer, eſt univerſel dans le cœur de tous les hommes.

L'amour ſans déréglement, adoucit les mœurs les plus ſauvages ; & la noble ambition éleve le cœur aux plus grandes actions ; elle convient à tous les hommes, chacun ſelon ſa condition.

Il n'y a que deux paſſions capables d'empêcher les honnêtes gens de s'aimer, l'ambition & l'amour.

L'amour n'eſt bien ſouvent qu'une paſſion paſſagere ; l'ambition, au contraire, eſt une paſſion qui ſuit juſqu'à la mort, ceux qui en ſont poſſédés.

D'ordinaire ceux qui ſont naturellement ambitieux, aiment plus ſur l'opinion d'autrui, que ſur la leur propre ; ils ſont plus touchés des louanges qu'on donne aux perſonnes qu'ils aiment, que de la connoiſſance qu'ils ont eux-mêmes de leur mérite.

Il eſt difficile de donner des bornes à l'ambition. Dès qu'on deſire une choſe, on fait ce qu'on peut pour l'acquérir : dès qu'on l'a acquiſe, on en deſire une autre plus grande, dont on ſe voit plus proche qu'on ne l'étoit de celle qu'on a acquiſe la premiere ; enſorte que s'approchant toujours davan-

tage des grands emplois, à mesure que la faveur augmente, le desir croît, quand on pense qu'il doit être satisfait : ainsi toutes les passions se réunissant en une seule, il arrive souvent que l'ambition étouffe l'amour, affoiblit l'amitié, change tous les plaisirs en un seul plaisir, qui est celui d'acquérir, & change même de telle sorte le cœur de ceux qui s'en laissent posséder, qu'on ne les connoît plus, qu'ils ne connoissent plus ceux qu'ils connoissoient, & qu'ils ne se connoissent pas eux-mêmes.

L'ambition fait des rivaux, aussi-bien que l'amour ; le desir d'acquérir ce noble bruit, qui fait vivre les hommes éternellement, est si fort imprimé dans les ames courageuses, qu'il n'est rien au monde qui les intéresse davantage.

L'amour eſt une paſſion paſſagere, & un ſupplice de quelques années, qui paſſe d'ordinaire avec la jeuneſſe, & qui eſt même accompagné, tant qu'il dure, de quelques plaiſirs; mais l'ambition ne meurt qu'avec l'ambitieux : il faut qu'il en coûte la vie pour la perdre; & la fortune, quand elle eſt contraire à un ambitieux, eſt une maîtreſſe mille fois plus capricieuſe & plus cruelle que la plus rigoureuſe beauté ne le peut être. Quelquefois même, comme les coquettes, elle fait eſpérer mille faveurs, ſans en accorder aucune; en d'autres occaſions, comme une belle vertueuſe & ſévere, elle ne vous regarde pas, quelques ſoins que vous apportiez pour en être regardé : il arrive auſſi que, comme certaines maîtreſſes iné-

gales, elle accorde quelques graces; mais c'eſt pour les ôter auſſitôt, & pour en rendre la privation plus rude que la jouiſſance n'en a été douce; &, comme elle eſt aveugle, elle choiſit, pour l'ordinaire, auſſi mal que beaucoup de belles. Le pauvre ambitieux qu'elle maltraite, enrage de voir paſſer devant lui cent rivaux qu'elle choiſit à ſon préjudice; & comme elle a beaucoup plus de faveurs à faire eſpérer qu'une belle qui n'a que ſon cœur à donner, l'eſpérance, qui meurt d'un côté, renaît d'un autre; de ſorte que l'ambitieux paſſe toute ſa vie, entre l'eſpérance & la crainte: il porte envie à tous ceux qui ſont plus heureux que lui, & ſans même oſer ſe plaindre de ſon malheur; de peur de nuire à ſon am-

bition, il ſouffre, il diſſimule, il ſe tait, pendant qu'un amant malheureux parle de ſon malheur en proſe, en vers & en chanſons, & qu'il s'en plaint aux rochers, plutôt que de ne s'en plaindre pas.

L'amour fait plutôt des prodigues, que des avares; mais l'ambition ſe varie en tant de ſortes, ſelon les cœurs qu'elle poſſede, qu'elle fait tour-à-tour, tout ce que la prodigalité & l'avarice peuvent inſpirer de plus injuſte. Un honnête homme ambitieux cherche à ſatisfaire ſon ambition par la voie du mérite & des belles actions; un autre qui ne l'eſt pas, emploie la baſſeſſe rempante, l'artifice & la diſſimulation pour la contenter; un ambitieux d'un bien médiocre, qui craint que l'abſence ne lui nuiſe à la cour, laiſſe

laisse sa femme & sa famille au fond d'une province, sans subsistance, & renverse toutes ses affaires pour une espérance chimérique ; & quand tout lui réussit mal, & qu'il est forcé de renoncer à l'ambition, il passe le reste de ses jours à se plaindre des autres & de lui-même.

DE LA VERTU.

LA vertu est soi-même sa récompense, & n'a besoin de personne pour achever sa félicité : elle la trouve en soi toute entiere ; & elle préfere la douceur paisible du témoignage secret de son cœur à l'applaudissement tumultueux des peuples & des armées, & même aux arcs de triomphe, par

qui la réputation dure si long-tems.

La fortune n'est qu'une chimere; & la différence des conditions n'est guéres une chose plus effective. C'est la vertu qui fait la véritable richesse : ce sont les bonnes qualités de l'ame, qui sont la véritable qualité ; une fille noble sans mérite ne l'est point : une fille sans noblesse, avec du mérite, est plus que si elle l'étoit. La vertu lui donne ce que le hazard donne aux autres ; & la gloire acquise est plus grande que celle qu'on se trouve en naissant. Ceux qui tirent toute leur recommandation des palais & des superbes tombeaux de leurs peres, doivent toute leur grandeur aux architectes & aux sculpteurs, au marbre & au bronze dont ils sont ornés. Ils

éclatent d'une lumiere empruntée : ils se vantent d'une chose où ils n'ont aucune part ; & une gloire, qui tire son origine des cendres & de la poussiere des sépultures, y rentre bientôt avec elles, & ne brille pas d'un lustre immortel.

C'est le propre de la vertu de mettre le calme dans les cœurs qu'elle possede. Ce n'est pas que les gens vertueux ne soient souvent très-sensibles & très-malheureux ; mais du moins n'y a-t-il jamais dans leur cœur cette impétueuse agitation que le remords des crimes met dans l'ame des méchans ; &, s'ils sont contraints de se plaindre d'autrui, ils ont la consolation de ne se plaindre jamais d'eux-mêmes ; ce qui n'est pas un médiocre avantage.

Pour faire qu'une action ſoit toute héroïque, il faut non-ſeulement que le motif en ſoit juſte, mais encore que les moyens en ſoient nobles & innocens.

Le vrai zéle de la vertu conſiſte dans le deſir de l'imiter. Ceux qui louent les hommes vertueux, ſans les ſuivre autant qu'ils le peuvent, méritent plus de blâme que de louange, puiſqu'ils connoiſſent le bien, & ne le ſuivent pas.

Les vertus des hommes ſont fort ſouvent les vices des femmes.

S'il y avoit autant de difficulté à être vertueux, qu'il y en a d'ordinaire à ne l'être pas, les hommes feroient des plaintes continuelles contre le ciel. Mais ſi l'on veut regarder les choſes de près, on trouvera preſque toujours beaucoup plus de facilité à bien faire

qu'à faire mal. La haine ne donne pas un moment de repos à ceux qui en ont le cœur rempli; & l'oubli des injures rétablit le calme dans l'esprit. Quelle punition plus dure peut-il y avoir, que celle que souffre un avare qui se défend lui-même l'usage de ses propres biens, qu'il a eu tant de peine à acquérir, au lieu que la vraie libéralité est la source de toutes les bonnes actions & de tous les honnêtes plaisirs?

Ce n'est pas assez, pour paroître vertueux, de ne commettre point de crimes, il faut encore faire tout le bien qu'on peut.

Lequel vaut mieux d'être vertueux par tempérament ou par raison?

On ne peut nier que ce ne soit

un fort grand avantage : d'être porté au bien ſans nulle peine : il ſemble que c'eſt un fleuve tranquille, qui, ſuivant ſa pente naturelle, coule agréablement ſans obſtacle entre des rives fleuries. On diroit, au contraire, que ces gens vertueux par raiſon, qui font quelquefois de plus belles choſes que les autres, ſont de ces jets d'eau où l'art fait violence à la nature, & qui, après avoir jailli juſqu'au ciel, s'arrêtent bien ſouvent par le moindre petit obſtacle.

La raiſon eſt une choſe ſi aiſée à ſéduire, que les bonnes inclinations vont toujours plus droit qu'elle. En effet, quand on eſt bien né, il n'eſt nullement beſoin d'avoir appris la morale ; les ignorans peuvent avoir de la vertu

aussi-bien que les sçavans : ceux qui sont très-braves, le sont naturellement, sans que la gloire ni l'ambition excitent leur valeur ; & sans songer ni à la peine ni à la récompense, ils vont où leur tempérament les porte.

Autre sentiment.

Les bonnes inclinations toutes seules ne font jamais les héros. On a vu cent personnes ordinaires, dont toutes les inclinations étoient bonnes, mais qui, faute d'avoir un certain esprit supérieur, qui fait chercher la gloire par les sentiers les plus difficiles, sont dans une certaine médiocrité de vertu, qui fait qu'elles s'endorment, pour ainsi dire, sur leurs bonnes inclinations, sans cher-

cher à s'élever au-deſſus des autres. Et puis, à proprement parler, ce n'eſt pas mériter une grande louange, que d'être entraîné par ſon tempérament à faire quelque choſe de bon. Nous naiſſons avec des inclinations telles qu'il plaît au ciel de nous les donner; & nous n'entrons en part de la gloire ou du blâme, que du jour que nous commençons d'agir par raiſon: juſques-là rien n'eſt à nous; mais depuis cela, nous ſommes reſponſables de tout ce que nous faiſons de bien ou de mal. C'eſt à nous alors à voir quelles ſont les inclinations que nous devons ſuivre, celles que nous devons forcer; &, après avoir connu le véritable chemin de la gloire, d'y marcher malgré toute la répugnance que nous y pouvons

trouver en nous-mêmes. Preſque tous les hommes, en général, aiment le plaiſir, & ne haïſſent pas le repos ; mais cependant la raiſon fait aux perſonnes héroïques, que, lorſque la gloire le veut, elles renoncent à tous les plaiſirs, elles cherchent la peine & la fatigue, elles affrontent les plus grands périls, & elles hazardent leur vie en cent manieres différentes. Au reſte, puiſque le mépris de la mort eſt le chef-d'œuvre de la vertu héroïque, s'il eſt permis de parler ainſi, il faut bien demeurer d'accord que c'eſt un pur effet de la raiſon, & que les inclinations naturelles ne peuvent jamais porter à la chercher ni à la mépriſer, parce que les inclinations naturelles ne ſont que le commencement des vertus. Un homme, qui eſt

brave par tempérament, ne fera, pour l'ordinaire, autre choſe que de n'être pas poltron : il s'oppoſera avec courage à ceux qui l'attaqueront ; mais ce ne ſera que ſa raiſon qui lui perſuadera de quitter la douceur du repos pour aller chercher la guerre, pour ſe ſignaler aux yeux de ſon prince, & pour y périr avec joie. Les inclinations, pour ainſi parler, ſont de belles aveugles qui ne choiſiſſent rien, & qui ſe laiſſent conduire facilement au bien ; & cependant c'eſt le choix qui fait la diſtinction des actions indifférentes & des vertueuſes : la valeur naturelle eſt brutale ; l'amour de tempérament eſt groſſier ; la bonté même de cette eſpece eſt trop ſimple : enfin il faut que la raiſon donne la perfection aux inclina-

tions, qu'elle les redreſſe & les corrige, & leur inſpire une nouvelle force qui ſeule nous rend dignes de louange. Si l'on vouloit des exemples, on trouveroit que preſque tous les grands hommes qui ſont marqués dans l'hiſtoire, ou parmi les philoſophes, ou parmi les héros, ont eu quelques mauvaiſes inclinations qu'ils ont ſurmontées par vertu, & qu'ils ont joint à la gloire de vaincre les autres celle de ſe vaincre eux-mêmes. Je demeure d'accord que, quand un grand eſprit ſe rencontre avec de belles inclinations, il eſt plus facile de faire les grandes actions; mais, comme en voyant un beau tableau, on ne s'informe pas de la peine que le peintre a eue en le faiſant, & l'on regarde ſeulement la perfection de

l'ouvrage, de même, ſans s'informer ſi toutes les inclinations ſont bonnes, il faut voir ſi toutes les actions ſont vertueuſes, grandes & nobles; & quand cela eſt, je ſoutiens que ſi celui qui agit de cette ſorte, a quelque choſe dans ſon tempérament, qui réſiſte aux grandes actions qu'il fait, cela même augmente ſa gloire; & qu'un prince, qui connoît tous les charmes des plaiſirs & du repos, mérite cent fois plus, lorſqu'il les ſçait quitter, que ceux qui, par un tempérament ſérieux & actif tout enſemble, renoncent ſans peine à toute la douceur de la vie. En un mot, je ne loue les actions vertueuſes, que lorſque la raiſon les conduit; & je regarde les bonnes inclinations toutes ſeules, comme un inſtinct aveugle

qui ne mérite pas grande louange, quoique ce ſoit un bonheur pour ceux qui les ont ; car je demeure d'accord que lorſqu'on n'a qu'un médiocre diſcernement, c'eſt un avantage extrême d'être naturellement porté au bien.

BONTÉ ET DOUCEUR.

LA bonté doit être le fondement & la compagne inſéparable de toutes les autres vertus. Il faut plutôt ſouhaiter de ſouffrir l'injuſtice que de la faire.

L'eſprit ſans bonté n'eſt propre qu'à faire du mal ; la bonté ſans eſprit a du moins cet avantage, qu'elle ne peut jamais nuire.

La douceur a quelque choſe de bon & d'agréable en mille rencontres ; mais pour l'ordinaire, elle

ne fait tout au plus que relever les bonnes qualités qui l'accompagnent. La douceur, à une perſonne d'eſprit, donne de l'agrément; mais, s'il n'y a du mérite d'ailleurs, cette douceur prétendue eſt fade; elle ſert même ſouvent à la fourbe, au déguiſement & à l'artifice. Si l'on y prend garde de près, on trouvera qu'elle eſt plus au corps qu'en l'eſprit; ce ſont des regards languiſſans, une parole traînante, une action lente & des manieres étudiées où le cœur & l'ame n'ont point de part: on diroit même que la pareſſe & la douceur ont de la ſympathie l'une avec l'autre; enfin j'aime mieux une bonne perſonne vive, qu'une douce & languiſſante; & je m'accommode mieux encore d'un eſprit brillant qui divertit, que

d'un esprit doux qui ennuie ceux qui ne sont pas de son goût.

Il y a une grande différence entre la bonté & la douceur, puisqu'il y a de très-bonnes personnes, qui ne sont pourtant pas douces, & qu'il y en a de douces en apparence, qui ne sont nullement bonnes. La bonté est une vertu solide, & la douceur est seulement une qualité agréable quand elle est sincere, & qu'elle se rencontre avec de l'esprit & du jugement.

La douceur est la qualité la plus nécessaire au beau sexe. Elle redouble les charmes de la beauté & les charmes de l'esprit. Sans la douceur les femmes ne peuvent être fort aimables.

La douceur est une qualité qui sied bien aux hommes, mais qui est d'une nécessité absolue aux

femmes. C'eſt le caractere eſſentiel de leur ſexe, qui leur fait charmer le nôtre : c'eſt l'aimant, qui ſeul attire les cœurs, & qui ſeul les ſçait retenir, après les avoir attirés.

LIBÉRALITÉ & Bienfaiſance.

QUICONQUE oblige promptement, redouble le prix de l'obligation.

La libéralité & la généroſité ne ſont pas une même choſe ; car il y a des gens qui ont de la libéralité, qui ne ſont pas également généreux en toutes les autres actions de leur vie.

S'il y a beaucoup de différence entre un homme libéral & un magnifique?

La magnificence peut être permiſe à quiconque a de quoi être magnifique, pourvu que la raiſon

la borne selon ce qu'on est, &. que la magnificence n'ôte pas le pouvoir d'être libéral ; mais elle est d'une bienséance nécessaire aux grands rois, qui peuvent être tout-à-la-fois libéraux & magnifiques. La libéralité est une vertu qui souvent en se cachant, devient plus héroïque ; mais la magnificence est une qualité d'éclat, qui doit se montrer au grand jour sans nul motif de vanité.

On peut être quelquefois libéral sans être magnifique ; mais jamais noblement magnifique sans être libéral ; & l'on peut ajoûter, en parlant de la magnificence, que cette grande qualité ne doit jamais aller seule, & qu'un prince, qui ne seroit que magnifique, ne mériteroit pas de grandes louanges ; mais quand on

voit la magnificence accompagnée de toutes les vertus héroïques, elle devient elle-même une vertu; car la magnificence bien employée eſt un rayon de la magnanimité. Mais n'y a-t-il pas quelquefois des avares qui font quelque action de libéralité & de magnificence ?

Tous ceux qui font quelque action de vertu, ne ſont pas toujours vertueux : il faut regarder l'uniformité de la vie pour en bien juger; & il y a quelquefois des avares qui, par des motifs d'avarice cachés dans leur cœur, font quelques actions de libéralité & de magnificence, ſans être ni libéraux ni magnifiques; & il y en a auſſi, qui, ſans biens & ſans fortune, montrent qu'ils ſont nés avec ces qualités-là. Quand la libéralité eſt dans le cœur, elle ſe

répand sur toutes les actions de la vie ; on ne cherche jamais à acquérir du bien par des voies baſſes ; on évite les préſens comme les autres les cherchent ; on loue avec plaiſir ceux qui donnent aux autres, quand on ne peut donner ſoi-même ; on fait du moins de bonne grace tous les petits préſens qu'on peut faire ; de ſorte qu'on peut dire que la libéralité eſt une vertu que tout le monde peut avoir, & peut même faire paroître ; mais pour la magnificence, elle n'appartient pas à de ſimples particuliers. Quand elle eſt ſans bornes, elle leur devient vicieuſe & dommageable ; & puiſqu'un libéral, qui va trop loin, devient prodigue, un magnifique hors de ſon rang, de ſa qualité & de ſes forces, mériteroit en-

core quelque nom pire que celui-là ; & c'eſt pour cela que la magnificence héroïque n'appartient qu'aux grands rois.

Rien n'oblige tant un magnifique, que de s'en laiſſer obliger.

La libéralité eſt proprement la vertu des rois.

Un prince, qui n'eſt point libéral, ne peut preſque poſſéder aucune vertu. En effet, eſt-ce avoir de la bonté, que de voir cent honnêtes gens maltraités de la fortune ſans les aſſiſter ? Eſt-ce être prudent que de ſe faire haïr, au lieu de s'acquerir mille ſerviteurs par des bienfaits ? Eſt-ce être grand politique, que de ne s'acquérir pas des créatures même chez ſes ennemis ? Eſt-ce aimer la gloire, que d'aimer démeſurément ce que tant de ſa-

ges ont trouvé glorieux de mépriser ? Eſt-ce être bon ami, que d'être toujours en état de refuſer tout ce qu'on demande ? Eſt-ce être bon maître, que de ne récompenſer pas ceux qui ſervent ? Eſt-ce être galant, que de n'être pas toujours prêt à tout donner ? Eſt-ce enfin être véritablement prince, que d'être avare ? Car enfin il n'y a que cette vertu toute ſeule par où les grands puiſſent raiſonnablement s'élever au-deſſus des autres. La valeur eſt quelquefois auſſi héroïque dans l'ame d'un ſimple ſoldat, que dans celle d'un roi. La bonté peut être le partage de tous les hommes, & même plus des ſujets que des ſouverains. La prudence ne leur eſt pas non plus particuliere : on peut avoir de la ſageſſe, & la

mettre en pratique aussi-bien qu'eux ; mais pour la libéralité, c'est aux grands seulement que la gloire en est toute réservée. C'est en vain que ceux qui n'ont rien à donner la possédent, puisqu'ils ne peuvent la faire paroître avec éclat ; mais aussi c'est en vain que les grands ont la puissance de donner, s'ils n'en ont pas la volonté.

Quiconque se laisse obliger, s'engage à la personne qui l'oblige. C'est pour cela que ceux qui ont l'ame haute, ne reçoivent jamais de bienfaits que de leurs amis ; & dans le choix des deux, ils aiment mieux obliger leurs adversaires que d'en être obligés.

Ceux qui disent que toutes les graces sont enchaînées, s'abusent ; & il n'y a rien, au contraire, qui

nous doive tant faire craindre d'être refusés, que lorsque nous devons déja beaucoup à ceux à qui nous demandons. Demander trop à ceux à qui l'on doit, est une espece d'ingratitude.

Une femme, qui reçoit des présens, se donne, ou, pour mieux dire, se vend.

Nous avons, en quelque sorte, plus de droit sur le bien d'autrui qui n'a point été à nous, que nous n'en avons sur les présens que notre libéralité a faits. Les autres choses peuvent quelquefois venir en notre puissance sans injustice; mais ce que nous avons une fois donné, ne doit plus nous appartenir.

Un homme libéral, qui fait un présent avec choix, donne quelque chose qui est à lui; un pro-

digue, qui jette ſans choix, donne auſſi ce qui lui appartient; cependant l'un pratique une vertu, & l'autre fait voir qu'il a un vice.

L'intention avec laquelle on donne, fait le prix de ce qu'on veut donner.

Les bienfaits tous ſeuls ne font pas naître une grande tendreſſe dans le cœur de la plûpart des gens. Pour l'ordinaire, le ſouvenir des bienfaits s'efface dans leur eſprit, comme la douleur dans le cœur des perſonnes affligées, où chaque moment en dérobe une partie; de ſorte que le temps affoiblit & diminue la reconnoiſſance, auſſi-bien que l'affliction.

DE LA MAGNANIMITÉ.

LA vraie magnanimité eſt une bonne opinion de ſoi fondée ſur la raiſon & ſur un mérite ſolide, qui fait aſpirer à de grandes choſes, & mépriſer les petites ; car on ne peut être véritablement magnanime, ſi on ne s'eſtime ſoi-même ; & quiconque ne s'eſtime pas autant qu'il doit, s'abbaiſſe à des choſes au-deſſous de lui ; il faut que le magnanime ne ſe puiſſe abbaiſſer en nulle ſorte de fortune, ni s'élever jamais au-deſſus de ce qu'il eſt ; ce ne ſeroit plus magnanimité, ce ſeroit orgueil. Mais il faut pour cela que le magnanime puiſſe juger auſſi équitablement de ſon propre mérite en faveur des autres, que du mérite des autres en ſa faveur,

& que le véritable honneur ſoit toujours l'objet du magnanime, qui ne déguiſe jamais par foibleſſe ni ſa haine ni ſon amitié, & qui trouve toujours que la diſſimulation eſt indigne de lui. Le magnanime trouve beaucoup de petiteſſe à tromper; il n'en trouve guères moins à médire : un véritable mérite ne croit pas avoir beſoin de détruire celui des autres pour s'établir; il mépriſe l'envie qu'on lui porte, & n'envie jamais perſonne: il eſt toujours au-deſſus de la médiſance; &, ſans s'aſſujettir aux ſentimens des autres, il deſire toujours quelque choſe de grand, & s'en croit capable.

Le magnanime eſt quelquefois & le plus ſouvent ambitieux; mais ce n'eſt pas de cette ambition qu'on appelle proprement ainſi dans le

monde. Il ne s'y faut pas tromper : l'ambition peut être mauvaiſe, & par ſes motifs & par les moyens dont elle ſe ſert ; mais la magnanimité ne le peut jamais être ; & l'on peut dire en ces deux ſens, que tout magnanime eſt ambitieux, mais que tout ambitieux n'eſt pas magnanime. L'ambitieux, qui n'eſt qu'ambitieux, fait cent baſſeſſes pour ſatisfaire ſon ambition ; le magnanime n'en feroit pas une ſeule : il craindroit de bleſſer ſa propre vertu, quand même perſonne ne le pourroit jamais ſçavoir.

Une des plus eſſentielles marques du magnanime eſt une certaine confiance au-deſſus de la raiſon, qui lui fait entreprendre les choſes les plus difficiles ſans craindre de n'y pas réuſſir, & qui le fait parler quelquefois comme s'il

étoit assuré des événemens. En effet, sans cette confiance héroïque, Cesar eût été fou, quand il disoit pour rassurer un pilote épouvanté par une tempête extraordinaire : *Ne crains rien, tu portes Cesar & sa fortune.* La magnanimité ne consistoit pas seulement à dire ces paroles ; il les pouvoit dire par dissimulation, mais à entreprendre ce qui les lui faisoit dire ; car cette action de Cesar fut proprement une impatience héroïque. En effet, étant arrivé à Apollonie, & voyant que les troupes qui l'y avoient suivi étoient trop foibles pour attaquer Pompée, & que celles qu'il attendoit, tardoient trop à venir, il prit un parti fort dangereux pour aller lui-même à une ville de Calabre appellée *Brindes*, les faire hâter, si elles y étoient arrivées,

ou pour ne s'y attendre plus, ſi elles n'y étoient pas. Il ſe jette donc de nuit dans une fregate, en habit déguiſé, malgré la tempête qui s'éleva; de ſorte que le Pilote n'y pouvant réſiſter, commanda de faire voguer en arriere pour regagner le port; & ce fut alors que Céſar, en ſe faiſant connoître, lui dit avec une intrépidité merveilleuſe : *Ne crains rien, tu portes Céſar & ſa fortune.*

Il y a une plus belle action de S. Louis, roi de France, qui porte tous les caracteres de la véritable magnanimité! la voici. Lorſque ce prince, en revenant de ſon expédition de la Terre-ſainte, fut auprès de l'iſle de Chypre, il s'éleva une tempête effroyable; & ſon vaiſſeau heurta ſi rudement contre un banc de ſable, qu'il y eut trois

toiſes de la principale piéce du navire par-deſſous, qui furent emportées par l'impétuoſité des vagues, à ce que rapporterent au roi quatre hommes qui avoient plongé & paſſé par-deſſous le vaiſſeau de ce prince pour l'aller viſiter. Le rapport étant fait, le roi demanda au pilote & aux matelots s'il y avoit du danger à demeurer dans ce vaiſſeau : ils répondirent qu'ils en avoient vu entr'ouvrir un à qui pareil accident étoit arrivé, & qu'ils lui conſeilloient de mettre ſa perſonne, celle de la reine, & des princes ſes enfans, en ſûreté, en paſſant dans un autre navire. Mais ce grand & magnanime roi demanda au pilote, ſi le vaiſſeau étoit à lui, & qu'il fût chargé de marchandiſes qui lui appartinſſent, s'il en ſortiroit ? Le pilote ré-

pondit que non, parce qu'il aimeroit mieux hazarder ſa vie que de s'expoſer à perdre tant de richeſſes; mais qu'il y avoit bien de la différence entre un pauvre pilote & un grand roi. Ce prince conſidérant alors qu'il y avoit dans ſon vaiſſeau cinq ou ſix cens perſonnes qui, l'en voyant ſortir avec toute la famille royale, n'y demeureroient pas, & qui ne pouvant être reçus dans les autres vaiſſeaux déja trop chargés, ſe jetteroient dans l'iſle ennemie dont ils étoient proches, & y périroient ſans pouvoir jamais revenir en France, il prit la magnanime réſolution de ne point quitter le vaiſſeau, diſant que cinq ou ſix cens ſujets, qui l'avoient ſuivi dans les périls, valoient mieux à conſerver, que la marchandiſe du pilote,

& qu'il aimoit mieux mettre ſa perſonne & celle de la reine & de ſes enfans entre les mains de Dieu, que de les abandonner. Le Ciel bénit cette action magnanime; mais le pilote avoit pourtant raiſon; & le roi, ſans cette confiance héroïque dont on a parlé, auroit eu tort; car la perſonne des grands rois ne ſe peut hazarder qu'en hazardant leurs royaumes.

Le plus ſage homme de l'antiquité qui avoit un jeune ami ambitieux, vouloit même que les prieres qu'on faiſoit aux Dieux fuſſent magnanimes, & jamais intéreſſées. Voici ce que c'eſt: Socrate rencontra un jour Alcibiade couronné de fleurs, ſuivant l'uſage, qui s'en alloit faire un ſacrifice: il le queſtionne & lui demande quelle priere il va faire aux

Dieux ? L'autre ne le ſçait pas trop bien, & répond ambigument. Socrate lui demande alors, s'il ſeroit content que les Dieux lui promiſſent la ſouveraineté d'Athènes ou celle de la Gréce, ou, ſi cela ne ſuffiſoit pas, l'empire de l'Europe ou de l'Aſie ? Eh ! qui ne le ſeroit pas ? dit Alcibiade d'un air content. Alors Socrate lui montra, qu'en demandant toutes ces grandes choſes, & en les obtenant, il pourroit arriver qu'il auroit demandé ſon propre malheur, lui faiſant entendre que l'unique priere raiſonnable qu'on pouvoit faire aux Dieux, étoit une ſeule déja en uſage long-temps auparavant. La voilà : *O Jupiter, donnez-nous ce qui eſt bon, quand nous ne le demanderions pas ; & ne nous donnez pas ce qui eſt mauvais, quand même*

nous le demanderions. Socrate ajoûta que tous les autres ſouhaits purement ambitieux, paroiſſoient magnanimes, & ne l'étoient point, & que la magnanimité eſt ſouvent le plus beau des noms qu'on donne à la folie ; de ſorte qu'Alcibiade, convaincu de ces vérités, ôte la couronne de fleurs qu'il avoit ſur ſa tête, & la met ſur celle de Socrate, proteſtant qu'avant que d'aller ſacrifier aux Dieux, il veut tâcher d'apprendre ce qui eſt véritablement grand & digne d'un cœur magnanime, pour le leur demander.

Peut-on être jaloux ſans ceſſer d'être magnanime ?

S'il eſt poſſible qu'un véritable magnanime puiſſe avoir de la ja-

louſie, il ne ceſſera pas de l'être pour cela : s'il punit & maltraite ſon rival, il ſe reſpectera encore lui-même en la perſonne qu'il aura aimée & qu'il n'aime plus, & ne la noircira pas ; il l'oubliera magnanimement. Il n'y a preſque que les avares qui ne peuvent jamais avoir nulle part à la magnanimité ; c'eſt un vice entiérement oppoſé à cette qualité héroïque. En un mot, la magnanimité eſt une qualité ſi excellente, qu'elle fait les grands rois, les bons & fideles ſujets, & tous les hommes plus vertueux & plus parfaits.

La magnanimité peut-elle ſe trouver avec la haine, auſſi-bien qu'avec l'amour & l'amitié ?

Un véritable magnanime mépriſe plutôt qu'il ne haït ; mais

s'il eſt forcé de haïr, il hait du moins noblement : il connoît toujours les bonnes qualités de ſon ennemi, s'il en a, & en convient: il veut que le motif de ſa haine ſoit juſte; & s'il ſe venge, que ce ſoit auſſi d'une maniere magnanime, ſans employer jamais des moyens indignes de lui. Si ſon ennemi meurt, il ſe conſole de perdre cette occaſion de vertu, ſans s'en réjouir; ſi cet ennemi revient à la raiſon, ne pouvant lui rendre ſon amitié & ſon eſtime, il lui rend du moins toute l'honnêteté poſſible, & ne témoigne plus ſe ſouvenir du paſſé. L'oubli des injures eſt le plus noble & le plus difficile effet de la magnanimité naturelle.

Il faut avouer, à la honte de l'amour & des amans, que la ma-

gnanimitié ſe trouve plus ordinairement jointe à l'amitié, parce que n'étant pas ſi tyrannique que l'amour, elle ne dérange rien dans les cœurs qui en ſont capables, & qu'au contraire un ami magnanime peut beaucoup contribuer à rendre ceux qu'il aime plus vertueux; car il ne les flatte jamais dans leurs défauts, & leur donne toujours de bons conſeils. Un ami magnanime eſt un tréſor ineſtimable; il ne change jamais avec la fortune; il ſuit & ſert ſes amis malheureux ſans nul intérêt que le plaiſir de faire ſon devoir.

DE LA RECONNOISSANCE.

LES rois ſont obligés d'être reconnoiſſans comme les autres hommes; & l'ingratitude eſt d'autant plus noire en ceux qui s'en trouvent capables, que leur rang eſt élevé au-deſſus de leurs ſujets.

On peut quelquefois juger favorablement de la grandeur de l'affection de celui qui donne peu; & très-ſouvent auſſi il n'eſt pas à propos de proportionner ſa reconnoiſſance à la richeſſe du préſent qu'on reçoit: ſi celui de qui nous le recevons, ne le fait que pour ſa propre gloire, nous ne lui en devons pas ſçavoir autant de gré qu'à celui qui ne donne que pour l'amour de nous, & qui ſe combat lui-même pour nous donner.

Il appartient à la reconnoiſſance de faire quelquefois naître l'amitié ; mais il ne lui appartient pas de faire naître l'amour.

La reconnoiſſance a ſes bornes auſſi-bien que toutes les autres vertus. Nos peres, à qui nous devons la vie, ne peuvent, avec juſtice, nous obliger à ſuivre aveuglément toutes leurs volontés.

On doit craindre la reconnoiſſance d'un amant qui parle beaucoup ; il y a des reconnoiſſances muettes qui valent beaucoup mieux.

DE L'INGRATITUDE.

L'INGRATITUDE eſt le plus lâche de tous les vices, & le plus oppoſé à l'équité naturelle. On n'en voit jamais parmi les animaux, non pas même parmi les plus cruels & les plus ſauvages. Les bienfaits & les careſſes apprivoiſent les lions; il n'y a que les hommes ſeuls qui ſoient naturellement capables d'ingratitude. Selon les loix de l'humanité, il faut faire du bien à quiconque en a beſoin; à plus forte raiſon eſt-il juſte d'en faire à ceux de qui on en a reçu. Cependant il y a des gens dont le cœur eſt ſi mauvais, que dès qu'on les a trop obligés, ils fuient ceux à qui ils ont de l'obligation, & viennent peu-à-peu à ne les pou-

voir plus ſouffrir. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que tout le monde murmure contre cet horrible défaut, & qu'ainſi il n'y pas un ingrat qui ne parle contre l'ingratitude; mais ce qui eſt plus ſurprenant encore, c'eſt que ce vice ſoit ſi général, bien qu'il ſoit le ſeul qui ſoit abſolument privé de tout plaiſir. Un homme qui uſurpe le bien d'autrui, s'enrichit en l'uſurpant. Un médiſant a le plaiſir d'être cru facilement; un fourbe a la ſatisfaction d'arriver à la fin qu'il s'eſt propoſée: un vindicatif, en faiſant des actions de cruauté, a le plaiſir de ſe venger; mais un ingrat ne peut jamais penſer à ce qu'on a fait pour lui, ſans quelque ſorte de honte & de dépit.

Un véritable ingrat ſent davantage un petit ſervice préſent, que

le plus grand ſervice paſſé ; & l'on peut dire qu'il faut qu'un ſervice ſoit toujours préſent à l'eſprit de celui qui l'a reçu, pour faire que ſon cœur y ſoit également ſenſible.

La véritable marque d'un cœur ingrat, c'eſt de diſtinguer bien ſubtilement ſur les obligations & ſur leurs cauſes ; on ôte par-là du monde l'obligation & la reconnoiſſance.

DU MENSONGE.

TOUT menſonge eſt un mal ; il ne peut jamais manquer de nuire à celui qui ment, quand même il ne nuiroit à nul autre, parce qu'il le rend moins vertueux.

La juſte punition des menteurs

eſt de n'être jamais crus, quand même ils ſeroient véritables. Tout ce qui vient de leur part eſt ſuſpect; toutes leurs paroles le ſont : toutes leurs promeſſes le deviennent; & l'ame qui ſe tient toujours en garde contre eux, & qui ſe défie toujours de leur malice, ne s'en laiſſe plus ſurprendre, quelque fine, quelque adroite, & quelque artificieuſe qu'elle ſoit.

Ce qu'il y a de plus dangereux au menſonge, c'eſt que c'eſt un poiſon qui ſe communique promptement, & dont on ne peut preſque plus arrêter l'effet. Lorſqu'on a fait un menſonge en une compagnie, tous ceux qui l'ont entendu mentent après de bonne foi, & font mentir tous les autres à qui ils diſent ce qu'ils ont entendu dire.

Il ne faut point ſe faire une habitude de ces petits menſonges qui ne font peur à perſonne, & auxquels on s'accoutume inſenſiblement. Comme il n'y a point de mauvaiſe habitude ſi facile à prendre que le menſonge, ni qui puiſſe être plus ſouvent très-commode, il faut s'en empêcher le plus qu'on peut, & le regarder toujours comme une choſe lâche, baſſe, foible & infâme, qui fait voir qu'on craint moins Dieu que les hommes. Il faut au contraire regarder la vérité comme l'ame de la probité, pour ainſi dire; & comme il n'y a preſque que la parole qui diſtingue les hommes d'avec les animaux, puiſque c'eſt l'image de leur raiſon, ſi on la falſifie, on ſe rend indigne d'être homme. Les bêtes, à la réſerve de ces redou-

tables monſtres qui naiſſent ſur les bords du Nil, n'ont point de cris trompeurs ; & il n'y a que l'homme dont la malignité pervertiſſe l'uſage de la voix.

Tout ce qu'on peut faire en faveur des menſonges officieux, c'eſt de les trouver excuſables en certaines occaſions.

Il y a des menteurs de cent eſpeces différentes. C'eſt ſouvent faire un menſonge que de taire une vérité qu'il ſeroit à propos de dire ; & la diſſimulation eſt une ſuite ſi dangereuſe du menſonge, qu'on les peut confondre l'un avec l'autre.

DES LOUANGES.

IL n'y a point de meilleure préparation que les louanges, pour faire recevoir favorablement une déclaration d'amour.

Il ne faut jamais qu'un amant loue une belle perſonne, avec empreſſement devant ſa maîtreſſe.

Les louanges des ennemis ſont glorieuſes & agréables.

Il n'y a rien de plus obligeant ni de plus ſenſible, que d'entendre dire du bien de ce que l'on aime.

C'eſt preſqu'un ſentiment général à toutes les belles de ne pouvoir ſouffrir ſans chagrin, que leurs amans en louent d'autres en leur préſence.

Les louanges ſont la plus douce choſe du monde, ſur-tout quand elles ſont données par un homme qu'on eſtime.

On a une telle diſpoſition à aimer d'être flatté, qu'encore qu'on ſçache bien que ce que l'on entend d'obligeant, ne ſoit pas poſitivement vrai, on ne laiſſe pas d'être bien-aiſe de l'entendre.

DE L'INCONSTANCE.

RIEN ne contribue tant à augmenter une nouvelle paſſion, que les louanges que l'on entend donner à celle qui la cauſe

Ce qu'on peut véritablement nommer *inconſtance*, eſt un certain dégoût & une eſpece de laſſitude d'eſprit, s'il eſt permis de

parler ainſi, qui fait que les mêmes choſes qui ont plû, ne plaiſent plus, & qui fait auſſi que la nouveauté eſt un charme inévitable.

La modeſtie exige qu'on ne loue jamais, avec excès, en autrui, une choſe dont on vous peut faire l'application.

L'inconſtance naît dans le cœur des amans, & non pas dans les yeux de leurs maîtreſſes.

DE LA FLATERIE.

FLATER ſes amis, eſt une eſpece de tromperie qui leur peut être nuiſible.

La différence du Flateur & du Complaiſant.

On ne pardonne rien ſi aiſément

ment qu'une flaterie dite de bonne grace; & cela vient, ſans doute, de ce qu'on eſt ſon premier flateur à ſoi-même, & qu'on ſe dit preſque toujours plus de bien de ſoi, que les autres n'en diſent & n'en doivent dire; de ſorte que la flaterie eſt toujours plus près de ce que nous penſons de nous, que de la vérité, & a ſans ceſſe une intelligence ſecrette dans notre cœur, dont il ſe faut défier. Ceux qui aiment à être flatés, s'eſtiment trop; & les flateurs, pour l'ordinaire, le deviennent, parce qu'ils ſentent bien qu'ils n'ont pas aſſez de mérite ni aſſez de vertu pour plaire, ou pour acquérir du crédit, ſans le ſecours de la flaterie; & l'on peut dire qu'ils ont mauvaiſe opinion, & d'eux, & d'autrui. Mais avant que de diſtinguer

la complaisance raisonnable de celle qui ne l'est pas, il est à propos de faire une legere peinture d'un flateur. Sa premiere qualité est de renoncer à la vérité, sans nul scrupule, & de ne l'employer jamais; d'être incapable de nulle amitié, de n'aimer que son plaisir & son intérêt, de ne s'attacher jamais qu'à la fortune: il n'a point de tempérament particulier; il devient ce que son interêt demande qu'il soit, sérieux avec ceux qui le sont, gai avec les enjoués, mais jamais malheureux avec ceux qui le deviennent; car il les abandonne dès qu'il peut connoître que la fortune les quitte. Il fait des vertus de tous les vices, quand il lui plaît; il est aussi insupportable à ceux qui sont au-dessous de lui, qu'il est soumis à

ceux dont il a beſoin : comme il paſſe toute ſa vie à flater ceux qui ſont au-deſſus de ſa condition, il veut être flaté de ceux qui ſont au-deſſous. La diſſimulation eſt ſa compagne ordinaire ; il n'a point de patrie, point de parens, point d'amis, & ſouvent point de religion. Les vrais flateurs ne ſe contentent pas de louer ceux qui ne méritent pas d'être loués ; pour plaire à ceux dont ils changent les vices en vertus, ils changent, autant qu'ils peuvent, les vertus des autres en vices ; ils emploient également la médiſance & la calomnie, pour plaire à ceux à qui ils font la cour. Ils n'avertiſſent jamais leurs amis des fautes qu'ils font, pendant leur bonne fortune ; mais s'ils tombent, ils ſont les premiers à inſulter à leur malheur,

afin de ſe rendre agréables à ceux qui leur ſuccedent. Enfin un flateur eſt le plus lâche de tous les hommes; mais entre tous les flateurs, ceux qui approchent des grands, ſont les plus méchans & les plus à craindre; on peut dire de la flaterie, en cette rencontre, qu'en s'attachant aux grands, elle fait quelquefois comme cette herbe rempante qui couvre les murailles qu'elle détruit dans la ſuite; il eſt certain que la flaterie en trompant les grands, & à l'égard des autres, & à l'égard d'eux-mêmes, les rend bien ſouvent injuſtes, & enſuite malheureux. La flaterie n'eſt pas ſeulement dangereuſe dans les cours; elle l'eſt en amitié, en amour, & en toutes ſortes d'états; car il y a des amans flateurs auſſi-bien que des amis

& des courtiſans. Il y a pourtant cette différence, que ſouvent les amans flateurs croient une partie des flateries qu'ils diſent, & que les flateurs d'intérêt parlent toujours contre leur ſentiment; & puis, à dire la vérité, la flaterie en amour n'eſt pas ſi dangereuſe; car quand les femmes ont de la raiſon, elles ſe défendent de tout ce que les amans leur diſent; & c'eſt le point le plus important de la morale des femmes, que de douter de tout ce qu'on leur dit en galanterie. Mais enfin, ſoit à la cour, ſoit en amour ou en amitié, c'eſt la marque d'une ame grande & noble de n'aimer point la flaterie, & d'être incapable de flater. Il faut regarder la flaterie comme une eſclave qui eſt toujours baſſe, rempante & dépendante de la

fortune. Il y a des flateurs de toute condition, & pour toutes ſortes d'intérêts. Ceux qui ne le ſont qu'en paraſites, font le moins de mal, parce que ceux-mêmes qui s'en divertiſſent, les mépriſent. Mais les plus dangereux de tous, ſont ceux qui contrefont les amis ſinceres : il y a des flateurs qui, parlant eux-mêmes contre la flaterie, s'introduiſent dans le monde, comme s'ils étoient de véritables amis, & trompent bien ſouvent des gens fort habiles ; ainſi l'on peut dire que la flaterie ſérieuſe eſt la plus dangereuſe de toutes. Les véritables amis ne doivent être ni grondeurs, ni bruſques, ni deſagréables : ils doivent louer, & mieux louer que les flateurs ; & d'autant plus que pour s'acquerir le droit

de reprendre leurs amis en quelques occaſions, il faut qu'ils les louent en d'autres, quand ils en ſont dignes ; car la plus ſincere marque d'amitié qu'on puiſſe donner, eſt d'avertir généreuſement ſes amis des fautes qu'ils font ou qu'ils ſont prêts de faire. Il faut même courageuſement ſe mettre au hazard de leur déplaire en quelque ſorte, plutôt que de les expoſer à faire quelque action dont ils ſeroient blâmés. Quand on a fait auſſi quelque choſe qu'on connoît ſoi-même, qui n'eſt pas bien, il faut prendre garde ſi nos amis le diſent, ou du moins en demeurent d'accord avec nous ; car ſi cela n'eſt pas, il faut conclure, ou qu'ils ſont peu éclairés, ou qu'ils ſont foibles, ou qu'ils ſont flateurs. Les commen-

cemens de la flaterie ſont très-difficiles à connoître ; la civilité & la politeſſe du monde la cachent d'abord ; l'habitude la fait enſuite ſouffrir ; & dès qu'on s'y eſt accoutumé, on n'eſt plus capable de la connoître. L'honnête complaiſance, qui eſt le prétexte dont la flaterie ſe veut couvrir, rend en effet l'amitié plus douce, ſert à l'ambition, à l'amour, & eſt, pour ainſi dire, le lien de la ſociété. Sans elle, les opiniâtres, les ambitieux, les coléres, & enfin tous les gens de tempéramens violens & contraires ne pourroient vivre enſemble. Elle unit, elle adoucit, elle lie la ſociété ; mais c'eſt avec un air libre qui n'a rien de bas ni de ſervile, qui ne ſent ni l'empreſſement, ni l'intérêt, ni la diſſimulation. Mais la

baſſe complaiſance, ou, pour mieux dire, la flaterie, ſe déguiſe en tout; elle flate ſur la beauté, ſur l'âge, ſur l'eſprit; elle loue les amis de ceux qu'elle veut flater, & blâme leurs ennemis, quels qu'ils ſoient. Les véritables amis amoindriſſent les offices qu'ils rendent, & les flateurs les exagérent. Les amis ſinceres ne ſçauroient avoir plus de joie, que de voir que les gens qu'ils aiment, ſont aimés de tout le monde; mais les flateurs craignent, au contraire, que d'autres ne plaiſent plus qu'eux; & c'eſt proprement dans leur cœur qu'on peut trouver de la jalouſie ſans affection. Il ſe faut pourtant bien garder, en voulant éviter un défaut, de tomber dans un autre, & d'être incivil & peu ſociable. La complaiſance des

honnêtes gens eſt très-aiſée à diſcerner, quand on y prend garde. Elle n'a jamais d'intérêt particulier; elle regarde, en général, la bienſéance du monde; c'eſt ce qu'on appelle ſçavoir vivre: il ne peut y avoir de régles préciſes pour cela; le jugement & la vertu en doivent preſcrire les loix. Il ne faut point être complaiſant, ni pour tromper ſon prince, ſi l'on eſt à la cour, ni pour abuſer ſes amis. Il faut que la diſſimulation, le menſonge, ni nul intérêt ſervile ne s'y mêlent jamais. Il ne faut pas enfin ſe faire un métier de la flaterie, qui eſt un poiſon plus dangereux qu'on ne penſe; car dans le monde il n'y a preſque point de flateurs qui n'en puiſſent avoir d'autres; & ſi les princes, qui ont un eſprit fort éclairé, ob-

ſervent ſoigneuſement tout ce qui vient à leur connoiſſance, ils verront ſouvent la flaterie dans leurs cours, ſous mille figures différentes. Elle ſe trouve dans les bals, dans les fêtes, quelquefois même aux lieux les plus ſaints, d'où elle devroit n'oſer approcher; & elle eſt d'ordinaire plus parée & plus ajuſtée que la complaiſance ſincere qui ſe fie à ſes propres charmes. La flaterie enfin a un langage qui lui eſt propre; elle ne loue jamais que par des exclamations, & qu'avec deſſein de tromper. Il eſt vrai qu'il y a des flateurs de tempérament, qui ne penſent à rien en particulier, & qui, par un deſſein général de plaire à tout le monde, ont une certaine complaiſance fade qui déplaît: ces gens-là ne ſont pas mechans; mais,

pour l'ordinaire, ils ont peu d'esprit ; & sentant bien qu'ils ne pourroient pas soutenir leur opinion, s'ils en pouvoient avoir une, ils cédent à tout le monde, & prennent le parti d'être complaisans de profession. Ces gens-là ne doivent inspirer que la pitié ; il faut se contenter de les éviter sans les haïr. Mais pour les flateurs qui veulent arracher l'estime & l'amitié des honnêtes gens, par des artifices qu'on devroit punir, ils sont tout-à-fait dignes de haine & de mépris. Le moyen le plus sûr, pour se garder de la flaterie, c'est de se bien connoître soi-même.

SINCERITE ET VERITÉ.

LA ſincérité eſt une choſe que tout le monde peut avoir.

La vérité eſt le lien univerſel qui maintient l'ordre dans le monde ; c'eſt ſur elle que ſe fonde la foi publique, le droit des gens & la juſtice. Elle préſide à l'amour, à l'amitié : ſans elle, le monde ne ſeroit que confuſion ; & il n'y auroit ni honneur ni plaiſir ſur la terre, ſi la vérité en étoit bannie.

La vérité eſt une beauté ſévere, qui, ſi elle n'inſpire pas de l'amour, inſpire du moins de la vénération,

DE L'ESPÉRANCE.

IL n'y a rien de plus propre à faire ceſſer l'amour, que de faire ceſſer l'eſpérance.

L'eſpérance eſt le ſecours de tous les malheureux.

L'eſpérance, que l'amour fait naître, eſt inquiéte.

L'amour fait bien ſouvent, non-ſeulement eſpérer des choſes difficiles, mais même des choſes impoſſibles.

Les plaiſirs, que la ſeule eſpérance donne, ſont toujours accompagnés d'inquiétude.

L'eſpérance ſeule eſt le partage des grandes ames; mais pour les baſſes & les mercénaires, il faut les toucher par la vue d'une récompenſe certaine.

Pour avoir toujours de l'eſpérance, il ne faut qu'avoir fait une fois en ſa vie quelque réflexion ſur le monde en général. Il faut avoir obſervé l'inſtabilité de la fortune, le caprice des événemens, les chutes précipitées des uns, la grande élévation des autres, la variété de l'humeur des hommes, qui change, lorſqu'on y penſe le moins. Il faut avoir pris garde que, la plûpart du temps, les événemens de la vie dépendent de l'amour, de la haine, de l'ambition, de l'intérêt, de perſonnes que vous ne connoiſſez pas. Ainſi l'on doit, du moins une fois, être perſuadé qu'il peut toujours arriver mille choſes, ſoit en bien, ſoit en mal, qu'on ne ſçauroit prévoir, & par conſéquent ne déſeſpérer jamais de rien. Ce que les vents font ſur la mer, la fortune

le fait ſur la terre ; & il eſt à propos de faire dans la vie ce qu'un bon pilote fait dans un vaiſſeau qui a le vent contraire : il n'abandonne point le gouvernail : il lutte contre la tempête ; & lorſque toutes les apparences ſont contre lui, que ſes voiles ſont emportées ; que ſon mât eſt rompu, & qu'il erre à la merci des vents & des flots, il eſpere encore, ou que l'orage ceſſera, ou qu'un coup de vent le portera au port.

L'eſpérance eſt comme une jeune étourdie qui croit tout ce qu'on lui dit, pourvu qu'il lui plaiſe ; qui n'a que de l'imagination & point de jugement, que des chimeres divertiſſent, qui prend le vrai pour le faux, & le faux pour le vrai, qui, ſur de legeres apparences, prévoit une multitude

de plaisirs qui ne peuvent être, & qui, malgré cette hardiesse à se promettre tout de l'avenir, ne laisse pas d'être timide, d'abandonner le cœur d'un amant à la crainte, & de lui laisser appréhender jusqu'aux plus petites choses.

L'espérance est le dernier bien qui abandonne les malheureux.

DE L'EXEMPLE.

L'EXEMPLE des choses mauvaises ne nous doit jamais porter à les suivre; il nous doit plutôt obliger à les éviter.

L'exemple ne change point la nature de la chose; ce qui est mauvais, l'est toujours; & pour avoir des complices de son crime, on n'en est pas moins criminel.

Le monde est plein d'imitateurs bons ou mauvais.

DE L'EXCÈS.

TOUT excès est défectueux, de quelque nature qu'il soit; les vertus mêmes deviennent des vices, quand on n'y garde pas de tempérament. L'extrême valeur dégénere en témérité, l'extrême prudence en lâcheté; la haute libéralité fait les prodigues; la trop grande œconomie fait les avares, l'adresse excessive fait les fourbes; la tempérance fait les insensibles; la force fait les tyrans; & le souverain droit lui-même est une souveraine injustice, si nous devons croire les sages qui nous l'ont dit.

DE LA BRAVOURE.

POUR être véritablement brave, il faut attendre les grands périls en repos & sans inquiétude.

Ceux qui mépriſent le péril par l'excès de la crainte, qui les rend vaillants, ne peuvent jamais donner de plus grandes preuves de leur timidité qu'en faiſant une choſe ſi oppoſée à leur tempérament; ainſi on peut dire qu'ils ſont braves ſans ceſſer d'être poltrons, & ſans quitter leur naturel.

Quoique la valeur ne ſoit pas la vertu des femmes, il eſt pourtant conſtamment vrai qu'elles l'aiment, & qu'elles font même quelquefois injuſtice à d'autres bonnes qualités en préférant des gens, qui

ne ſont ſimplement que braves, à d'autres qui ont pluſieurs vertus.

Les femmes, qui ne ſont pas vaillantes, ne laiſſent pas d'aimer les vaillans; & ſoit que leur foibleſſe naturelle leur faſſe regarder la valeur des hommes comme un appui néceſſaire; ſoit que leur vanité les ſatisfaſſe davantage, ſe voyant vaincre des vainqueurs; ou ſoit que l'éclat de la vertu héroïque force tout le monde à l'admirer, il eſt toujours certain que les femmes aiment les braves, & que les lâches ne leur plaiſent pas.

La condition & la bravoure ne méritent guères d'eſtime, quand elles ſont ſeules à ſe faire eſtimer. Il ne faudroit jamais aimer qu'un roi ou qu'un lion; s'il falloit néceſſairement n'aimer que la qua-

lité ou la valeur, ce seroient deux redoutables maîtresses.

DE L'AVARICE.

L'AVARICE ôte entiérement le prix à tout ce que fait celui qui est possédé de cette lâche passion : celui qui donne peu, & de bonne grace, oblige plus que celui qui donne beaucoup, & qui donne avec chagrin.

En général, il vaut mieux être maîtresse d'un homme prodigue que d'un avare ; & il vaut mieux être femme d'un avare que d'un prodigue.

Un amant avare ne sera jamais un ami libéral.

DES APPARENCES.

CEUX qui font le bien, parce qu'il eſt bien, & non point parce qu'il doit être divulgué, ne ſe ſoucient guères de l'injuſtice que la renommée fait à leur vertu: ils trouvent leur ſatisfaction en eux-mêmes, ſans la chercher en autrui; de cette ſorte les ſages ſont quelquefois très-innocens & très-heureux, lorſque le vulgaire, qui ne juge que par les apparences, les croit coupables & infortunés.

Il y a certaines choſes qui paroiſſent juſtes devant les hommes, qui ne le ſont point devant Dieu.

On doit toujours ſonger à ſauver les apparences, autant qu'on peut; car il y a je ne ſçais quelle

malignité qui régne dans l'eſprit de tout le monde en général, qui fait qu'on eſt toujours prêt à expliquer en mal toutes les choſes qui ſont capables de recevoir une explication de cette nature.

DE L'ABSENCE.

L'ABSENCE en amour ne peut jamais être ſans ennui, quand on ſçait bien aimer.

Etre éloigné de ce qu'on aime, eſt une des plus grandes amertumes de l'amour. En effet, comme l'amour prend naiſſance par la vue, & qu'il s'entretient par elle, il s'enſuit que l'abſence eſt ce qui lui eſt le plus oppoſé, & que comme il n'eſt rien de plus doux que de voir ce que l'on aime, il n'eſt auſſi

rien de plus cruel que de ne le pas voir. Les abſences, quand elles ſont courtes, augmentent l'amour; quand elles ſont longues, elles le changent en fureur & en déſeſpoir; quand elles ont un terme limité, l'impatience fait que l'on n'a point de repos; & quand leur durée eſt incertaine, le chagrin trouble toute la douceur de l'eſpérance.

DU SECRET.

UN ſecret eſt une choſe que nos amis nous doivent dire d'eux-mêmes, & que nous ne devons jamais leur demander.

L'honneur ne permet jamais de révéler les ſecrets d'autrui; on ne doit être maître que de ſon propre ſecret.

Un des plus sûrs moyens de sçavoir les secrets de quelqu'un, est de lui confier les siens.

L'amour aime le secret; & les paroles d'un amant ne doivent être entendues que de la personne qu'il aime, lorsqu'il veut parler de sa passion.

Une femme, qui écrit une lettre, avec le soin de cacher qui l'écrit, & à qui elle est écrite, a du moins dans le cœur quelque leger sentiment de tendresse qu'elle ne veut pas qu'on sçache. L'amour aime, de sa nature, tellement le secret & le mystere, qu'on peut dire que tout ce qui n'est ni secret ni mysterieux, n'est point amour.

Il ne faut jamais découvrir tout le secret de son cœur, en certaines occasions; & il y a une espece de

ſentimens qu'on ne doit jamais ſçavoir qu'en les devinant.

La choſe du monde la plus difficile à un amant, eſt de renfermer dans ſon cœur tout ce qui lui arrive, & de n'en rien dire à perſonne.

C'eſt un grand ſupplice de ſe trouver dans une compagnie nombreuſe où chacun a un ſecret, principalement quand on n'en a pas, & que l'on n'a rien à faire qu'à écouter ce petit murmure que font ceux qui s'entretiennent en parlant tout bas.

Il eſt de l'amour comme du feu; plus il eſt renfermé, plus il ſe conſerve.

Le ſecret augmente toutes les peines & tous les plaiſirs de l'amour.

On peut quelquefois manquer au ſecret, quand c'eſt pour empêcher ſes amis d'exécuter un mauvais deſſein, ou pour détourner le malheur de quelque perſonne de vertu.

Quiconque ſçait aimer, ſçait ſe taire; & le ſecret eſt une choſe ſi douce en amour, que, ſans lui, toutes les faveurs, qu'on peut recevoir, ne ſont preſque ni douces ni glorieuſes.

Un honnête homme ne doit jamais dire, ſans une néceſſité abſolue, qu'il eſt aimé d'une femme, ſoit qu'il l'aime ou qu'il ne l'aime pas.

Il y a plus de peine qu'on ne penſe à garder un ſecret de bagatelles; car pour ces gros ſecrets ſérieux, tous les gens qui ont un peu d'honneur, ou ſeulement un peu de prudence, les gardent.

Un amant, qui publie les faveurs de sa maîtresse, se fait cent fois plus de tort, en les publiant, qu'elle ne s'en fait en le favorisant.

DE LA CONFIANCE.

IL ne faut jamais trop se confier à la générosité de ses ennemis.

Une sincere confiance est bien plus propre à faire garder fidélité, qu'une demi-confidence.

DES PLAINTES.

LES plaintes d'un amant ſont glorieuſes à la perſonne qui eſt aimée, & qui n'a point avoué qu'elle aime. Elle tient alors véritablement en ſa puiſſance le bonheur ou le malheur de ſon amant ; & c'eſt proprement en ce tems-là qu'elle eſt maîtreſſe, & qu'il eſt eſclave.

Ces amans languiſſans, qui ne font continuellement que gémir & ſe plaindre, ne ſont propres qu'à ennuyer celles qu'ils aiment ; au contraire, pour être aimé, il faut plaire ; & pour plaire, il faut être gai & enjoué.

Il y a de la foibleſſe à ſe plaindre à ceux dont on a été offenſé.

Rien n'eſt plus doux aux belles, que d'entendre qu'on ſe plaigne toujours de quelque choſe.

DE LA PITIÉ.

LA pitié attache facilement les malheureux les uns aux autres.

La pitié eſt une choſe bien puiſſante ; elle amollit les cœurs les plus durs ; elle fléchit les ames les plus fieres, principalement quand ceux pour qui on en eſt capable, ne ſouffrent que pour l'amour de nous.

Ceux qui ſe contentent de plaindre les malheureux, ſans les ſoulager, quand ils le peuvent, ne méritent pas qu'on leur ait obligation de leur pitié.

DE LA COMPLAISANCE.

LA complaiſance ne doit point s'étendre juſqu'à déguiſer ſes ſentimens ; il ſuffit qu'on les ſoumette.

Pour parler de la complaiſance, en général, je veux qu'on n'en ait jamais qui flate le vice, qui trahiſſe la vertu, qui déguiſe la vérité, qui nuiſe à la religion. Je veux qu'on ne ceſſe jamais d'être ſincere, juſte & fidele ami pour être complaiſant. Je veux que ceux qui ſont auprès des grands, les reſpectent ; mais je ne veux pas qu'ils ayent une complaiſance qui ne regarde que leur qualité & leur propre intérêt, & qui les oblige à louer ce qu'ils blâment

dans leur cœur. Il faut ſans doute être complaiſant dans les choſes indifférentes ; mais il ne faut jamais l'être dans les choſes qui peuvent nuire.

Les complaiſans de profeſſion flatent ceux qu'ils voient, & abandonnent ceux qu'ils ne voient pas.

A proprement parler, la complaiſance eſt la reine des bagatelles; elle n'eſt principalement propre que lorſqu'il s'agit de s'aller plutôt promener en un lieu qu'en un autre, de danſer ou de ne danſer pas, de chanter ou de ne chanter pas.

Tant qu'un amant n'eſt point aimé, je crois volontiers qu'il eſt complaiſant ; mais, à mon avis, dès qu'il eſt aſſuré de l'affection de ſa maîtreſſe, il eſt quelquefois auſſi aiſe de faire ſa volonté,

que celle de la perſonne qu'il aime.

DE LA CONVERSATION.

CE n'eſt point dans les livres ſeuls qu'on peut apprendre à parler ; ceux qui ſe contentent de lire pour être propres à la converſation, ne ſçayent pas à quoi la lecture eſt bonnne. Elle eſt ſans doute néceſſaire à parer l'eſprit, à régler les mœurs & à former le jugement ; elle peut même ſervir à apprendre une langue ; mais pour l'agrément du langage, la converſation toute ſeule le peut donner ; encore faut-il que ce ſoit une converſation de gens du monde, dont les femmes faſſent la plus grande partie.

Les converſations doivent être plus ſouvent de choſes ordinaires & galantes, que de grandes choſes ; elles doivent être libres & diverſifiées, ſelon les temps, les lieux & les perſonnes. Le grand ſecret eſt de parler toujours noblement des choſes baſſes, aſſez ſimplement des choſes élevées, & galamment des choſes galantes, ſans empreſſement & ſans affectation. Il y a des occaſions où les ſciences même peuvent y entrer de bonne grace, & où les *folies* agréables peuvent auſſi trouver leur place ; de ſorte qu'il n'eſt rien qu'on ne puiſſe dire en converſation, pourvu qu'on ait de l'eſprit & du jugement, & qu'on conſidere bien où l'on eſt, à qui l'on parle, & qui l'on eſt ſoi-même. Mais ce qu'il y a de plus néceſſaire pour

rendre la converſation douce & divertiſſante, c'eſt un certain eſprit de politeſſe, qui en banniſſe abſolument toutes les railleries aigres, comme toutes celles qui peuvent tant ſoit peu offenſer la pudeur.

Il eſt très-difficile de parler bien à propos de ſoi-même ; car ſi l'on ſe loue, on ſe rend inſupportable ; ſi l'on ſe blâme équitablement, on feroit mieux de ſe corriger de ſes défauts, que de les publier ; & ſi l'on ne dit de ſoi ni bien ni mal, on eſt aſſez ennuyeux.

DES PASSIONS.

TOUTES les paſſions que les hommes ſemblent avoir inventées, telles que le jeu, la chaſſe, & les ſciences, ont leur origine dans notre cœur, qui a naturellement un penchant au plaiſir.

Si les hommes n'avoient point de paſſions, au lieu de ſouhaiter auſſi ardemment de vivre comme ils le ſouhaitent, ils déſireroient de mourir. Il n'eſt rien de plus ennuyeux que de mener une certaine vie tiéde & tranquille, qui, ſans rien déſirer ni rien craindre, n'a rien de plus ſenſible que celle que nous voyons aux fleurs. En effet, s'il n'y avoit point d'ambition, on voit cent mille perſonnes aller & venir par le monde, qui ne ſe-

roient rien de ce qu'elles font, & qui ne feroient nulle autre chose. Si on ôtoit à un amant la passion qui le possède, il deviendroit fort oisif : si on ôtoit à un brave celle d'acquérir de l'honneur, il n'iroit point à la guerre ; de sorte que les rois étant sans ambition, n'auroient pas besoin de soldats ; & les braves n'ayant pas la passion de la gloire, demeureroient paisiblement confondus avec les lâches, sans avoir jamais de quoi s'occuper. Je crois même que les champs ne seroient point cultivés ; que l'on ne bâtiroit point de villes ni de maisons, & que les hommes demeureroient épars dans les campagnes, sans chercher d'autre logement que celui des grottes, que la nature a faites. Et pour les femmes, s'il n'y avoit point de

passions au monde, je ne sçais ce qu'elles feroient; car comme elles sont les plus foibles, si leur beauté ne faisoit point naître l'amour dans le cœur des hommes, & si elle ne leur tenoit point lieu de force, il semble qu'il vaudroit mieux être une belle mouche, que d'être une belle femme; car outre qu'elles seroient assurément esclaves, il est encore vrai qu'elles seroient dans une oisiveté fort ennuyeuse, puisqu'elles ne sçauroient que faire de tout le temps qu'elles emploient à se parer.

Les gens, qui ont le cœur partagé, n'ont pas les passions si violentes.

La vertu ne consiste pas à n'avoir point de passions : la nature les donne à tous les hommes; on ne s'en sçauroit défaire qu'avec

sa vie ; & pourvu que ces passions ne nous fassent rien faire contre la véritable gloire, nous ne sommes point coupables de ne les pouvoir surmonter dans notre cœur.

Les personnes passionnées sont plus sujettes à changer d'avis que les autres, parce qu'elles suivent tous les mouvemens de la passion qui les possede.

Toutes les passions d'elles-mêmes sont bonnes ; la puissance qui les a mises en notre ame, étant trop sage & trop juste pour les avoir fait mauvaises ; &, pourvu que leur objet soit légitime, qu'on ne les dérégle pas, & qu'elles demeurent dans les bornes raisonnables, qui leur sont prescrites, comme elles ne sont jamais condamnables, on ne les doit jamais con-

damner. En effet, il eſt des deſirs innocens ; il eſt des eſpérances bien fondées & des craintes qu'on doit avoir ; il eſt même des coleres équitables & des haines juſtes : pourquoi donc n'y auroit-il pas un amour permis, puiſque c'eſt une paſſion plus douce, plus humaine, & moins mal-faiſante que toutes celles qu'on vient de nommer ?

DE LA COLERE.

LA colere produit quelquefois une vertu qui ſemble lui être oppoſée. En effet, la grande patience eſt un effet du grand courage ; & le grand courage ſe trouve plus ſouvent dans l'ame de ceux qui ſont d'un tempérament colere,

que dans celle des perſonnes qui ſont ſi peu ſenſibles, qu'on ne ſçait quand on les fâche ou quand on les oblige.

La colere, dans les gens qui ont le cœur noble & l'eſprit bien fait, eſt une marque de grandeur, de courage & d'équité; car ſi on conſidere cette paſſion dans un homme raiſonnable, on trouvera qu'elle n'éclate jamais que parce qu'il eſt ſenſible à l'injuſtice & à la gloire, & que c'eſt un pur effet de ſa vertu, de la ſenſibilité de ſon cœur, de la délicateſſe de ſon eſprit, & de la juſteſſe de ſon diſcernement. En effet, peut-on voir une injuſtice manifeſte, quand on a l'ame droite, ſans en avoir le cœur ému? Peut-on ſouffrir un outrage ſans colere, lorſqu'on aime la gloire avec ardeur? Il n'y

a point de vertu à être insensible. La colere peut avoir de bons effets, & il est juste de la sentir quelquefois ; mais en même temps il est dangereux de s'en faire une habitude : il est toujours bon de la retenir, & il ne faut jamais s'y laisser emporter ; car comme c'est un effet de l'insensibilité du cœur, que de ne se mettre jamais en colere, on peut dire aussi que c'est une marque de foiblesse d'esprit & de peu de discernement, que de s'y abandonner souvent pour de petites choses. On voit, pour l'ordinaire, que les personnes foibles y sont plus sujettes que les autres. Les enfans & ceux qui sont sur le déclin de l'âge & de la raison, se fâchent de tout ; les malades même qui n'ont pas l'usage tout entier de leur esprit, se met-

tent en colere pour des bagatelles qui leur font honte, quand ils se portent bien; & les femmes qui ſont, à parler en général, moins capables de grande force d'eſprit & de courage, ſe laiſſent ſouvent emporter à de bizarres coleres.

DE LA SENSIBILITÉ.

COMME on ne croit tous les maux paſſés moindres que ceux que l'on ſouffre, que parce qu'on ne les ſent plus, on ne croit auſſi tous les maux d'autrui moindres que les ſiens, que parce qu'on ne les ſent pas.

Preſque toutes les douleurs de compaſſion ſont des douleurs paſſageres, dont le moindre plaiſir

soulage; il n'y a qu'un très-petit nombre de personnes qui soient assez généreuses pour entrer de bonne foi dans tous les intérêts de ceux qu'ils aiment, & dont le cœur soit assez sensible pour être pénétré de la douleur d'autrui.

DE LA CIVILITÉ.

LA civilité est une chose que l'on doit toujours avoir, même pour ses ennemis.

La familiarité & l'amitié ne doivent jamais bannir la civilité.

En amour les civilités les plus régulieres ne sont pas les plus obligeantes; il y a un certain désordre d'esprit, & une certaine confusion de paroles qui plaît bien davantage, que ne feroit un compliment plus juste & plus étudié.

DE L'EXACTITUDE.

QUAND on ſe fait une habitude de n'être point exact dans les petites choſes, il eſt fort aiſé de l'être pas dans les grandes, & par conſéquent de s'expoſer à déplaire ſouvent à ſes amis. Le plus ſûr eſt d'avoir de l'exactitude.

Il faut s'accoutumer à être exact, lors même qu'il ne s'agit que de petites choſes.

tage de l'avoir vue en naiſſant. Ceux qui y viennent, s'y conforment, & deviennent ce que les autres ſont, ſur-tout quand le prince lui-même a de la politeſſe, & qu'il y a dans une cour des dames qui ſçavent ſe faire rendre le reſpect qu'on leur doit; qui ſçavent diſtinguer la véritable politeſſe, & la pratiquer elles-mêmes. Cet avantage ne ſe trouve pas également dans les républiques modernes, où la converſation des femmes n'eſt pas ſi libre qu'en France. On les voit, elles voient; mais on ne leur parle guères: les fêtes publiques, les opéras, les bals, les muſiques font preſque tout le commerce d'un ſexe à l'autre; & c'eſt ce qui fait croire que l'exacte politeſſe doit ſe trouver plus facilement & plus généralement

ralement dans la cour d'un grand roi, que dans une république. Il n'en eſt pas de même de pluſieurs autres qualités dans un état républicain; car comme tout le monde peut à ſon tour parvenir au gouvernement, on peut dire, en général, que l'étude de la politique y eſt plus univerſelle, & que dans les anciennes républiques Grecques & Romaines, l'éloquence a été plus parfaite que dans les monarchies. Mais, dans les républiques modernes, les peres élevent leurs enfans dans cet eſprit de politique, qui n'eſt pas toujours celui de la politeſſe; & comme je ſuis perſuadé qu'il eſt de cette ſcience comme de la médecine où la médiocrité ne vaut rien, il eſt très-bon que, dans une

monarchie, le prince ſonge principalement à établir les bonnes mœurs & la politeſſe parmi ſes ſujets, & qu'il ſoit dans ſon état ce qu'eſt le pilote dans un vaiſſeau, ſur lequel tout l'équipage ſe repoſe & dort en ſûreté, ſans ſe mêler d'obſerver les étoiles, ni de tenir le gouvernail. Les cabales, qui font les diviſions dans les républiques, occupent trop l'eſprit pour penſer à la politeſſe; & le deſir de plaire à tous, ou du moins à un grand nombre, fait qu'on ne plaît quelquefois à perſonne. Cette régle n'eſt pourtant pas ſans exception; & il ſe peut trouver des gens en toutes ſortes de pays & en toutes ſortes d'état, qui auront une naiſſance ſi heureuſe, qu'ils ſeront polis naturellement; mais c'eſt ce

qui eſt fort rare. L'amour des ſciences & des beaux arts, quand le prince les favoriſe, ſert beaucoup à établir la politeſſe : l'amour même, en échauffant le cœur, ſert à la faire régner dans le monde, pourvu que la vertu le régle & le conduiſe.

Le chef-d'œuvre de la politeſſe eſt de n'inſulter jamais à ceux qui en manquent, & de ſe contenter de les inſtruire par l'exemple qu'on leur donne.

Rien ne bleſſe plus les régles de la politeſſe, que ces terribles feſtins que certaines gens font quelquefois, pour rendre, en un ſeul jour, tous les repas qu'on leur a donnés pendant un an. Je parle de ces feſtins qui compoſent une aſſemblée de perſonnes qui, pour la plûpart, ne ſe connoiſſent point;

qui ne ſçavent de quoi parler; où l'y a plus de ſots que d'honnêtes gens; où l'on parle pourtant beaucoup, ſans rien dire; où la converſation eſt plutôt un bruit confus qu'une véritable ſociété; où la cérémonie régne; où l'ennui & le chagrin ſe trouvent toujours; où la multitude fait qu'on regrette de ne pouvoir être ſeul; & où bien ſouvent on meurt de faim au milieu de l'abondance, parce que la liberté, la délicateſſe, l'ordre & la propreté ne s'y trouvent pas. En effet, on a un certain dégoût qui fait qu'on ne trouve rien de bon : on eſt bien ſouvent vis-à-vis de gens qui déplaiſent; & l'on en a près de ſoi, qui incommodent; & de quelque côté qu'on ſe tourne, on trouve que le déſordre ou la cérémonie eſt par-tout, & par conſéquent le chagrin.

Il eſt plus difficile qu'on ne penſe de faire la guerre à ſes amis, ſans leur déplaire, & ſans bleſſer l'exacte politeſſe. Ce n'eſt pas aſſez de dire ce que la vraie raiſon permet : il faut encore bien connoître ceux à qui l'on parle librement, avant que de leur parler ainſi ; car, pour l'ordinaire, ceux qui aiment le mieux à faire la guerre aux autres, ſont ceux qui ne veulent pas qu'on la leur faſſe ; de ſorte qu'il faut bien choiſir les paroles dont on ſe ſert, puiſque bien ſouvent un mot un peu fort fait d'une raillerie douce une raillerie amere, & bleſſe l'exacte politeſſe ; il n'y a rien enfin où il faille plus de jugement & de politeſſe qu'à faire la guerre à quelqu'un.

La politeſſe n'eſt pas égale partout. L'uſage, qui eſt le tyran

en tous lieux, pour les choſes indifférentes, la varie un peu, ſelon les pays. La politeſſe, par exemple, a établi, par toute l'Europe, la mode des mouchoirs dans la poche; & une partie du Levant regarde cela comme un manque de bienſéance & de propreté; mais ces ſortes d'exemples ſont rares; & par-tout le bon ſens & l'uſage réglent la politeſſe. Il faut, ſans doute, convenir que celle du régne de Charlemagne étoit différente de celle de Henri III, & que celle de notre temps en eſt auſſi fort éloignée; mais elle ne varie que pour certaines manieres, qui changent comme les habits, & auxquelles il ſe faut accommoder auſſi-bien qu'au langage; mais, pour la politeſſe des mœurs, elle eſt de tous

les pays & de tous les siécles.

La politesse rend la pratique de toutes les vertus plus agréable. Un bon conseil donné à un ami qui en a besoin, doit être assaisonné de toute la circonspection qui le peut faire recevoir sans dégoût. Il ne faut jamais parler des défauts d'autrui devant des gens qui en ont de semblables; il ne faut pas louer grossiérement en face ceux qu'on en croit dignes, & les forcer de rougir de leurs propres louanges; & c'est une des choses du monde où la politesse est la plus nécessaire. Il y a une certaine délicatesse à louer, qui redouble le prix des louanges.

Ce que c'est que la Politesse.

Ponr bien connoître toutes les vertus & toutes les bonnes quali-

tés, il faut regarder ce qui leur eſt oppoſé. Par exemple, pour bien eſtimer la libéralité, il faut conſidérer la laideur & la baſſeſſe de l'avarice; &, ſelon cette régle, on verra que le défaut oppoſé à la politeſſe, eſt la groſſiéreté qui fait tout de mauvaiſe grace, & qui déſoblige même quelquefois dans le temps même que ceux qui en ont, penſent obliger. En un mot, la véritable politeſſe eſt proprement ſçavoir vivre & ſçavoir toujours parler à propos: c'eſt ſoumettre judicieuſement ſa raiſon au bel uſage du monde, en quelques occaſions où ils ne ſeroient pas toujours d'accord; c'eſt ne faire jamais ni rudeſſe ni incivilité à perſonne; c'eſt ne dire point aux autres ce que vous ne voudriez pas qu'on vous dît; c'eſt ne vouloir pas être

le tyran de la converſation, en parlant toujours, ſans vouloir laiſſer parler les autres; c'eſt n'avoir jamais un certain air audacieux, ni de ſilence mépriſant, ni de ces familiarités ridicules avec les perſonnes du ſexe.

DE LA RAILLERIE.

IL ne faut jamais railler des gens qui n'ont nul mérite, parce que la raillerie, en ces occaſions, n'a preſque jamais de graces. Il ne faut point railler non plus de ceux qui en ont, parce qu'il y a beaucoup d'injuſtice de s'attacher à un léger défaut, au préjudice de mille bonnes qualités.

Il ſemble qu'il ſoit permis de railler de ſoi-même; mais encore que

ce ſoit la plus innocente raillerie qu'on puiſſe faire : ſi elle n'eſt faite avec beaucoup de jugement, elle n'eſt pas trop divertiſſante ; & il eſt plus difficile de parler agréablement de ſoi que des autres.

Il n'y a guères de raillerie innocente : quiconque s'en fait une trop grande habitude, s'expoſe à renoncer à l'amitié, à la probité & à la bonté.

Il n'eſt guères poſſible de faire profeſſion de raillerie, ſans ſe faire haïr, ou du moins ſans ſe faire craindre, d'autant plus qu'il n'y a preſque perſonne dont il doive être permis de railler.

Il eſt bien dangereux de ſe divertir aux dépens de ſes amis : il n'eſt guères plus beau de railler de ſes ennemis ; car, lorſqu'on a de la haine, c'eſt ſe venger foiblement,

que de ne ſe venger que par une raillerie qu'on vous peut rendre.

Il eſt certaines choſes dont il n'eſt jamais permis de railler.

Il faut que la raillerie parte d'une imagination vive, & d'un eſprit plein de feu; & que tenant quelque choſe de ſon origine, elle ſoit brillante comme les éclairs qui éblouiſſent, mais qui ne brûlent pourtant pas. Il faut encore qu'on ne raille pas toujours; car, outre qu'il eſt peu de longues railleries qui ne ſoient mauvaiſes, il eſt à craindre que l'eſprit de ceux qui doivent en avoir le plaiſir, ne s'y accoutume trop, & ne ceſſe d'en être ſurpris.

Pour bien railler, il faut avoir l'eſprit plein de feu, l'imagination fort vive, le jugement fort délicat, & la mémoire remplie de

mille choſes différentes, pour s'en ſervir dans l'occaſion. Il faut de plus, ſçavoir le monde, & s'y plaire; il faut avoir dans l'eſprit un certain tour galant & naturel, & une certaine familiarité hardie qui, ſans rien tenir de l'audace, ait quelque choſe qui plaiſe, & qui impoſe ſilence aux autres.

S'il eſt permis d'établir quelque loi pour ceux qui ſe moquent impunément des autres, il faut que ce ſoit celle de ne railler que des choſes qu'on ne leur pourra jamais reprocher. En effet, ſi vous vous divertiſſez aux dépens d'un ſtupide, vous qui avez tant d'eſprit, vous le faites, ſans craindre qu'on vous le puiſſe rendre; mais de vous moquer de ce qu'une femme eſt moins belle qu'elle n'étoit, & de ce qu'elle n'eſt plus

jeune, & de vous en mocquer avec la certitude que vous ſerez un jour ce qu'elle eſt, c'eſt le comble de la folie.

On doit bien prendre garde comment on raille ſes amis. On ne doit jamais rien dire d'eux, que l'on ne veuille bien qu'ils entendent, & ne leur dire jamais rien à eux-mêmes, qui ſoit aſſez piquant pour les empêcher de prendre plaiſir à ce qu'on leur dit. L'amitié eſt ſi délicate, qu'on ne peut avoir trop de crainte de la bleſſer. Ce ne ſont nullement les choſes piquantes qui font la belle raillerie; & le plaiſir, qu'y prennent ceux à qui elles plaiſent, vient plus de la malignité de leur inclination, que de l'art de la raillerie qui les divertit. Une ſimple bagatelle tournée plaiſamment, eſt bien plus

propre à faire une raillerie divertiſſante qu'une invective ſatyrique, dont on change ſeulement le nom, en l'appellant *raillerie.*

BONHEUR ET MALHEUR.

LES hommes ne connoiſſent point leur bonheur; ils paſſent leur vie, ou à deſirer ce qu'ils n'ont pas, ou à regretter ce qu'ils n'ont plus, quoiqu'ils n'en ſçachent pas le prix, quand ils le poſſedent.

Il n'appartient qu'à ceux qui ont été infortunés, de ſe dire heureux: ce n'eſt qu'après les diſgraces que les félicités ſont douces; ce n'eſt que par le travail que l'on peut juger du repos; & qui n'a point eu de mal, ne connoît pas le plaiſir.

Rien ne réconcilie ſi-tôt deux ennemis généreux, qu'un malheur qui leur eſt commun.

Les gens les plus malheureux ſont ceux qui ſe laiſſent le plus aiſément conſoler par les plus petites choſes.

Ceux qui n'ont point de malheur, s'en font; & depuis les plus grands rois du monde juſqu'aux plus miſérables eſclaves, tout ſe plaint, tout murmure contre la fortune. C'eſt en vain qu'elle fait des préſens aux hommes; ils font du venin de ſes faveurs; ils ont en eux-mêmes ce qui détruit leur félicité; & la cherchant toujours au dehors, ils n'ont garde de la trouver dans leur cœur.

L'infortune qui devient publique, eſt une ſeconde infortune

plus grande même que la premiere.

DE LA JOIE.

LA joie eſt le meilleur & le plus puiſſant de tous les remedes.

Les grandes joies ſe redoublent, lorſqu'elles deviennent publiques.

La diſtinction qu'il faut faire de la Joie & de l'Enjouement.

Il faut remarquer d'abord, qu'il n'y a perſonne au monde ſans exception, qui ne puiſſe être capable de joie par quelque événement heureux, & qu'il n'y a qu'un certain nombre de perſonnes qui ſoient capables d'enjouement:

cette derniere choſe eſt une qualité particuliere de l'humeur de ceux qui ſont d'un tempérament gai; mais, pour la joie, quand la fortune le veut, elle ſe trouve dans le cœur des perſonnes les plus mélancoliques : elle y eſt même quelquefois plus ſenſible que dans celui des perſonnes les plus enjouées, parce que l'oppoſition en rend la ſenſibilité plus grande : il ſe trouve même qu'une joie extrême peut faire ſoupirer; mais, pour l'enjouement, il fait toujours rire. La joie ne peut jamais naître toute ſeule : il faut qu'elle ait une cauſe étrangere; mais l'enjouement naît de lui-même; & il ne faut au plus que de la ſanté à ceux qui ſont de ce tempérament-là, pour ſe divertir de tout; enfin la joie eſt une ſuite

infaillible de toutes les paſſions, quand elles ſont ſatisfaites ; au lieu que l'enjouement ſubſiſte tout ſeul, quoiqu'il puiſſe être augmenté par des choſes du dehors.

DE LA MELANCOLIE.

LA mélancolie eſt un poiſon lent, dont l'effet eſt preſque infaillible.

DE LA MORT.

LA plus ſenſible de toutes les douleurs eſt celle de voir mourir ce qu'on aime.

La mort eſt un mal trop inévitable & trop commun parmi les hommes, pour faire qu'ils ne ſe

conſolent jamais des pertes qu'elle leur cauſe : auſſi voit-on que la raiſon a donné de plus juſtes limites à la plus forte douleur. Depuis le commencement des ſiécles, la mort a fait verſer des larmes que le tems a eſſuyées. Tous les enfans ſe ſont conſolés de la mort de leurs peres ; tous les peres ne ſe ſont point déſeſpérés pour celle de leurs enfans ; les maris les plus fideles ónt conduit leurs femmes dans le cercueil, ſans y entrer ; & les femmes les plus conſtantes ont enſeveli leurs maris, ſans les ſuivre dans le tombeau.

Quiconque a vécu avec gloire, doit mourir le plus tard qu'il lui eſt poſſible : la mort précipitée & volontaire eſt plutôt une marque de remords, de repentir & de foibleſſe, que de grandeur de courage.

L'infaillibilité de la mort devroit en avoir ôté la crainte exceſſive.

DE LA GUERRE.

IL n'y a rien de ſi dangereux que de changer l'ordre de ſes troupes, quand on a un ennemi redoutable en préſence.

La guerre eſt une choſe dont il faut apprendre les régles, en les pratiquant, & non pas par de ſimples préceptes.

Se retirer devant un ennemi trop fort n'eſt pas une fuite honteuſe, mais une prudente retraite.

Les bleſſures ſont auſſi ſouvent des marques de la foibleſſe de ceux qui les reçoivent, que de leur grand cœur.

Il faut plus regarder la valeur

que la condition dans les combats.

Un bon tyran en paix vaut mieux pour les peuples, qu'une juſte guerre.

L'eſpérance de la victoire eſt un grand acheminement à la remporter.

Durant les négociations les moins douteuſes, il ne faut pas laiſſer de ſonger à faire la guerre.

La victoire n'eſt pas toujours une preuve de la valeur de ceux qui la remportent; & il y a quelquefois des vainqueurs qui ne ſont pas ſi braves que les vaincus.

Il n'eſt pas poſſible de gagner une grande bataille, ſans que l'armée, qui la gagne, ait beſoin de quelques jours, pour ſe remettre en état d'agir avec ſuccès.

Il ne faut jamais que les vain-

queurs s'endorment entre les bras de la victoire.

Des ennemis qui fuient, sont déja vaincus.

DU MARIAGE.

RIEN ne doit être si libre que le mariage.

Quiconque veut toujours aimer, doit n'épouser jamais la personne aimée. Il faut, sans doute, s'estimer, en s'épousant; mais il ne faut pas qu'il y ait de violente passion entre ceux qui se marient, s'ils ne veulent s'exposer à ne s'aimer plus, & à être malheureux. L'amour peut naître entre des gens qui se marient, & durer même après leur mariage; mais il ne peut subsister long-tems,

lorſqu'il eſt né avant leurs nôces; du moins l'expérience l'a-t-elle montré mille & mille fois.

Il n'y a rien de plus étrange que de voir des peres qui veulent obliger leurs enfans à s'épouſer un jour, ſans ſçavoir s'ils s'aimeront ou s'ils ſe haïront; ſi leurs humeurs ſeront ſemblables ou oppoſées, & s'ils pourront ſeulement paſſer une après-dînée enſemble, ſans s'ennuyer, bien loin d'y être toute leur vie.

Un pere, qui ſe marie, perd quelque choſe de l'autorité légitime qu'il a ſur ſes enfans.

Comme on s'accoutume à la beauté, on peut s'accoutumer à la laideur : ainſi quiconque veut ſe marier, ne doit point ſe ſoucier d'épouſer une femme qui ne ſoit point belle.

DE L'HABITUDE.

L'HABITUDE peut adoucir les douleurs médiocres ; mais, dans les grandes & violentes afflictions, plus elles durent, plus elles ſont inſupportables.

Toutes choſes paroiſſent par leurs contraires ; & ce n'eſt que par la ſeule oppoſition que leur différence ſe fait remarquer, & que leurs avantages deviennent ſenſibles. C'eſt à l'ombre que la lumiere doit ſon éclat ; c'eſt de la nuit que le jour tire ſa clarté ; c'eſt la rigueur de l'hyver qui releve l'aimable douceur du printems ; ce ſont les épines qui font aimer les roſes ; enfin c'eſt des infortunes que naiſſent les félicités. En effet ; ceux qui n'ont jamais

jamais eu que d'heureuſes avantures, qui n'ont jamais éprouvé l'inconſtance du ſort, & à qui les contentemens les plus ſenſibles n'ont jamais coûté un ſoupir, ni fait répandre une larme, les poſſedent, ſans en être poſſédés, en jouiſſent, ſans en jouir; & ſont l'objet de leur froideur & de leur mépris de ce qui pourroit être l'objet des deſirs de tout le monde. Ils ſont riches, ſans le ſçavoir; ils ont des tréſors, ſans les connoître; ils ont des biens, ſans les goûter; & leur abondance les fait pauvres. Cette longue ſuite de félicités aſſoupit l'ame plutôt qu'elle ne la réveille; & l'habitude n'ôte pas moins la délicateſſe du plaiſir, qu'elle ôte l'aigreur de la peine.

ART DE PLAIRE.

CEUX qui ont deſſein de plaire, n'ont guères de ces jours négligés où les perſonnes les mieux faites perdent quelque choſe de leur agrément.

Un des plus grands ſecrets pour être aimé, eſt de plaire & de divertir : on amollit autant de cœurs par la joie, que par les larmes.

Un homme ne peut jamais avoir l'eſprit agréable, s'il n'a eu, une fois en ſa vie, le ſoin de plaire à quelqu'un.

Pour ſe faire aimer, il faut plaire, & non pas s'occuper toujours à détruire tous les plaiſirs de la perſonne que l'on aime.

DE L'ESTIME.

L'AMOUR ne ſçauroit ſubſiſter ſans l'eſtime.

Les petites choſes faites à propos, font quelquefois acquérir une grande eſtime parmi les femmes.

On peut eſtimer un peu ce que l'on aimera beaucoup; mais on ne ſçauroit eſtimer beaucoup ce que l'on n'aimera pas un peu.

MERITE.

IL y a quelque choſe de fort doux à être ſoi-même l'artiſan de ſa propre grandeur, & à ne devoir rien qu'à ſoi-même.

Entre les perſonnes fort inégales en qualité, il n'y a que le mérite extraordinaire qui en puiſſe faire la liaiſon.

DE LA MÉDISANCE.

COMME il y a des vertus, qui semblent plus nécessaires aux femmes qu'aux hommes, il y a de même des vices moins horribles aux hommes qu'aux femmes; car, comme on ne peut médire sans mentir, & qu'on ne peut bien mentir sans insolence, les hommes, à qui la hardiesse est permise, sont du moins plus propres à médire que les femmes qui ne doivent pas même faire une action de vertu avec trop de hardiesse, si elles veulent demeurer dans les justes bornes de la modestie de leur sexe.

Il n'y a guères de différence entre celui qui écoute le médisant avec plaisir, & celui qui la fait.

DES SENTIMENS NATURELS.

LEs hommes conſervent juſqu'à la mort les premieres inclinations que la nature leur a données. Un avare ne ſera jamais libéral, ſans ſe faire violence : un envieux ne louera jamais perſonne, ſans quelque chagrin ; & un ambitieux ne ſe ſoumettra jamais ſans douleur.

L'averſion toute ſimple eſt une choſe que l'on ne ſçauroit preſque jamais vaincre par adreſſe. La cruauté ſe laiſſe fléchir par des larmes ; la fierté, par des ſoumiſſions ; une humeur impérieuſe ſe gagne par une obéiſſance aveugle : une perſonne inconſtante revient quelquefois de ſa foibleſſe par une fermeté ſans égale ; &

l'on ſçait au moins ce qu'il faut faire pour ſe ſoulager; mais lorſqu'il s'agit de vaincre une averſion ſans ſujet, toute la prudence humaine n'y ſçauroit rien faire, puiſqu'il eſt vrai que c'eſt une choſe qui change tous les objets, auſſi-bien que la jalouſie.

L'inclination eſt une choſe effective où la raiſon n'a point de part; car il ſe trouve quelquefois que la raiſon veut une choſe, & notre inclination une autre; &, quoique nous connoiſſions que ce que nous aimons, ſoit moins aimable que ce que nous n'aimons pas, nous ne laiſſons cependant pas de l'aimer. Mille effets prodigieux de cette inclination aveugle en prouvent évidemment la force. On a vu des hommes de grand eſprit aimer des femmes qui n'en avoient

point, & des femmes de beaucoup de mérite favoriſer des hommes mépriſés de tout le monde, tandis qu'elles en mépriſoient d'autres qui étoient dignes d'eſtime.

Il y a une grande différence entre un ſentiment d'eſtime qu'on exprime par des paroles, & un ſentiment dont on ſe fait preſque un ſecret à ſoi-même.

Sagesse et Prudence.

La véritable ſageſſe conſiſte à s'abandonner entiérement à la conduite du ciel, & à ſe comporter avec une égale vertu, en quelque état que nous nous trouvions.

La véritable prudence conſiſte

à bien uſer des événemens qui nous arrivent. Il ne faut pas s'attacher ſcrupuleuſement à une vertu; il les faut pratiquer toutes, ſuivant les diverſes occaſions. Il eſt des temps où l'humilité ne ſeroit pas louable, & où la grandeur de courage eſt plus néceſſaire: il y en a auſſi d'autres où la diſſimulation eſt ſageſſe, & où la franchiſe ſeroit criminelle. Il faut ſçavoir changer, quand les circonſtances le demandent, ſans changer pourtant jamais la réſolution de faire ce que l'on doit.

La prudence veut qu'on faſſe plutôt cent choſes inutiles, que de manquer à en faire une néceſſaire.

Ceux qui n'ont qu'un deſſein l'exécutent bien mieux que ceux qui ſont obligés de partager leurs

soins pour plusieurs choses différentes.

La prudence consiste principalement à changer de sentimens, selon les occurrences.

DE L'ÉLOQUENCE.

L'ÉLOQUENCE peut adoucir les nouvelles les plus fâcheuses : on l'emploie même quelquefois utilement à annoncer la mort des personnes les plus chères ; mais, lorsqu'il s'agit d'ôter l'espérance à un amant, elle n'est point assez forte pour la lui ôter, sans qu'il en ait une affliction extrême.

L'éloquence est un don du ciel qu'on ne doit jamais profaner. Le pouvoir qu'elle a d'exciter ou d'appaiser les passions les plus vio-

lentes, d'émouvoir les cœurs les plus endurcis, de perſuader les plus incrédules, de forcer les plus opiniâtres, de contraindre juſqu'à notre volonté, & de faire que nous nous oppoſions à nous-mêmes, en quittant nos propres opinions, pour ſuivre celles d'autrui; tous ces avantages ne lui ont pas été donnés pour s'en ſervir avec injuſtice. Au contraire, c'eſt elle que les Dieux ont choiſie, pour faire voir au monde la vertu auſſi belle qu'elle eſt, & pour lui faire faire tous les jours de nouvelles conquêtes. C'eſt par elle que les hommes, qui la poſſedent, acquierent l'immortalité, en immortaliſant les autres; c'eſt elle qui, malgré le tems & la viciſſitude des choſes, conſerve la mémoire des belles actions; c'eſt elle qui, mal-

gré la destruction des royaumes & des empires, perpétue le souvenir des rois & des empereurs, & qui, lorsque leurs cendres mêmes ne sont plus dans leurs tombeaux, que leurs palais sont détruits, que leurs plus fameuses villes sont désertes, que leurs statues sont renversées, & que leurs royaumes mêmes ont changé de nom, fait encore voir à toute la terre une image de leur vertu.

DE LA MUSIQUE.

LA musique est naturelle à tous les hommes, puisqu'il n'y en a point qui ne chantent, ou qui ne puissent chanter.

Les gens qui ont l'ame dure, ne sont point sensibles à la musique.

DE LA FIERTÉ.

IL n'y a point de meilleure garde du cœur d'une belle, que la fierté. Rien ne convient mieux à une belle femme. Cette humeur, il eſt vrai, ne ſied pas bien à tout le monde; & il faut avoir mille bonnes qualités, pour qu'elle faſſe un agréable effet. Il faut du moins une grande beauté, pour la ſoutenir, &, de plus, un grand eſprit & un grand cœur, pour en connoître les juſtes bornes. La fierté d'une belle ſtupide reſſemblera fort à l'orgueil, & approchera beaucoup d'une eſpece de ſotte vanité qui enlaidit toutes celles qui l'ont, & qui les rend inſupportables. Si la perſonne qui

& de la fierté, n'a pas le cœur grand & généreux, elle ſera aigre, au lieu d'être fiere; & l'aigreur & la fierté ſont des choſes toutes différentes. La premiere ſied mal, & l'autre donne de la majeſté; l'une marque un eſprit chagrin & mal-fait, & l'autre une ame grande & noble.

FOIBLESSES, FAUTES, Erreurs.

LEs hommes ont cette foibleſſe, en amour, de s'accoutumer aiſément aux graces qu'on leur fait: il ſeroit plus aiſé de rallumer des flammes qu'une exceſſive rigueur auroit éteintes, que ſi elles l'étoient par des faveurs trop égales & trop continuées.

Une faute, qui n'a point de néceſſité, n'a point d'excuſe; on mérite ſon malheur, quand on ſe le cauſe; on eſt indigne d'être plaint, lorſqu'on ſe met en état de l'être; & l'on doit ſouffrir, ſans murmure, ce qu'on s'eſt attiré ſans jugement.

L'erreur de tous les hommes eſt de chercher aveuglément ce qu'ils n'ont pas. Ceux qui n'ont point de repos, le deſirent, ſans faire ce qu'il faut pour le trouver; ceux qui en ont, s'en ennuient, & croient qu'ils ſeroient plus heureux, s'ils étoient dans une vie plus tumultueuſe. Quand on eſt enfant, on deſire d'être un peu plus avancé en âge; quand on eſt fort vieux, ou voudroit pouvoir redevénir enfant; & quand on eſt au plus bel âge de ſa vie,

on ne ſonge ni à ce qu'on a été, ni à ce qu'on doit être, ni même bien ſouvent à ce que l'on eſt, mais ſeulement à chercher des plaiſirs qui paſſent ſi vîte, qu'à peine ſçait-on s'ils ſont plaiſirs, parce que, pour l'ordinaire, la douleur les ſuit de ſi près, qu'elle en efface toute la douceur.

Il n'y a preſque rien d'aſſuré dans ce monde : on ignore bien ſouvent ce qu'on croit ſçavoir ; on ſçait ce qu'on penſe ignorer. Il y a des nations entieres qui ont des opinions qui paſſent pour erreurs parmi d'autres ; & comme tous les hommes ont un tempérament qui leur eſt particulier, chaque royaume, chaque pays, chaque ville a ſes mœurs, ſes coutumes, ſes inclinations, & même ſes opinions ; tant il eſt vrai que la raiſon

se varie, selon les climats & selon les peuples. La plûpart du temps, nous croyons ce que nos peres ont cru, sans approfondir la raison qui nous fait croire. Il n'y a que les esprits élevés qui regardent les choses dans leur origine, qui cherchent à faire un juste discernement de leurs opinions, & qui, en le cherchant, connoissent qu'il est presque impossible de le bien faire.

DE L'ÉDUCATION.

C'EST empoisonner une source publique, que de corrompre l'ame d'un prince qui doit régner.

Y a-t-il rien de plus bizarre que de voir comme on agit, pour l'ordinaire, en l'éducation des femmes? On ne veut point qu'elles soient

coquettes ni galantes ; & on leur permet pourtant d'apprendre ſoigneuſement tout ce qui eſt propre à la galanterie, ſans leur permettre de ſçavoir rien qui puiſſe fortifier leur vertu, ou occuper leur eſprit. En effet, toutes ces grandes réprimandes qu'on leur fait, dans leur premiere jeuneſſe, de n'être pas aſſez propres, de ne s'habiller pas d'aſſez bon air, & de n'étudier pas aſſez les leçons que leurs maîtres à danſer & à chanter leur donnent, ne prouvent-elles pas ce que je dis ? Et, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'une femme, qui ne peut danſer avec bienſéance, que cinq ou ſix ans de ſa vie, en emploie dix ou douze à apprendre continuellement ce qu'elle ne doit faire que cinq ou ſix ; & à cette même perſonne, qui eſt

obligée d'avoir du jugement jusqu'à la mort, & de parler jusqu'à son dernier soupir, on ne lui apprend rien du tout qui puisse, ni la faire parler plus agréablement, ni la faire agir avec plus de conduite; &, vu la maniere dont il y a des femmes qui passent leur vie, on diroit qu'on leur a défendu d'avoir de la raison & du bon sens, & qu'elles ne sont au monde que pour dormir, pour être grasses, pour être belles, pour ne rien faire, & pour ne dire que des sottises.

DE LA SOLITUDE.

LA ſolitude a ſes douceurs auſſi-bien que la cour; & bien que la paix & l'innocence ne faſſent pas grand bruit, ces paiſibles plaiſirs valent incomparablement mieux que ceux que l'on partage avec un nombre infini de gens à qui l'on ne voudroit point reſſembler.

Il eſt toujours beau de quitter le monde par mépris, quand il paroît que le monde ne vous mépriſe pas.

DE LA GLOIRE.

LE desir de la gloire naît avec nous ; & la crainte de l'infamie n'abandonne pas même les plus lâches & les plus criminels.

La gloire est une chose qui sort aussi nécessairement d'une action de vertu, que la lumiere sort du soleil qui la produit ; & elle en sort même d'une maniere aussi indépendante de toute cause étrangere ; car, comme une action vertueuse ne laisse pas d'être telle, quoiqu'elle soit faite sans témoins, il s'ensuit de nécessité, que la gloire, qui naît avec elle, s'il faut ainsi dire, la suit infailliblement, quoique cette action ne soit point publiée. Ainsi il ne laisse pas d'y avoir de la gloire à bien faire,

quoiqu'on ne le ſçache pas dans le monde. On doit être ſon ſpectateur à ſoi-même ; &, quand on ſeroit aſſuré de n'obtenir jamais d'autre approbation que la ſienne propre, il faudroit agir comme ſi l'on devoit obtenir celle de toute la terre. Si quelque choſe peut affoiblir la gloire d'une bonne action, c'eſt le ſoin qu'on prend de la faire connoître.

Pour les ames héroïques, la gloire eſt une belle maîtreſſe dont la poſſeſſion donne autant ou plus de jalouſie que celle de la plus belle femme du monde.

DE L'IGNORANCE.

LORSQU'ON parle de choſes qu'on ne ſçait pas, il eſt preſque impoſſible de ne pas dire des ſottiſes.

Il n'eſt pas vrai que l'ignorance & la pauvreté ſoient deux qualités néceſſaires pour faire de fideles ſujets. Si la ſtupidité eſt quelquefois capable de ſe laiſſer conduire ſans réſiſtance, elle l'eſt beaucoup plus ſouvent de ſe mutiner ſans raiſon.

Il eſt une eſpece d'ignorance volontaire qui ſied bien en certaines occaſions.

DE LA PATIENCE.

LA patience eſt une eſpece de remede aux grandes douleurs, qui s'irritent plus par l'inquiétude, qu'elles ne ſe ſoulagent par les plaintes.

On ſouffre moins, quand on ſe réſout à ſouffrir, que quand on fait effort pour ſe délivrer d'un mal qu'il faut néceſſairement endurer.

PENSÉES DIVERSES.

LA témérité ne peut jamais être une vertu : l'événement la justifie quelquefois dans l'esprit des peuples, mais non pas dans celui des sages.

Il est certains caprices dont les belles font vanité, & qui ne laissent pas de donner beaucoup de peine à ceux qui les aiment.

La plûpart de ces gens, qui vont dans ces maisons, qui sont aussi publiques que les temples, s'y entrecherchent bien souvent, ou du moins y cherchent leurs commodités. Si c'est en hyver, ils cherchent les chambres chaudes; en été, ils choisissent les sales fraîches : les uns parlent de troquer des chevaux; les autres, d'un intérêt

rêt qu'ils ont; quelques-uns attendent l'heure d'une assignation; les autres encore ne sçachant où aller, se tiennent là par nécessité; & peut-être y aura-t-il tel jour où de cent hommes qui iront dans une de ces maisons, il n'y en aura pas un qui y aille pour celle qui en fait les honneurs.

Les grands crimes donnent les grands repentirs.

C'est une fort bonne voie, pour diminuer quelque chose de l'admiration qu'une grande beauté donne la premiere fois qu'on la voit, que de faire qu'on s'attende à la trouver telle.

C'est une fort douce chose que de se voir en pouvoir de commander à une personne qu'on n'aime pas.

Scudéri.

Il n'y a rien qui contribue tant à perfectionner les arts que les richeſſes, ni qui attire plus promptement tous les étrangers excellens en quelque choſe, que l'abondance.

Il eſt plus glorieux de ſe vaincre ſoi-même, que de vaincre les autres.

Le déſeſpoir fait les hardis, & l'occaſion les téméraires.

Preſque tous les vieillards aiment qu'on leur raconte des voyages, pour avoir prétexte de dire les leurs.

Le reſpect eſt un ſentiment qui doit être inſéparable de toutes les actions d'un amant.

Le tems ſoulage toutes les douleurs; & les maux ſans remède ſont, pour l'ordinaire, plus capa-

bles de faire recevoir consolation à ceux qui les souffrent, que ceux où il en peut avoir, & où pourtant on n'en trouve point.

Il n'y a rien de plus difficile que de faire le bel esprit, ni rien de si aisé que de ne montrer pas l'esprit que l'on a.

Toutes les grandes entreprises sont toujours difficiles ; & si elles ne l'étoient pas, elles seroient moins glorieuses.

La curiosité est toujours un bon signe dans l'esprit d'un enfant.

Les grands obstacles augmentent les grandes passions ; & comme on trouve du plaisir & de la gloire à vaincre un cœur illustre & rebelle, on forme aisément une résolution opiniâtre de n'en jamais abandonner la conquête.

Rien n'eſt plus clairvoyant qu'un amant, ſur-tout lorſqu'il n'eſt pas aimé.

La défiance eſt la mere de la ſûreté.

Il y a un caprice dans le monde, qui fait que l'on ne ſe ſouvient preſque point de la haute naiſſance des gens, quand ils ſont pauvres, & qu'on ſe ſouvient toujours de leur ancienne pauvreté, lors même qu'ils ſont devenus riches.

Pour l'ordinaire, la fortune précipite ceux qui s'abandonnent tout-à-fait à ſa conduite.

Le plus grand plaiſir de ceux qui voyagent, eſt de n'être point aſſujettis à la plûpart des loix des pays où ils paſſent.

S'il eſt excuſable d'avoir de la vanité de quelque choſe, il faut

que ce ſoit lorſqu'on poſſede quelque bonne qualité qu'on n'eſt pas abſolument obligé d'avoir.

La tranquillité d'eſprit eſt le plus grand de tous les biens; elle eſt à l'ame ce que la ſanté eſt au corps, c'eſt-à-dire que, ſans elle, on ne peut jouir d'aucun plaiſir.

Un fainéant eſt proprement un homme, ou ſans vertu, ou ſans cœur, ou ſans eſprit, ou ſans adreſſe.

On offenſe plus en refuſant une priere, qu'en déſobéiſſant à un commandement.

Les peuples aiment ſouvent mieux les cérémonies des religions, que les religions mêmes.

L'honneur doit être la régle de toutes les actions des hommes; c'eſt pour lui qu'on expoſe ſa vie à la guerre; c'eſt pour lui qu'on

renonce quelquefois à tous les ſentimens de la nature; c'eſt pour lui qu'on ſe dévoue volontairement au ſalut de ſa patrie; c'eſt pour lui qu'on garde exactement la foi publique, & c'eſt pour lui enfin qu'on doit faire toutes choſes.

Ceux qui font une mauvaiſe action, en ſont toujours punis par la honte qui la ſuit.

Pour bien entendre l'hiſtoire, il faut que l'eſprit conçoive les lieux où ſe ſont paſſées les choſes qu'elle rapporte : c'eſt pour cela que la géographie, qui n'eſt autre choſe qu'une deſcription générale du monde, eſt abſolument néceſſaire à la connoiſſance de l'hiſtoire.

Il n'y a jamais eu d'amant infidele au monde, qui, un moment avant ſon infidélité, n'eût

juré qu'il ſeroit éternellement fidele.

On ne ſoupçonne pas legérement les autres d'une choſe dont on ſe ſent incapable.

Dès qu'un ennemi ne peut plus nous nuire, il faut laiſſer au ciel la vengeance de ſes crimes.

L'uſage a quelque choſe de bien tyrannique & de bien injuſte : on ne peut que louer ceux qui peuvent s'en affranchir dans les choſes innocentes.

Nous ne regrettons guères ceux qui nous aiment, quand nous ne les aimons pas ; & nous ne laiſſons pas de regretter ceux que nous aimons, encore qu'ils ne nous aiment point.

Une femme, qui a de la vertu, & qui n'aime point ſa réputation, ne peut être regardée véritable-

ment comme vertueuſe. Il eſt dangereux de mettre ſon eſprit au-deſſus de tout ce qu'on peut penſer & dire à ſon déſavantage; & quoiqu'on ne doive pas être vertueux, ſeulement parce qu'on en ſera loué, il eſt certain que, ſi on ne l'eſt point, il faut tâcher de le paroître: à plus forte raiſon eſt-on obligé de faire voir qu'on l'eſt, quand on a l'avantage de l'être.

Il n'en eſt pas des réconciliations des maris & des femmes comme de celles des amans & des maîtreſſes: celles-ci ont mille douceurs; & celles des autres ne ſont, à proprement parler, qu'une tréve de querelles & de perſécutions.

La qualité ne fait pas dire les choſes avec plus d'eſprit; elle ne change ni le ſens ni les paroles de

celui qui parle, & elle ne contribue rien à la conversation.

Il faut des prétextes pour faire une violence; mais il n'en faut point pour faire une action de vertu & de bonté.

Un peuple craintif & mutiné ne fait les choses que par caprice, & sans aucune raison.

Le souvenir des choses passées quand elles sont agréables, afflige, lorsqu'on ne les possede plus; & quand elles sont fâcheuses, elles consolent, parce qu'on s'en voit délivré.

Il n'y a rien de si offensant, ni qui marque davantage le mépris ou l'indifférence, que l'oubli.

Quiconque obéit aux loix, se fait aisément obéir.

La naissance illustre est un grand avantage, quand on a assez

de vertu pour en ſoutenir l'éclat.

Les ſentimens de la nature ſont preſque toujours les plus prompts à paroître dans les accidens inopinés.

Ceux qui diſent que les Muſes ne veulent point l'abondance ; que la ſolitude & la pauvreté ne ſont pas inutiles à la production des bons ouvrages, oublient, ſans doute, que les libéralités d'Auguſte & de Mécène n'ont pas empêché que Virgile n'ait fait des chefs-d'œuvres ; qu'Horace n'ait acquis l'eſtime univerſelle, & que Tite-Live n'ait mérité une gloire qui ne mourra point. En effet, il eſt aiſé de comprendre que ceux qui font de belles choſes, lorſqu'ils ne travaillent que par néceſſité, feroient des miracles,

s'ils ne travailloient que pour la gloire seulement : un si noble objet leur éleveroit l'esprit jusqu'au ciel ; au lieu que la tristesse leur abbat le cœur, & les fait ramper sur la terre. Toutes les veilles, qu'ils emploient à se plaindre de la fortune, à accuser l'injustice de leurs siécles, à blâmer l'ignorance des temps où ils vivent, & à publier l'avarice de leurs princes, seroient, sans doute, employées à de plus illustres sujets. On convient que la solitude, les fontaines, les rivieres, les prés & les bois ont toujours été regardés comme des lieux propres à la composition des beaux ouvrages ; mais, quand toutes ces choses seroient à celui qui les fait, il n'est pas vrai que ce soit un obstacle à sa gloire ; & il décrira mieux la

beauté de ſa prairie, que celle d'un autre; l'ombre de ſes bois le défendra mieux de l'ardeur du ſoleil, que ceux de ſes voiſins; le bruit de ſes fontaines lui donnera de plus agréables rêveries que celles du public ne lui en donneroient. Il eſt vrai que les cabanes des bergers rendent un payſage plus agréable; mais, comme les peintres, quand ils ſont adroits, les placent toujours dans l'éloignement, de même, il faudroit que les poëtes ne viſſent jamais de toît de chaume, que dans leurs voyages, ou par les fenêtres de leurs palais; car le moyen de s'imaginer qu'un homme, qui paſſe toute ſa vie dans l'indigence, dans le chagrin & dans la ſolitude, puiſſe parler de l'abondance, qu'il n'a pas, de la magnificence, qu'il

ne voit point, de la cour, qu'il n'a jamais fréquentée ; des rois, qu'il ne connoît que par leurs noms ſeulement, de la guerre, qu'il n'a vue que dans les livres, & de tant d'autres choſes, qui lui ſeront toutes inconnues, s'il eſt pauvre & ſolitaire. Les poëtes ſont comme les peintres qui ne repréſentent parfaitement que ce qu'ils voient. Il faut donc que les grands princes les ayent toujours pour témoins de leurs actions, s'ils veulent qu'ils en laiſſent des tableaux à la poſtérité. Ceux qui ont aſſigné aux Muſes les bois & les rochers, n'ont pas prétendu qu'elles ne puſſent vivre au ſein de l'abondance & des richeſſes. Ils ont parlé de forêts & de rivieres, parce que ces beautés univerſelles ſont au pouvoir de tout le monde ; mais

cela n'empêche pas que ces mêmes Muſes, qui cherchent les bois, ne puiſſent ſe promener dans des jardins cultivés. L'art ne gâte point la nature; il la perfectionne; & des arbres plantés réguliérement, n'empêchent pas que les poëtes ne travaillent ſous leur ombrage, avec plaiſir & avec gloire. Il eſt vrai que ces neuf belles ſœurs, dont nos Muſes tirent leur origine, n'habitent, à ce qu'on dit, que des bois & des montagnes, & ne ſe divertiſſent qu'auprès des fontaines; mais ces bois, ces montagnes & ces fontaines ſont à elles: le Parnaſſe eſt de leur domaine; les eaux du Permeſſe en ſont auſſi; & Apollon ni les Muſes n'empruntent rien des autres divinités.

D'où penſe-t-on que vienne

la bizarrerie & l'inégalité dont on accuſe ordinairement les poëtes, les muſiciens, les peintres & tous ceux qui font profeſſion des arts libéraux ? Eſt-ce que les régles de la poëſie, les inſtrumens de muſique, les couleurs & les pinceaux portent l'inégalité avec eux ? Nullement ; mais c'eſt que le même tempérament, qui fait bien ſouvent les grands poëtes, les grands muſiciens & les grands peintres, fait auſſi bien ſouvent les humeurs un peu inégales & un peu bizarres. Au reſte, on s'abuſe étrangement, lorſqu'on croit qu'on change toujours d'humeur ſans ſujet & ſans raiſon : il eſt certain que, la plûpart du tems, on en a des ſujets qui ne paroiſſent point aux autres. Quand on a l'imagination vive, & l'eſprit ſenſible, il ne faut qu'une

très-petite choſe, pour donner un grand chagrin.

Il faut jouir de la jeuneſſe & de la beauté comme de deux choſes qu'on doit perdre infailliblement : on peut en jouir avec plaiſir ; mais il faut que ce ſoit ſans orgueil, & qu'on les puiſſe perdre, ſans ſe déſeſpérer.

Les loix ſont comme les toiles de ces ingénieux animaux qui les filent, & qui les font avec tant d'art. Elles n'arrêtent que les plus foibles moucherons qui s'y prennent, & ſont facilement rompues par ceux qui ont plus de force.

Le ſeul avantage, qu'ont les hommes par-deſſus les femmes, eſt la liberté.

Il importe bien ſouvent plus de ſçavoir les choſes fâcheuſes que les choſes agréables.

La fortune ne garde aucune meſure, ni dans ſes faveurs, ni dans ſes diſgraces; elle comble de félicité, ou accable de malheur ceux qu'elle regarde avec amour ou avec haine.

Il n'eſt rien de ſi aiſé que de jetter de la défiance dans un eſprit amoureux.

A parler de l'amour en général, il n'eſt jamais violent, que lorſque les deſirs ſont violens; & comme il n'eſt pas poſſible qu'ils le ſoient long-tems, lorſqu'on accorde toujours aiſément ce qu'on deſire, il s'enſuit, de néceſſité, que ſi on veut entretenir une paſſion dans ſa violence, il faut qu'une belle perſonne n'accorde même les faveurs qu'elle veut accorder, qu'avec peine, afin d'en redoubler le prix, & qu'il y ait toujours un

assez grand intervalle entre les premiers desirs & la possession de la chose desirée. C'est aux rois à donner promptement, & à donner de bonne grace ; mais c'est aux belles à donner tard, à donner presque comme si elles s'en repentoient, & à faire des libéralités avares, s'il est permis de parler ainsi ; car autrement on s'accoutume à leurs faveurs ; on les reçoit presque sans plaisir, &, par conséquent, sans reconnoissance.

On ne doit point appeller obligation ce qui n'est simplement que satisfaire à son devoir.

La difficulté en amour est ce qui en fait toute l'ardeur.

Les événemens, qui, en apparence, ont le plus de rapport, ont des circonstances qui les rendent si différens, qu'à parler

raiſonnablement, on ne peut pas dire qu'ils ſe reſſemblent.

La conſtance eſt une vertu qui doit avoir ſes bornes comme les autres ; & lorſqu'on s'attache à vouloir une choſe impoſſible, c'eſt plutôt opiniâtreté que conſtance.

Il eſt permis de raiſonner ſur des conjectures, pourvu qu'on les explique le plus favorablement qu'on peut.

Si on ne parloit que de ce qu'on a vu, on parleroit peu ; & ſi on banniſſoit la ſcience des conjectures, il n'y auroit plus de nouvelles par le monde.

Quand on eſt jeune, & qu'on n'eſt pas tout-à-fait laide, on peut, avec un mérite médiocre, & un peu d'adreſſe, ſe faire une troupe d'amans des plus aſſidus, parce que cela ne dépend, ni de

la grande beauté ni du grand esprit, mais de certaines petites indulgences affectées, & d'un certain air de vivre, propre à attirer, & qui fait qu'un homme n'oseroit voir ces sortes de femmes, sans leur dire des douceurs.

FIN.

Extrait du Catalogue de Vincent.

Amuſemens des Compagnies, ou Recueil des plus nouvelles Chanſons notées, in-12, 2 vol. 6 l.

L'Arcadie moderne, ou Apothéoſe littéraire du roi Staniſlas, 1766, in-12, 2 l. 10 ſ.

Mes Caprices, ou Spéculations ſur l'homme, Poëme en trois chants, in-8°, 1764, *broch.* 1 l.

Contes moraux dans le goût de ceux de M. *Marmontel*, extraits de divers auteurs, in-12, 4 vol. rel. en deux, 1763. 5 l.

Dictionnaire de la baſſe latinité, ou Gloſſaire de *Ducange*, in-fol. 6 vol.

Dictionnaire portatif de la Langue françoiſe, extrait du grand Dictionnaire de *Pierre Richelet*, in-8°, 5 l.

Dictionnaire univerſel, françois & latin, vulgairement appellé *Dictionnaire de Trévoux*, contenant la ſignification & l'explication de tous les termes des ſciences & arts, &c, in-fol. 7 vol. derniere édition, *ſous preſſe.*

——— Supplément pour les précédentes éditions, in-fol. les 2 vol. en un, 24 l.

——— Abrégé dud. Dictionnaire, in-4°, 3 vol. 1762, 36 l.

La Sageſſe & la Folie, Poëſies diverſes, in-12, 1766. 1 l. 10 ſ.

Eſprit de *Lamothe le Vayer*, in-12, 1763, 2 l. 10 ſ.

L'Eſprit de *S. Evremont ;* par M. *Deleyre*, in-12, 1761, 2 l. 10 ſ.

Eſprit des Monarques philoſophes ; par M. l'Abbé *de la Porte*, in-12, 1764, 2 l. 10 ſ.

Eſprit, Saillies & Singularités du P. *Caſtel*, par M. l'Abbé *de la Porte*, in-12, 1763, 2 l. 10 ſ.

Fables choiſies, miſes en vers par M. *de la Fontaine*, grand in-12, 3 l.

——— Les mêmes, in-12, 2. vol. *petit papier*, 4 l.

Fables de *Leſſing*, traduites de l'allemand en françois par M. *d'Antelmy ;* avec une Diſſertation ſur la Fable, in-12, 1764, 3 l.

Fabliaux & Contes des Poëtes François, des XII, XIII, XIV & XV ſiécles ; par M. *de Barbazan*, in-12, 3 vol. nouvelle édition, 1766, 6 l.

Le Génie de *Monteſquieu*, par M. *Deleyre*, in-12, nouvelle édition, 1762, 2 l. 10 ſ.

Grammaire françoiſe du P. *Buffier*, in-12, 2 l. 10 ſ.

Idylles & Poëmes champêtres de M. *Geſſner*, traduits de l'allemand par M. *Huber*, in-8°, 1762, *avec vignettes*, 3 l.

——— Les mêmes, *ſans vignettes*, 1762, 2 l.

Jugement & Obſervations de M. *Ladvocat*, profeſſeur de Sorbonne, ſur différentes Traductions des Pſeaumes, in-12, 1763, 2 l. 10 ſ.

Lettres d'*Oſman ;* par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 ſ.

Mes Loiſirs, & l'Apologie du genre humain, par M. le Chevalier *d'Arc*, nouvelle édition augmentée, in 12, 2 l. 10 ſol.

La Mort d'*Abel*, Poëme de M. *Geſſner*, traduit de l'allemand par M. *Huber*, nouvelle édition, in 12, *petit format*, 1764, 2 l.

Œuvres de M. l'Abbé *de Chaulieu*, nouvelle édition augmentée & corrigée, in-12, 2 vol. 4. l.

Œuvres du *P. Corneille*, in-12, 7. vol. 17 l. 10 ſ.

——— Les mêmes, in-12, 10 vol. *petit format*, 20 l.

——— Commentaires ſur le *P. Corneille*, par M. *de Voltaire*, in-12, 3 vol. 1764, 7 l. 10 ſ.

——— Imitation de Jeſus-Chriſt, paraphraſée en vers, in-12, 2. l. 10 ſ.

Œuvres de *Thomas Corneille*, 9 vol. in-12, *petit format*, 18 l.

Œuvres de M. *de la Fontaine*, 4 vol. in-12, 8 l.

Œuvres galantes & amoureuſes d'*Ovide*, traduction nouvelle en vers françois, in-8°, 4 l. 10 ſ.

Œuvres d'*Eſtienne Pavillon*, nouvelle édition, in-12, 2 vol. *ſous preſſe.*

Œuvres de *Peliſſon*, in-12, 3 vol. 7 l. 10 ſ.

Œuvres de *Rabelais*, miſes à la portée

de tout lecteur, avec des éclairciſſemens hiſtoriques, pour l'intelligence des allégories, in-12, 8 vol. 16 l.

Œuvres de M. l'Abbé *de Saint-Réal*, nouvelle édition, in-4°, 3 vol. 36 l.

——— Les mêmes, in-12, 8 vol. 16 l.

Œuvres diverſes de *Searon*, 10 vol. grand in-12, 25 l.

——— Les mêmes, nouvelle édition, in-12, 12 vol. *petit format*, 24 l.

Œuvres de *Segrais*, nouvelle édition, 2 vol. in-12, *petit format*, 4 l.

Œuvres du Philoſophe de *Sans-ſouci*, in-8°, 2 vol. 10 l.

——— Supplément, 1 vol. *broch.* 3 l.

——— Les mêmes Œuvres, nouvelle édition, in-12, 4 vol. *petit format*, 8 l.

Oraiſon funèbre de Mgr le duc de Bourgogne, par M. *l'Evêque de Vence*, in-4°, 1761, *broch.* 1 l. 4 ſ.

Le Palais du ſilence, Conte philoſophique; par M. le Chevalier *d'Arc*, in-12, 2 vol. 4 l. 10 ſ.

Paſtorales & Poëmes de M. *Geſſner*, traduits de l'allemand, in-8°, *petit format*, 1766, 2 l.

Piéces de Théatre de M. *Marin*, in-8°, 1765, 4 l.

Poëmes de M. *Geſſner*: l'un intitulé Daphnis; l'autre: Le premier Navigateur, traduits par M. *Huber*, in-12, nouvelle édition, 1764, 2 l.

40413053